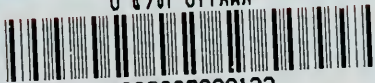
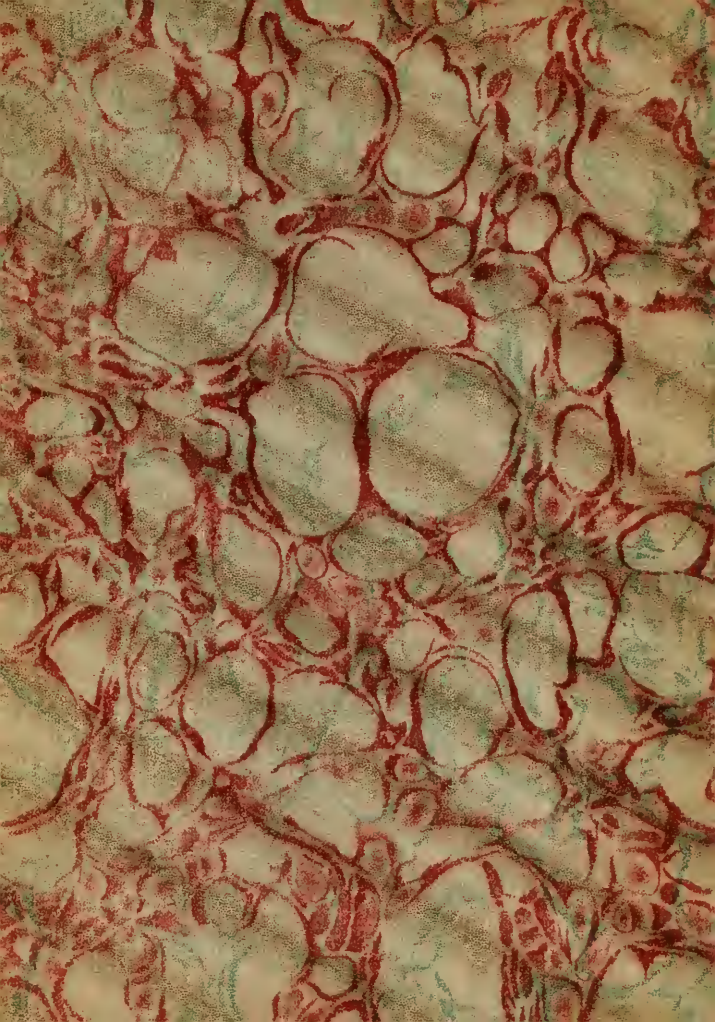
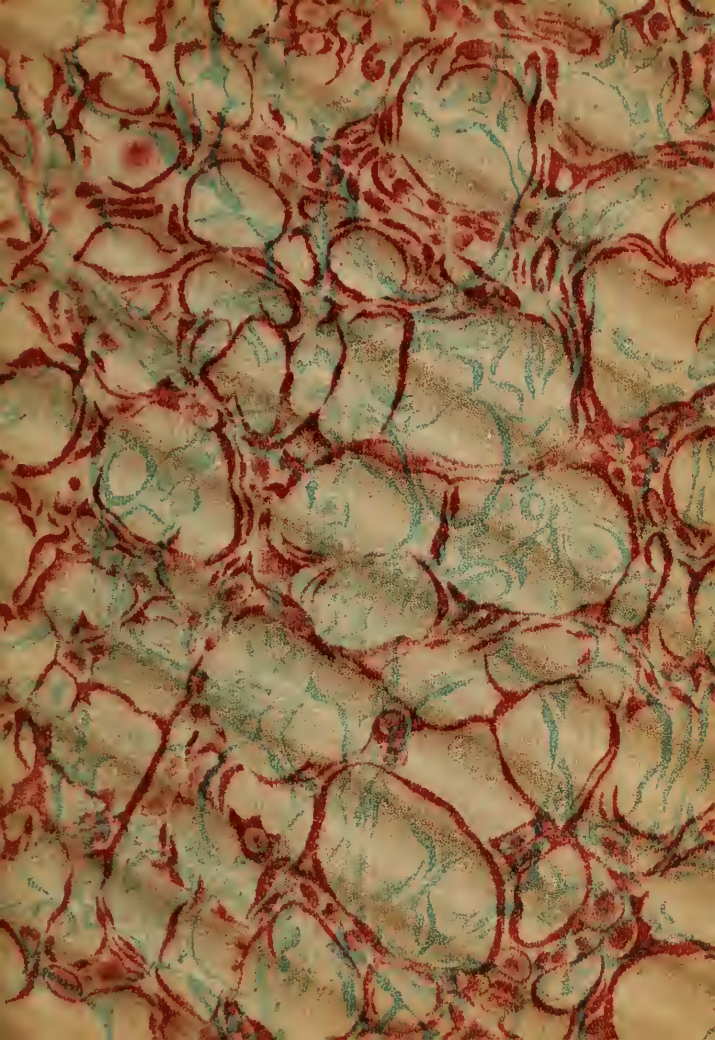


U of OTTAWA




39003003090122







CE



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa









POÉSIES COMPLÈTES  
DE  
**J.-P. HÉBEL**

TRADUITES ET SUIVIES

DE

SCÈNES CHAMPÊTRES

DE

**MAX. BUCHON**

PARIS  
LIBRAIRIE ET DROZ  
rue des St.-Peres, 9

BERNE  
LIBRAIRIE J. DALP  
rue de Flôpital, 127

1853



**POÉSIES COMPLÈTES**

DE

**J.-P. HÉBEL.**







# POÉSIES COMPLÈTES

DE

# J.-P. HÉBEL

TRADUITES ET SUIVIES

DE

# SCÈNES CHAMPÊTRES

PAR

**MAX. BUCHON**

Homme, ne crains rien : la nature  
Sait le grand secret, et sourit.

V. Hugo.



PARIS

BORRANI ET DROZ  
rue des St-Pères, 9

1853

BERNE

LIBRAIRIE J. DALP  
rue de l'Hôpital, 125



391218

Publié par ED. MATHEY, éditeur, à Berne.

PT

2298

• P3 453

1853

---

Berne. — Imprimerie HALLER

(B. F. Haller.)



Aux yeux de bien des gens, le domaine de l'art a des bornes assez précises ; ils s'imaginent qu'il y a dans la nature un certain nombre d'objets poétiques à côté d'un certain nombre d'autres qui ne le sont pas, et que toute l'affaire du poète est d'éviter ceux-ci et de choisir ceux-là. Que si la nécessité l'oblige à laisser entrer dans ses vers quelque objet reconnu non poétique, il devra lui faire subir une légère transformation ou du moins en changer le nom. C'est ainsi que les vaches, à leur grand étonnement, redeviendront des *gémesses* et que tous les chevaux s'appelleront des *coursiers*.

Sans ces conditions, pensent-ils, il n'y aurait plus de poésie.

Nul poète peut-être n'est plus propre que Hébel à désabuser de cette théorie. Il nous parle en effet des choses les plus communes, et il en parle dans la langue de tous les jours. Né dans les derniers rangs du peuple, élevé par son mérite à de hautes dignités, il est redevenu peuple pour écrire ses petits chefs-d'œuvre. Il aimait à se délasser de ses importants travaux en composant des idylles qui le transportaient au temps de sa pauvreté et de sa jeunesse. Ses *Poésies allémaniques* furent pour lui ce qu'étaient pour le berger devenu ministre les vêtements de son ancien état :

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,  
L'habit d'un gardeur de troupeaux,  
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,  
Et, je pense, aussi sa musette.

Nul n'a prouvé mieux que lui que la poésie ne consiste pas dans certains mots, dans certaines couleurs, dans certaines choses, mais qu'elle est en toutes choses, ou, pour mieux dire, dans l'âme du poète lui-même. Hébel n'a pas besoin de choisir ses modèles et de les faire poser; il n'a

pas besoin d'altérer tel détail et d'en dissimuler tel autre ; ces paysans et ces ouvriers qu'il met en scène ou dont il emprunte la manière de sentir et de penser, il les comprend et les aime tels qu'ils sont, et il sait nous les faire aimer. «Hébel, s'écriait Jean-Paul dans son enthousiasme pour le poète allémanique, Hébel a remplacé les fleurs poétiques par la déesse des fleurs elle-même, par la poésie!»

Voilà pourquoi malgré son patois de province et sa couleur locale fortement prononcée, Hébel est resté et restera un des poètes les plus universels de l'Allemagne. Ses écrits sont aussi goûtés aujourd'hui qu'ils l'étaient à leur apparition il y a cinquante ans ; ils ne sont guères moins lus dans le nord de l'Allemagne et dans les classes élevées de la société, que dans le pays de Bade et chez les paysans dont ils reproduisent les mœurs et le langage. Nous ne serions même pas étonné que Hébel, une fois traduit, ne fût mieux compris et apprécié en France qu'aucun autre poète allemand. Le vif sentiment de la réalité, le sens pratique, la simplicité de la pensée sont des qualités chères à l'esprit français, et Hébel les possède au plus haut degré. C'est une sorte

de La Fontaine, avec moins de finesse peut-être et encore plus de bonhomie, avec le même amour passionné de la nature, le même génie d'observation et la même bienveillance indulgente envers les hommes.

Ce rapport entre Hébel et La Fontaine se retrouve jusque dans la forme de leurs petits poèmes. Plusieurs de ceux de Hébel sont de véritables apologues et le sont devenus sans même qu'il y ait songé, tant il a la puissance de donner la vie à toutes choses. L'araignée, les feux-follets, l'étoile du matin, le nouvel-an, le samedi et le dimanche, il humanise, il *paysanise* tout cela. Le Rhin devient un bon gros Bâlois aux boutons d'acier et aux culottes courtes, qui traverse les lacs à la nage pour rejoindre la Wiese, sa bien-aimée ; les moineaux dans la feuillée jurent *Potztausig!* et les scarabées se grisent dans le nectaire des fleurs, ni plus ni moins que des bourgeois de Mühlheim attablés à l'hôtel de la Poste.

Les *Scènes champêtres* de M. Buchon font le pendant de celles de Hébel, non pas qu'elles en soient une imitation, — cette tentative eût été maladroite, car c'est encore un rapport entre Hébel et La Fontaine, on peut les contrefaire,

on ne saurait les imiter; — mais elles représentent la vie du campagnard franc-comtois comme celles de Hébel nous représentent la vie du paysan badois. Chacune de ces scènes est une *étude* fidèle et consciencieuse; réunies, elles forment un tableau complet qui nous charme à la fois par la nouveauté et par la vérité. Plus réaliste encore que Hébel, moins fantaisiste que lui, parce que les paysans qu'ils met en scène le sont moins que les paysans allemands, M. Buchon a néanmoins une certaine parenté d'esprit avec l'illustre poète; il a comme lui l'intelligence des symboles et on le voit dans les pièces où il parle en son propre nom, dans son charmant poème des *Foins* par exemple. Mais, d'habitude, il semble borner son ambition à être le copiste fidèle de la nature; il ne va pas au-delà de ce qu'il voit, il peint pour peindre, et ceci le rapprocherait des poètes de l'ancienne école descriptive, si son procédé n'était pas diamétralement opposé et s'il n'évitait la périphrase avec autant de soin que ceux-ci la recherchaient. Vous vous rappelez que de peine on se donnait jadis pour ne pas appeler les choses par leur nom! Vous savez à quels tours de force se livrait le pindarique Le-

brun, lorsqu'il voulait dire qu'à Vanvres on fait à la fois du fromage de vache et du fromage de chèvre :

Vanvres que chérit Galathée  
Sait du lait d'*Io*, d'*Amalthée*,  
Epaissir les flots écumeux.

M. Buchon, au contraire, appelle un chat un chat, une chèvre une chèvre, et même, — le dirai-je? un cochon un cochon! *Horresco referens!* Ce n'est plus

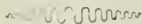
L'animal paresseux qui se nourrit de glands, ce n'est plus *Dom Pourceau*, comme dans La Fontaine, hélas! la pauvre bête a perdu tous ses titres. Oui, un cochon tout simplement et tout crûment, comme dans Homère, comme à Salins, comme partout! Mais M. Buchon ne se contente pas d'aborder de front les mots, il peint de face les choses. Et ici la hardiesse ne suffit pas, il faut y joindre le travail. De quelle persévérance un auteur n'a-t-il pas besoin, quand il s'est fait une loi de surmonter toutes les difficultés et de n'en éluder aucune! Que d'observations, que d'études sont nécessaires pour le moindre de ces petits tableaux dont la fidélité

est la première condition, et qui ne sont bons que s'ils sont parfaits!

Le genre de M. Buchon est donc assez neuf pour qu'il mérite d'attirer l'attention et de piquer la curiosité des lecteurs les plus blasés. La Muse française s'était déjà mise bien souvent en costume de campagne, mais toujours dans la toilette d'une *bergère aux plus beaux jours de fête*; elle n'avait pas encore emprunté aux paysannes leur robe de tous les jours; si quelquefois elle avait daigné danser avec elles le dimanche, elle n'avait jamais mis la main à leurs rudes occupations journalières. Nous n'avons point à apprécier ici le plus ou moins de réussite de l'entreprise; nous nous contentons d'applaudir à l'intention et de saluer cette nouvelle tentative. S'il se trouvait que M. Buchon n'eût pas atteint le but, il aurait du moins le mérite de l'avoir aperçu et indiqué.

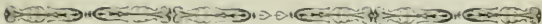
Juillet 1853.

F. BOVET.









## NOTICE BIOGRAPHIQUE

sur

**J.-P. HÉBEL.**

---

Jean-Pierre Hébel naquit à Bâle, le 10 mai 1760. Poussé par le besoin de s'instruire et de voir du pays, son père, originaire du Palatinat, avait quitté de bonne heure son endroit natal, comme compagnon tisserand. Arrivé à Bâle, il devint domestique du major Iselin, qui faisait partie des régiments suisses au service de France, et suivit la bannière fédérale en Flandres, en Corse et dans les Pays-Bas.

Dans l'intervalle de ces campagnes, le major et son domestique revenaient à Bâle. C'est alors que celui-ci fit la connaissance de sa future épouse, qui était native de Hausen dans la vallée de la Wiese, et qui servait dans la maison Iselin comme domestique. En 1757 eut lieu l'union des deux époux. Ils allèrent alors s'établir à Hausen, où le mari reprit son métier de tisserand pendant l'hiver. Au printemps, les deux époux retournaient à Bâle, où ils trouvaient à travailler dans la maison et dans les jardins de leurs anciens maîtres. C'est donc aussi dans cette maison que naquit notre poète.

En ces allées et venues fréquentes de Bâle à Hausen et de Hausen à Bâle, se résume toute sa première enfance. Cette charmante contrée porte le nom d'Oberland badois. Ses populations au costume éclatant et au gracieux langage, se distinguaient alors par la plus cordiale bonhomie. Confinée d'un côté par le Rhin, et de l'autre par les hauteurs boisées de la Forêt-Noire, cette contrée n'offre partout que des champs fertiles et d'abondants vignobles, à mesure qu'on s'avance vers le fleuve. Des mines de fer, exploitées par les hauts fourneaux de Kandern et de Hausen,

complètent ses richesses. L'ancien château de Rötteln, avec ses grandes ruines de pierre rouge, domine encore aujourd'hui toute la vallée de la Wiese qui coule à ses pieds.

— A l'âge de 22 semaines, dit son minutieux biographe d'après des notes paternelles, le petit Jean-Pierre fit ses premières dents; à neuf mois, il mangeait déjà tout seul, et faisait résonner son sifflet de bois. — Bientôt pourtant son père mourut. Ce malheur, et les soucis nouveaux qu'il entraînait pour elle, augmentèrent encore la pieuse gravité du caractère de la veuve. Elle en eut besoin, pour tenir en bride l'humeur turbulente de son fils, qui se sentit bientôt un goût des plus vifs pour les cerises, les prunes et les poires de son prochain. Bien des années après, le docteur Gall visitant dans une société la tête de Hébel, y découvrit une bosse énorme qu'il hésitait à qualifier en public. — C'est la bosse du vol, s'écria joyeusement le poète, et il se mit à raconter à l'appui de la donnée phrénologique, tous les traits de maraudage dont il s'était rendu coupable pendant son enfance, et ses fréquents démêlés avec les gardes-champêtres.

Grâce à la surveillance de sa mère, ces incar-

tades ne tournèrent cependant pas trop à mal. A six ans, on le mit à l'école de Hausen, où son plus grand plaisir était de dessiner au charbon, sur la porte neuve de la chambre, le nez prodigieux du maître.

De là, quand il sut lire et écrire, il passa à l'école de Schopfheim, la petite ville voisine. Dans tous les instants que n'absorbait pas l'école, il était obligé de venir par son travail en aide à sa pauvre mère. En hiver, il allait ramasser du bois dans la forêt, ou bien il gagnait quelque argent en cassant du minerai pour le haut fourneau. A cette époque, il marchait toujours nu-pieds. C'est ce qui lui valut plus tard, disait-il, de ne ressentir jamais aux pieds ni froid, ni humidité. Il atteignit ainsi l'âge de douze ans; ses heureuses dispositions commençaient à se faire jour, et déjà il se prenait à rêver pour l'avenir la vie paisible de pasteur de campagne. Vers ce temps, sa mère tomba malade à Bâle, où elle se trouvait. Elle voulut regagner son village, et mourut en route, dans les bras de son fils, sur la voiture qui la ramenait.

Hébel citait plus tard comme un trait de sa légèreté d'alors, l'impatience qu'il avait éprouvée

en ce moment, malgré sa douleur, de voir l'étonnement des gens de son village à l'aspect de ce cadavre. A défaut d'important héritage, la bonne femme lui laissait au moins des amis. L'un d'entre eux, qui se trouvait alors diacre de la cour, et qui avait remarqué depuis longtemps ses dispositions, le prit chez lui, à Carlsruhe, pour qu'il y continuât ses études; et fit, alternativement avec un collègue, les frais de son entretien alimentaire. A treize ans, il partit pour l'université d'Erlangen, où devaient commencer bientôt ses études ecclésiastiques. Sa mauvaise tête, qui avait failli lui faire perdre tout récemment les bonnes grâces de son protecteur, lui valut ici, au bout de quelque temps, un duel. Il avoua franchement, depuis, ne s'être pas senti pris sur le terrain d'une ardeur bien belliqueuse. Il en fut quitte pour une légère blessure au bras.

A la fin de ses études, son premier examen ne fut pas heureux. Il fallut le recommencer.

En 1780, il reçut pourtant les ordres et fut placé comme vicaire au village d'Hertingen. De là il passa comme régent à l'école de Lœrrach, avec le titre de vicaire préceptoral et 700 fr. d'appointements. Il y resta onze ans, obligé de suppléer

à l'exiguité de son traitement, au moyen du peu qui lui restait de son patrimoine. A Lœrrach, il trouva des amis, avec lesquels il resta toujours lié. Là aussi la fille de son hôte, prorecteur de l'école, fit sur lui une vive impression; mais sa pauvreté et sa santé, mauvaise alors, furent considérées par lui comme une double raison de ne se marier jamais. Plus tard, il regretta cependant de ne l'avoir pas fait. En 1791, son mérite et ses services ayant enfin été appréciés en haut lieu, il fut, quoique simple sous-diacre, appelé comme professeur au gymnase de Carlsruhe. Il devint bientôt après diacre de la cour, et joignit à son cours de langue hébraïque un cours de dogmatique.

C'est là qu'il écrivit, dans le dialecte de sa contrée natale, ces charmantes *poésies allémaniques* que s'assimilèrent avec tant de joie toutes les populations de la Forêt-Noire, et qui n'avaient primitivement pas d'autre but que de le consoler de l'éloignement de son village (1).

(1) Hébel a pour confrères plus ou moins heureux dans la poésie populaire allemande : Usteri à Zurich, Kuhn à Berne, Grubel à Nuremberg, Kobbel en Bavière, Quickborn à Kiel, Sailer et Weitzmann en Souabe, Seidl et Castelli en Autriche, etc. Dans un ordre d'idées analogues, le roman villageois est représenté en Allemagne par les Scènes villageoises de la Forêt-Noire d'Auerbach, que nous sommes en train de traduire au complet, par les Nouvelles Alsaciennes de Weill, par les Nouvelles Juives de Kompert, par les Nouvelles de la Forêt de Bohême de Rank, et enfin par les Nouvelles Bernoises de Gottbelf, dont nous préparons aussi un volume.

— Il faut que j'aie revu mon Oberland, écrivait-il un jour, il faut que j'aie bu de l'eau de la Wiese et visité les esprits du château de Rœteln, si je ne veux devenir tout-à-fait stupide...

Les poésies allémaniques avaient été imprimées pour la première fois en 1802, et par souscription. Les succès de Hébel, comme professeur et comme poète, le firent nommer conseiller ecclésiastique en 1805, et en 1808, directeur du gymnase.

En 1809, une actrice de talent, nommée M<sup>me</sup> Hendel, donna à Carlsruhe plusieurs représentations, en récitant dans les entr'actes quelques morceaux de Hébel. Malgré son titre de conseiller ecclésiastique et ses 49 ans, le poète fut tellement épris du mérite et des grâces de l'actrice, qu'il ne cessait de la vanter à ses amis, d'un ton d'émotion souriante et pure, comme tout ce qui émanait de son âme virginale.

— Pendant quatre semaines qu'a passées ici M<sup>me</sup> Hendel, écrivait-il alors, j'ai vécu dans un tel tourbillon de merveilles azurées et de flaneries esthétiques, que je ne pouvais écrire. En sus de ses représentations mimiques, elle a donné *Médée* (nous savons ça), *Jeanne d'Arc*, *Orsina* dans *Emilia Galotti*, deux fois la *Phèdre* de Schiller, et

une déclamation académique. Mais la manière ! Souvent il me semblait, en la voyant dans toute la gloire de son art et de son génie, que je me trouvais en rapport avec un être surhumain, et que cela finirait mal.

Lundi, cela se réalisa presque. Elle déclama ce jour-là au théâtre, deux fois de suite, *Jean et Véronique*, avec un succès énorme. C'était bon. D'après le programme, une scène de *Macbeth* devait suivre, mais ne voilà-t-il pas qu'elle se mit à me sourire avec malice (j'étais à l'avant-scène), comme si elle avait eu une friponerie en tête, et commença, à ma grande surprise, à déclamer la *Préférence* :

— A Fribourg, dans la ville, on ne voit rien de laid. c'était encore bon, mais quand elle arriva à :

— Là, dans une chaumière, entre, puis sort quelqu'un !  
Qui donc ? oh ! ne crois pas qu'on le dise à chacun, au lieu de dire :

— C'est une *elle* et non pas un *lui* qui la première, elle se tourna vers moi, me sourit et dit :

— C'est un *lui* et non pas une *elle*, etc., en me désignant. Qu'en dites-vous ? Une actrice et un conseiller ecclésiastique en présence du grand-duc, de la cour, du prince de Thurn et



Taxis, beaucoup d'étrangers, et 600 autres personnes !

Quelque chose de pareil est-il déjà arrivé à un conseiller ecclésiastique ? A moi pas encore ; pourtant cela se passa assez bien. Les longs et bruyants applaudissements l'empêchèrent de finir ; elle remercia, mais pas en silence, tout haut, en ajoutant qu'elle devait ce bonheur (je ne veux pas répéter tout cela ici) à son ami Hébel, dont la présence l'inspirait.

Après le spectacle, j'allai la remercier dans sa chambre par une embrassade, c'était bon aussi ; et l'emmenai dans une soirée, où, pour récompense, je lui donnai une représentation héroï-tragique, aussi bien que je le pouvais comme novice. Je me jetai à minuit par une porte de balcon en projet (sans balcon N. B.), que je prenais pour une fenêtre, et par laquelle je voulais vider ma pipe. La moitié la plus lourde du corps resta pourtant dans la salle, quoique ma tête fût à l'air au dehors, et à minuit elle n'était pas non plus très-légère. Tout cela sans aucun ennui, sans la moindre frayeur, sans une trace de douleur. Je ne comprends pas que j'aie été si calme et que je m'en sois tiré, maintenant que je suis de sang

froid ; mais il y a déjà un an que je crois M<sup>me</sup> Hendel en possession de secrets artifices. Elle est partie lundi. Depuis lors, moi et son écureuil qu'elle m'a donné, nous faisons deux tristes figures. —

L'influence de M<sup>me</sup> Hendel eut du moins un bon résultat pour Hébel ; ce fut de lui faire soigner un peu plus sa toilette, à l'égard de laquelle il avait pratiqué jusqu'alors les licences poétiques les plus formidables.

En 1812, il revit la vallée de la Wiese pour la dernière fois. Les amis de sa jeunesse avaient pour la plupart disparu ; de nouvelles générations les avaient remplacés ; d'autres préoccupations aussi avaient rempli sa vie ; il ne pouvait plus retrouver là ses impressions d'autrefois.

Indépendamment de ses poésies dédiées par lui aux amis de la nature et des mœurs champêtres, Hébel a aussi publié des histoires de la Bible, rédigées à sa façon pour l'usage des écoles, et un almanach intitulé *l'Ami de la maison*, qui se tira pendant bien des années à 40,000 exemplaires. Cet almanach était rempli de petites anecdotes, parfois instructives et parfois drôlatiques ; qui furent éditées plus tard en un seul vo-

lume. Ce volume est très-populaire en Allemagne. L'une de ces anecdotes consistait à raconter l'embarras d'un pauvre catholique surpris entre deux processions, et qui ne sait du côté de laquelle il doit se mettre à genoux. Cette anecdote ayant déplu au clergé catholique du grand-duché, Hébel, qui n'avait eu d'intentions désobligeantes contre personne, fut tellement peiné de ce malencontre, qu'il renonça dès lors à la rédaction de son almanach. Hébel doit avoir aussi laissé un catéchisme et un sermonaire.

En 1820, nous le retrouvons commandeur de l'ordre du lion de Zæhringen, et revêtu du titre de prélat, c'est-à-dire de la charge la plus éminente du clergé protestant, avec le droit de siéger à la chambre haute du grand-duché. Quand il se vit au milieu de l'illustre assemblée, sa première pensée fut pour sa mère défunte : — Que dirait-elle, la pauvre femme, si elle me voyait en pareille compagnie ?

Ce souvenir de sa mère le suivait partout, aussi bien que celui de son village, et de tous les objets qui l'avaient entouré pendant son enfance. Il tenait surtout aux horloges de bois de la Forêt-Noire : — J'aime mieux cela, disait-il, que toutes

les montres, et que les plus belles pendules, parce que c'est au milieu de pareilles horloges que j'ai grandi, et l'étonnement, la joie, je pourrais même dire la frayeur enfantine que m'inspirait autrefois cette vie mécanique, ne m'ont jamais quitté.

Hébel était d'une société des plus aimables et des plus gaies. Il resta toute sa vie très-étroitement lié avec M. Haufe, de Strasbourg, qui avait été son élève. La chanson de *la Noce*, la XXVII<sup>me</sup> de ce recueil, écrite par lui en l'honneur de H. Zschokke, témoigne aussi de ses bons rapports avec cet agréable écrivain. Hébel n'aimait pas la musique, et avouait ne pas mieux s'y entendre qu'un ramoneur au blanchissage. Il avait placé la plus grande partie de ses petites épargnes chez un banquier de ses amis qui fit faillite : — Ce qui m'afflige le plus, dit-il alors, ce n'est pas ma perte, mais le malheur de cet homme. Avant cela j'étais déjà pauvre, je le suis un peu plus maintenant ; mais je me rappelle un temps où je l'étais bien davantage. — Malgré son profond désintéressement, Hébel avait la manie de mettre à la loterie. Toutes les fois qu'il se trouvait à Baden, il ne manquait pas non plus de jouer à la roulette. La chance lui était assez souvent favorable. Dans

ce cas, il se passait volontiers la fantaisie de vivre en grand seigneur pendant quelques jours. Il donnait alors aux domestiques de superbes étrennes : — Bah ! disait-il, si je ne suis pas comte ou marquis, ce n'est pas leur faute, et je n'entends pas qu'ils en pâtissent ! Rien ne lui était plus agréable que le contraste, et il se plaisait à passer sa soirée dans les brasseries avec les laquais des comtes et des barons, en société desquels il dînait à midi.

L'extérieur de Hébel était des plus avenants ; les traits de son visage pleins de finesse, de distinction et de gaieté, et ses petits yeux bruns de maligne bonhomie. Un front haut et fortement arqué, ainsi que le nez, une bouche gracieuse et souriante, un corps fortement constitué, une taille moyenne, une prestance droite, et une démarche nonchalante ; tel était l'homme.

Avec ses cours au gymnase et ses prédications, Hébel se trouvait aussi chargé d'inspections dans les écoles ecclésiastiques protestantes du grand-duché. Au mois de septembre 1826, il se rendait ainsi en tournée scolaire de Carlsruhe à Mannheim, malgré des douleurs d'entrailles qui commençaient à le tourmenter. Là il présida encore

les examens avec toute son attention ordinaire. Le 10, à nuit tombante, les élèves du lycée organisèrent en son honneur, à la jonction du Neckar et du Rhin, une promenade en barques, qui finit en plein clair de lune. Les clameurs sympathiques de tous ces jeunes gens voguant sur ces barques décorées de verdure, au son de la musique, en société d'une foule de leurs amis et de leurs amies, les chants, les conversations et le cliquetis des verres se répondant d'une barque à l'autre, tout cela rendit momentanément au vieillard sa sérénité disparue. Ce fut là son dernier beau soir ; et cependant ce n'était pas du tout un présage lugubre qui lui fit dire en voyant la foule accourir dans les jardins, sur les bords du fleuve : — Ne dirait-on pas que nous voguons sur le Styx, et tous ces promeneurs ne semblent-ils pas des ombres que Caron empêche d'arriver jusqu'à nous.

Le lendemain, malgré son croissant malaise, il voulut se remettre en route, pour aller à Heidelberg continuer ses examens. Arrivé à Schwetzingen, il fut obligé de s'y arrêter chez un ami. C'est là qu'il mourut le 22 septembre 1826, âgé de 66 ans. Le lendemain, toute la population de cette petite ville assistait, les yeux humides, à

son enterrement. Au cimetière, on ouvrit encore une fois le cercueil. Un doux soleil d'automne illumina les traits pâlis, mais toujours sereins du mort. On posa sur ses cheveux gris une couronne de lauriers, après quoi le cercueil roula dans la fosse, au chant de toute la jeunesse des écoles de la localité qui faisait cercle sur le bord.

Hébel laissait une fortune de 14,000 fr. qu'il se proposait de convertir en une fondation, grâce à laquelle les enfants pauvres de son village eussent reçu gratis leurs livres d'école, et les vieillards pauvres une chopine de vin pour se réchauffer le cœur tous les dimanches. La mort l'ayant surpris subitement, il ne put réaliser son projet.

Une montagne qui domine la jolie vallée de la Wiese a reçu son nom. Dans un bosquet du parc de Carlsruhe, un monument en bronze a été élevé à sa mémoire, en 1835, par ses amis et ses admirateurs. On y lit entre autres inscriptions ces vers tirés de ses poésies :

— Lorsque devant tes pas le chemin se partage,  
 Pour savoir quel côté te convient davantage,  
 Parle à ta conscience; indubitablement  
 Elle te répondra, sachant bien l'allemand.

Et plus loin :

— Malgré la nuit profonde et son obscurité,  
Les étoiles aux cieux sont de toute beauté,  
Et l'on reconnaît bien à leur clarté chérie,  
Comme il fait bon là-haut dans notre autre patrie.

A leur apparition, les Poésies allémaniques de Hébel furent aussitôt applaudies et recommandées par Gœthe et par Jean Paul.

— Je viens de relire pour la cinquième ou sixième fois, écrit Jean Paul dans le *Journal du monde élégant*, ce recueil de chants populaires, qui pourrait trouver place dans celui de Herder, si l'on osait faire un bouquet au moyen d'un autre. Notre poète allémanique a de la vie et du sentiment pour tout. Chaque étoile, chaque fleur devient pour lui une créature vivante. A travers toutes ses poésies, on est saisi par cette belle appropriation dont il pousse quelquefois la personnification allégorique jusqu'à la hardiesse et à l'humorisme; comme, par exemple, dans tout le premier morceau : *la Wiese*.

Il est naïf; il tient à la fois à l'art ancien et aux temps modernes; le plus souvent élégiaque et chrétien, d'autres fois romantique à effroi; il ne danse jamais sur la phrase, — il faut le lire, non pas une fois, mais dix fois, comme tout ce qui est simple.

Un doux éclat de soleil couchant rayonne de son âme belle et tranquille, sur toutes les hauteurs qu'il fait surgir. Il remplace les fleurs poétiques par la déesse des fleurs elle-même, par la poésie. Il embouche d'une main la trompe alpestre des aspirations et des joies juvéniles, tout



en montrant de l'autre les reflets du couchant sur les hauts glaciers, et commence à prier quand la cloche du soir se met à sonner sur les montagnes. —

De son côté, Goëthe écrivait dans le *Journal littéraire* de Jéna :

— L'auteur de ces poésies est en train de se conquérir une place à part sur le Parnasse allemand. Son talent s'incline de deux côtés différents. De l'un il observe d'un œil joyeux et frais les objets de la nature qui manifestent leur vie d'une manière palpable par leur accroissement et leur mouvement, et qu'ordinairement nous tenons pour inanimés. Par là il s'approche de la poésie descriptive, tout en sachant néanmoins, avec d'heureuses personnifications, placer ses tableaux à des hauteurs plus élevées de l'art. De l'autre côté, il s'applique à la didactique morale et à l'allégorie; mais là aussi cette personnification lui vient en aide, et de même que tout à l'heure il trouvait un esprit pour ses corps, de même il trouve ici un corps pour ses esprits. Cela ne lui réussit pas toujours, mais quand cela réussit, son œuvre est parfaite, et nous sommes d'avis que la plus grande partie mérite cet éloge.

Tandis que les anciens animent leur sujet par des figures idéales, et divinisent la nature en substituant des Nymphes, des Dryades, des Hamadryades, aux rochers, aux arbres et aux fontaines, notre auteur change les différents objets de la nature en gens de la campagne, et paysanise tout dans l'univers, de la façon la plus naïve et la plus gracieuse; de sorte que le paysage, où l'on ne perd pour-

tant jamais de vue le paysan, semble ne plus faire qu'un avec lui dans notre imagination transportée et ravie. Du reste, l'auteur a parfaitement saisi le caractère de la poésie populaire, en en dégagant toujours, soit plus délicatement, soit plus fortement, la morale. Si l'homme instruit éprouve dans tout son être une impression de cette œuvre, et veut en tirer une édification plus élevée, l'homme dans une position intellectuelle inférieure cherche en tout la morale, afin de l'appliquer aussitôt à son usage journalier. L'auteur, à notre avis, a pratiqué presque partout et avec beaucoup de goût, le *fabula docet*, si bien que le caractère de la poésie populaire se manifeste, sans que la jouissance esthétique en soit lésée le moins du monde. —

Hébel ne croyait pas à la possibilité de traduire ses poésies en haut allemand. — Ce serait absolument, disait-il, comme si on voulait introduire dans la haute société une fille de village en toilette de ville.

Cependant, après les applaudissements enthousiastes que lui donnèrent Jean Paul et Goëthe, les traducteurs se mirent à l'œuvre. Ces traductions, faites à l'intention des personnes qui ne comprennent pas le dialecte allémanique, sont déjà au nombre de cinq. La dernière date de 1851. Elle est magnifiquement illustrée. Quant à nous, la moitié des morceaux de Hébel qui viennent ci-après ont déjà été publiés en 1846. Qu'il nous

soit permis de citer comme renseignement sur la portée de cet essai, le passage suivant de l'article que lui consacra M. le professeur Rapp, de Tübingen, dans les *Annales du présent (Jahrbücher der Gegenwart)*, en février 1847; nous traduisons :

— L'Idylle hêbelienne est dans la littérature allemande, qui comporte cependant tant d'extravagances, quelque chose de si complètement à part, que nous ne la comprenons pas nous-mêmes dans le cercle ordinaire de la littérature. A nous, Allemands du sud, à qui Hébel tient si fortement au cœur, cela nous fait déjà mal quand on nous dit que quelqu'un a cherché à traduire ces poésies en haut-allemand; il y a là pour nous comme une profanation de l'intimité avec laquelle nous honorons ces produits. Qu'il surgisse maintenant un traducteur français de ces mystérieux trésors, et il tombera nécessairement sur nous une sorte d'épouvante, à voir un étranger oser évaporer ainsi dans la langue européenne de tout le monde, une chose qui exprime tout ce que nous avons de plus intime et de plus national.

Et pourtant, dans ce dernier cas, nous nous trouvons en erreur. Que notre langue allemande officielle ne soit pas apte à exprimer toute la teneur d'une poésie dialectique, cela est hors de question; car si Hébel avait pu dire les mêmes choses en haut-allemand, pour quelle raison eût-il choisi cette forme poétique-là, toute familière qu'elle lui fût? Mais qu'un idiôme tout-à-fait étranger soit aussi impropre à la même chose, c'est une conclu-

sion précipitée, et nous nous sommes convaincus de cette vérité en parcourant ce petit livre.....

D'abord vient la *Wiese*. La traduction prend tout au court. C'est souvent plutôt un *excerpt* qu'une véritable traduction. Mais il faut dire que vouloir tout conserver dans cette forme et dans cette langue n'était pas possible. Pour nous, le plus intéressant se trouve peut-être perdu; mais il en reste toujours assez pour rendre la chose appréciable à un Français, et ici c'est l'essentiel. Ensuite, il est justement bien plus difficile d'excerper une poésie en français que d'étendre l'étoffe en paraphrasant, ce que faisaient toujours les précédents traducteurs. M. Buchon a du moins évité en partie cette faute. Il ne manque cependant pas non plus, dans ces poésies, de petites méprises qui par-ci par-là touchent même au comique. Toutefois, après les observations ci-dessus, il est encore dans le fait digne d'admiration qu'un étranger ait pu tirer un tel parti de ce poète. —

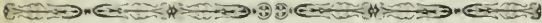


POÉSIES COMPLÈTES

DE

J.-P. HÉBEL.





I

LA WIESE. (1)

Le Feldberg de grands bois couvre son noble faite ;  
Plus d'un vous contera d'une voix stupéfaite,  
Qu'un fantôme faucheur, à minuit, quand tout dort,  
Y bat sa faux d'argent sur une enclume d'or...

(Il n'est du moins personne à Todnau qui s'avise  
D'en douter !) C'est de là que s'échappe la Wiese :  
C'est aussi là qu'un charme ineffable et vainqueur,  
Fait revenir toujours mes regards et mon cœur...

O fille du Feldberg ! ô Wiese bien-aimée !  
Puissé-je jusqu'aux cieux porter ta renommée,  
Et voir dorénavant couler à l'unisson  
Ton eau limpide avec ma limpide chanson.

(1) Rivière qui se jette dans le Rhin, au-dessous de Bâle, près du Petit-Huningue. Etym. *die Wiese*, la prairie ; prononcez : *Vise*.

Née aux flancs d'une roche et de brouillards nourrie,  
 Jamais l'œil d'un mortel n'aura l'effronterie  
 D'aller fouiller au fond de ce pierreux séjour,  
 Les replis du mystère auquel tu dois le jour.  
 La troupe des esprits seule en ce lieu pénètre  
 Par des sentiers secrets qu'on ne peut reconnaître :  
 C'est elle qui t'apprend à courir, à penser,  
 Et tu fais ton profit de tout sans te lasser ;  
 Et dès que tu le peux, sans être soutenue,  
 Tu viens nu-pieds, chercher à voir, pauvre ingénue,  
 Tout ce dont tes instincts te parlaient vaguement,  
 Les arbres, le soleil, et le clair firmament.

Comme tu leur souris... comme tes regards brillent...

Ecoute, comme aussi les mésanges babillent...

Tu ne t'attendais point à ces merveilles-là ?

— Non, mais j'espère encor trouver mieux que cela,

Dis-tu, car plus j'avance et plus ma joie augmente

D'avoir osé tenter cette course charmante... —

Comme elle saute... — Cours après moi si tu veux... —

Dit-elle, en secouant à l'air ses beaux cheveux...

— Tu vas tomber, prends garde.. Ah ! vilaine étourdie,

Tout ceci finira par une tragédie...

Pouf ! que disais-je donc ? t'y voilà, c'est bien fait !

Pourvu qu'elle n'en ait pas le pied contrefait ; —

Sans plus se soucier de cette maladresse,

Elle repart, d'abord à quatre... puis se dresse

Derrière les buissons, et rit en défiant

Tous ceux qui la suivaient d'un regard confiant.

Puis voilà qu'elle vient là-bas de reparaitre,



Pour s'éclipser soudain derrière quelque hêtre,  
 En criant : — Cherche-moi maintenant où je suis... —  
 Mais tous ces détours font qu'en vain je la poursuis.

Plus elle avance, et plus elle devient superbe :  
 Sur ses rives l'on voit partout pointiller l'herbe :  
 Bientôt, bergeronnette et canards de Todtnau,  
 Tout le monde s'en vient barbotter dans son eau ;  
 Tout le monde veut voir notre Wiese au passage ;  
 Tandis que, déjà faite aux compliments d'usage,  
 Celle-ci les reçoit tous d'un air enchanteur,  
 Sans couler toutefois avec plus de lenteur.

Où s'en va-t-elle ainsi ? peut-être à quelque danse,  
 Ou bien vers les garçons. Mon Dieu..quelle imprudence!  
 Pourtant vers Uzefeld elle hésite... et ne part  
 De Büchen (ah ! ceci c'est très-beau de sa part..) )  
 Qu'après la messe dite... alors d'une bordée  
 Elle arrive à Schœnau, d'où sa route est bordée  
 De grands prés, de côteaux et de sentiers étroits,  
 Le long desquels surgit plus d'une vieille croix.  
 Plus elle avance et plus elle devient superbe,  
 Sur ses rives l'on voit partout foisonner l'herbe,  
 Les fraises et les fleurs qu'au bord des grands chemins  
 Vous pourriez en passant cueillir à pleines mains,  
 Tandis que, sur la droite, on voit là-bas des aulnes  
 Déjà tout verdoyants et des navettes jaunes.

O Wiese ! ranimés par tes fraîches vapeurs,  
 Le pâtre au loin répond aux chansons des coupeurs,  
 Les grands moutons de Zell bondissent plus à l'aise,

Si bien qu'il n'est personne à qui cela ne plaise,  
Et que chacun voudrait, ô ma Wiese ! pouvoir,  
Avec plus de splendeur encor, te recevoir...

Oui, mais près de Bruckwoog où la rocaille abonde,  
Quand grimpent les enfants par troupe vagabonde,  
Et qu'ils ont vu de là quel vacarme tu fais,  
Ils disent en ouvrant de grands yeux stupéfaits :  
— Est-ce que par hasard la démence la gagne,  
Cette Wiese, et pourquoi battre ainsi la campagne ? —  
Oui, c'est bien vrai, je trouve aussi cela, comme eux ;  
Pourquoi tant secouer là tes flots écumeux ?  
Qu'as-tu ? que veux-tu ? rien.. toujours même silence..  
Puis voilà qu'à travers les prés elle s'élançe  
Du côté de Hausen, pays luthérien,  
Où sa foi va bientôt devenir moins que rien...  
Tenez, tenez, voyez si j'étais bon prophète :  
C'est triste, mais enfin, comme la chose est faite,  
Malgré le regret qui dans ma poitrine bout,  
Je vais patiemment la suivre jusqu'au bout.

Ah ! puisque de Luther le régime te tente,  
Laisse-moi t'habiller en fille protestante ;  
Tiens, mets d'abord ces bas à coins, puis ces souliers,  
Puis ce corsage vert d'où tombent par milliers  
Ces plis de ruban noir sur lesquels va s'étendre  
Ce plastron de velours bordé de rouge tendre,  
Pendant que je ferai de tes beaux cheveux blonds,  
Deux nattes dont le bout pendra sur tes talons.

Ce bonnet bleu-de-ciel sera-t-il à ta guise,  
Dis ? avec ces fleurs d'or, que t'en semble, ô maWiese !

C'est du damas très-cher, tu vois ; mais tâche donc  
 De passer par-dessous tes nattes le cordon,  
 Et par-dessus l'oreille, afin que je t'en fasse  
 Une large rosette au sommet de la face...  
 Puis vient, pour compléter ce costume opulent,  
 Ce tablier, avec ce mouchoir de Milan,  
 Qui fera ressortir ta beauté ravissante,  
 Comme un nuage autour de l'aurore naissante,  
 Et qui trahira même, à l'œil des amoureux,  
 Chaque pulsation de ton sein vigoureux.  
 Tu devrais bien aussi retrousser cette manche,  
 Pour montrer ton bras blanc sous ta chemise blanche,  
 Et porter à la main ton chapeau, car vraiment,  
 Ton visage me semble, à moi, bien plus charmant,  
 Lorsque le grand soleil peut en toute occurrence,  
 En faire flamboyer la pure transparence.  
 A présent te voilà superbe, et pour le coup,  
 Je puis te protester que tu me plais beaucoup...  
 Voyez, comme elle prend des allures de reine...  
 On dirait qu'elle vient d'être aujourd'hui marraine ;  
 Aussi nous lorgne-t-elle, en marchant, de côté,  
 Pour savoir quel effet produira sa beauté...

Maintenant devinez où va notre mutine...

— Peut-être, sur la place, ou bien à la cantine,  
 Ou bien sous les tilleuls, là-bas, vers ces garçons,  
 Qui pourtant n'ont pas tous de très-bonnes façons ;  
 Ou, vers la forge... — Eh! non, rien par là ne l'attire ;  
 Leur forge mise en train, vite elle se retire  
 En faisant galopper de mieux en mieux son eau,

Par les prés de Hausen, du côté de Fahrnau,  
De crainte qu'à Schopfheim, quelqu'un se scandalise,  
En la voyant passer encor devant l'église.

Mais à Gundenhausen, là-bas sur le chemin  
De Wiesleth, à qui donc vas-tu donner la main ?  
Ce doit être ta sœur, car elle te ressemble :  
Allons, soigne-la bien et venez voir ensemble  
Ce château de Rœtteln où tout tombe en lambeaux,  
Rœtteln, où par essaims si joyeux et si beaux,  
Foisonnaient autrefois, en brillants équipages,  
Les dames, les seigneurs, les limiers et les pages :  
Rœtteln, de tant de luxe autrefois coutumier,  
Hélas ! et qui n'est plus qu'un grand nid à ramier.

Nous voici vers Maulburg : là-bas, dans la fenillée,  
C'est Folris ; puis là-haut, l'église émerveillée  
De Hellstein ; maintenant, prenons par ces vallons.  
A te suivre, sais-tu qu'au train dont nous allons,  
Mes jambes s'avoueraient tout-à-fait impuissantes,  
S'il ne se rencontrait parfois quelques descentes.  
Laisse Steinen et prends, te dis-je, par les prés,  
Car les chemins y sont de fleurs tout diaprés.  
Bien, voilà maintenant qu'enfin tu te résignes  
A ralentir le pas, pour admirer les vignes  
D'Hagen et de Rœtteln qu'on aperçoit d'ici...  
Tiens.. vois-tu ce monsieur.. n'a-t-il pas l'air ainsi  
De t'appeler?.. Eh quoi?.. vas-tu ne plus connaître  
Celui qui te sourit là-bas de sa fenêtre :  
Avec son grand bonnet sur la nuque tiré?..  
Allons, réponds-lui donc, c'est monsieur le curé...

Ici c'est Thumrigen : là-bas, dans la prairie,  
 C'est Lœrrach, étalant avec coqueterie,  
 Dans un cadre de fleurs, ses grands toits à pignons,  
 Pendant que sur la route, en joyeux compagnons,  
 Les beaux messieurs de Bâle errent à l'aventure,  
 Les uns sur des chevaux, les autres en voiture...

Voici le cabaret de Stetten, mais je crois  
 Que tu trembles, ma Wiese ? est-ce donc cette croix  
 Qui te fait peur ? allons, que cette peur finisse,  
 Car dans quelques instants, nous allons être en Suisse.

De Schopfheim à Stetten, Dieu ! comme tu bondis,  
 Dans ce lit de cailloux déjà tout arrondis ;  
 Comme admirablement aussi, tu t'y dessines,  
 Bien que chaque bord soit renforcé de fascines ;  
 Comme à chaque détour, l'on voit, ma chère enfant,  
 Ton beau front devenir toujours plus triomphant...  
 Comme en t'apercevant les herbes reverdissent,  
 Et comme ces boutons que leurs sucs alourdissent,  
 Rivalisent entr'eux de légitime orgueil,  
 Pour te faire au passage un plus brillant accueil..

En voilà-t-il des fleurs de toutes les familles... ?  
 Des liserons, de l'orge avec des alchimilles,  
 Du trèfle, du cumin, des soleils et des joncs,  
 Étalant tous, au hout de leurs moindres bourgeons,  
 Ces diamants si purs qu'y suspend la rosée,  
 Tandis qu'une cigogne étourdiment posée  
 Sur ses échasses, court dedans à la façon  
 D'un faucheur qui d'abord inspecte sa moisson.

De montagne en montagne, oh ! combien de prairies  
 Te déroulent ainsi leurs vertes draperies,  
 Avec un bataillon de champêtres clochers,  
 Perdus, le plus souvent, au faite des rochers..  
 Les chevaux de Lœrrach, aussitôt qu'on les lâche,  
 Viennent aussi vers toi s'ébattre sans relâche...  
 De Zell jusqu'à Richen, grands arbres et buissons  
 Fourmillent de linots et de petits pinsons  
 Qui sifflent, touchent l'orgue et tiennent synagogue,  
 Jusqu'à la nuit qui clôt enfin leur dialogue.

Le tilleul de Bromback est donc mort ? ah ! tant pis..  
 Mais dans ces plaines, vois quels superbes épis,  
 Et comme dès le pied, ces côtes sont couvertes,  
 En guise de manteau, de belles vignes vertes ;  
 Tandis que le haut porte, en guise de cheveux,  
 Des chênes aux longs bras écaillés et nerveux.

Oui, j'admire vraiment comme sur ton passage,  
 Sitôt que tu parais, tout change de visage ;  
 Combien de chariots circulent à la fois,  
 Sur tes rives, au bruit sifflant des coups de fouets ;  
 Comme à verser le foin chaque faux continue,  
 Et comme enfin tu fais à tous la bien-venue.

Qu'il surgisse une usine, une ribe en chemin ;  
 Vite au maître, tu cours donner un coup de main.  
 Ailleurs, par un effet d'obligeance excessive,  
 Tu viens aider aux gens qui lavent la lessive ;  
 Ou bien des forgerons, tu vas, dans leur enfer,  
 Comme s'il était d'œuvre, unir le fil de fer.

C'est encor toi qui fais arriver sur l'enclume,  
 Ces masses que ta main brandit comme une plume,  
 Et lèves leur marteau, sans te mettre en souci,  
 Quand ils ont oublié de te dire merci.

Trouves-tu quelque part une blanchisserie,  
 Tu te roules, avec un air de moquerie,  
 Sur la toile, en disant : — Bah! si je ne m'y mets,  
 Le soleil, à lui seul, n'en finira jamais. —

Cependant il faut bien aussi que je t'apprenne  
 Ce qu'on dit d'autre part... — toute aimable et sereine  
 Que paraisse ta mine, on dit qu'en maint endroit,  
 Tu te fais des sentiers auxquels tu n'as pas droit,  
 A travers les regains que tu remplis de sable...  
 Qu'un pauvre diable ait eu du chanvre un peu passable,  
 Tu te plais, on ne sait pas trop dans quel dessein,  
 A l'emporter, dit-on, dans le champ du voisin,  
 Tu fais aussi, dit-on, mainte étrange trouvaille,  
 Sous les banes où jamais le balai ne travaille ;  
 Puis, d'autres fois enfin, tu t'en vas sans façons,  
 Emportant sous ton bras les gens et les maisons.

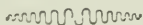
Si tu prends ce ton là, j'ai bien peur, ô ma Wiese,  
 Que de te fiancer nul garçon ne s'avise...  
 Eh bien, quoi? tu souris, qu'est-ce? allons, lève donc  
 Vers moi tes yeux et laisse en repos ce cordon...  
 Va, ne crains pas de t'être avec moi compromise,  
 Car, je te sais très-bien depuis long-temps promise,  
 Je sais qu'au rendez-vous tu vas dans ce moment,  
 Je sais même le nom de ton robuste amant.

Du haut du Saint-Gothard, par Rheineck et Constance,  
 Il arrive au galop, sans nulle intermittence,  
 Et traverse le lac, en nageur bien appris,  
 Qui se dit : — Il me faut cette Wiese à tout prix..—  
 Mais vers Stein, il reprend son allure ordinaire,  
 Et sort, les pieds lavés, de ce lac débonnaire ;  
 Diessenhofen l'ennuie ainsi que son couvent :  
 Depuis Schaffhouse aussi poursuit-il en avant,  
 En criant à travers les rochers qu'il balaye :  
 — Oui, je la veux, la Wiese, il faudra que je l'aie..  
 Puis, ces rochers venant à manquer tout-à-coup,  
 Il fait un brusque saut dont l'affreux contre-coup  
 L'étourdit un moment : pourtant il continue  
 Sa route vers Rheinau sans plus de retenue.

Eglisau, Kaiserstuhl, Zurzach, il franchit tout,  
 Waldshut même et Kreuzsach et s'enfuit de partout.  
 Impatient qu'il est de te trouver à Bâle,  
 Le front resplendissant de beauté virginale.  
 C'est là que le contrat doit s'écrire ; pourtant,  
 Weil, si tu m'en croyais, conviendrait bien autant.  
 Mais il se peut aussi, pour traiter cette affaire,  
 Que ce soit le Petit-Huningue qu'il préfère.  
 Prenons donc par les prés de Riehen... oh ! dis-moi..  
 N'est-ce pas lui qui vient là-bas tout en émoi..  
 Oui, je le reconnais à ces énormes cuisses,  
 A ces boutons d'acier comme en portent les Suisses,  
 Puis à ces trois mentons... mais, vois-le donc, là-bas!  
 Comme ses gros mollets remplissent bien ses bas,  
 Et d'un bon gros bâlois comme il a bien la mine..



Tiens, voilà qu'à présent ton beau front s'enlumine,  
 Et que ton grand mouchoir commence à s'agiter  
 Sur ton cœur qui bondit... c'est à n'en plus douter,  
 Tu l'aimes, et bientôt toutes les espérances  
 Des esprits du Feldberg, malgré les apparences  
 Ma Wiese, à ton profit, vont se réaliser. —  
 Adieu, je ne veux pas plus longtemps abuser  
 De ton temps que réclame un entretien plus tendre ;  
 Aussi bien ce monsieur se lasse-t-il d'attendre ;  
 Va jouir du bonheur que chacun te prédit,  
 Mais rappelle-toi bien tout ce que je t'ai dit.



## II

### LA JOIE.

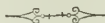
Ah ! comme une chanson est une bonne chose !  
L'oiseau dans les buissons et l'ange dans le ciel  
Sont bien de mon avis, du moins je le suppose ;  
Avoir le cœur content, c'est là l'essentiel.

Ah ! comme un coup à boire est une bonne chose !  
La fleur boit la rosée et le doux vent du ciel ;  
Pour qui jamais, les jours d'œuvre, ne se repose,  
Boire un coup le dimanche, oui ; c'est essentiel.

Ah ! comme un baiser tendre est une bonne chose !  
Les fleurs dans les vallons, ainsi que dans le ciel  
Les étoiles, souvent en usent, je suppose ;  
En tout bien tout honneur, c'est là l'essentiel.

Un brin de joie, oui ; c'est une bonne trouvaille !  
Profitions-en, ma foi ; faisons lui bon accueil.  
La vie est courte, hélas ! même pour qui travaille,  
Et nous n'irons pas loin sans heurter un cercueil.

A cette loi suprême il n'est pas de remède :  
Conservons nos cœurs purs allégres et dispos,  
Puis, au dernier moment, que Dieu nous soit en aide,  
Et nous accorde à tous un éternel repos.



### III

#### LES FEUX-FOLLETS.

Dans les herbes en fleurs, pendant la nuit, les anges  
De bluets couronnés font des courses étranges ;  
Ils s'assemblent entre eux, tiennent longtems conseil,  
Puis regagnent leur poste au lever du soleil.

Comme on ne voit alors partout ni ciel ni terre,  
Pour les accompagner dans ces nuits de mystère,  
Ces anges ont aussi chacun un feu follet  
Qui marche devant eux comme un simple valet.

Et chaque feu follet a dans sa gibecière  
Un pot de brandevin et du soufre en poussière,  
Dont vite, par le hec, il se passe un bon coup,  
Sitôt que sa lueur ne flambe plus beaucoup.

Puis de sa lampe alors il mouche bien la mèche,  
Dont la flamme limpide, en brillante flammèche,  
Pétille de plus belle et de tous les côtés,  
Comme un astre, répand ses nouvelles clartés.

Il faut en convenir, c'est pourtant plus commode  
D'avoir un éclairneur, même de cette mode,

Que de porter tout seul sa lanterne à la main,  
En se brûlant les doigts, tout le long du chemin.

Au milieu de la nuit, si quelque homme en voyage  
Les voit vaguer au loin, comme c'est leur usage,  
Et dit : — Secourez-moi, Seigneur Dieu, s'il vous plaît ! —  
Il voit vite accourir l'ange et le feu-follet.

Cela charme assez peu le feu-follet ; mais l'ange  
Éprouve à cette voix comme une ivresse étrange.  
Cela le fait penser au doux séjour des cieux ;  
Le follet, lui, se tait, et détourne les yeux.

Mais quand, à la même heure, il arrive un ivrogne  
Qui jure en s'écriant, dans la nuit, sans vergogne :  
— Tonnerre ! et sacreminte ! — Alors notre effronté  
De feu-follet sourit, car il est enchanté.

Son air devient pourtant bientôt plus convenable,  
Car l'ange dit alors : — Mais c'est abominable ;  
Bien vite allons-nous-en d'un pareil carrefour...  
Et tout redevient noir là comme dans un four.

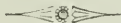
Si l'on suit bonnement son chemin sans les craindre,  
Ils vous laissent en paix ; mais quand pour les atteindre  
On se met à courir, ça les vexe beaucoup ;  
A travers champs aussi partent-ils tout-à-coup.

Ils se disent alors : — C'est peut-être sa route ;  
Appuyons sur la droite, il s'en ira sans doute. —  
Et là-dessus, pendant que vous vous détournez,  
Le follet boit un coup et se mouche le nez.

A le suivre toujours, s'il voit que l'on persiste,  
 L'ange dit : — Ah ! blanc-bec, tu veux qu'on te dépiste,  
 Attends, je vais t'apprendre à guetter nos secrets :—  
 Et vite, il vous entraîne au fin fond du marais.

Tire-t-en si tu peux ! — Notre ange tutélaire,  
 Comme on le voit par-là, s'enfuit tout en colère,  
 Devant les gros jurons, et ne peut les souffrir,  
 Tandis qu'un mot pieux le fait vite accourir.

Ensuite, n'imitiez jamais ces bons apôtres,  
 Qui cherchent à savoir tous les secrets des autres...  
 Si la conclusion vous plaît, ami lecteur,  
 Qui sera bien content ? — C'est votre serviteur !



## IV

### LE CERISIER.

Le bon Dieu dit un jour au printemps : — Mets la table  
Pour le ver et le sers de façon confortable.. —  
Et voilà qu'aussitôt d'un beau feuillage vert,  
Le cerisier se trouve entièrement couvert.

Le ver de son côté se réveille et s'étonne  
D'avoir pu sommeiller ainsi depuis l'automne ;  
Puis il baille... en frottant, le pauvre, tant qu'il peut,  
Ses yeux que le sommeil fatigue encore un peu.

Ensuite il fait entrer ses dents silencieuses  
Dans ces feuilles qui sont vraiment délicieuses,  
Tout en se demandant si ce grand cerisier,  
Parviendra, lui tout seul, à le rassasier.

Le bon Dieu dit encor au printemps : — Mets la table  
Pour l'abeille et sers-la de façon confortable,... —  
Et voilà qu'aussitôt ce cerisier si vert,  
De blanches fleurs se trouve entièrement couvert.

L'abeille avec amour dès le matin s'y pose,  
En se disant après une légère pause :  
— Tiens, si je déjeûnais avec ce café-ci ?  
Il paraît qu'on ne sert qu'en porcelaine ici...

Quelle riche vaisselle ! — Et sa langue altérée  
 Va puiser jusqu'au fond la liqueur éthérée  
 Qu'elle avale en pensant : — Que c'est doux ! certe, il faut  
 Que le sucre à ces gens ne fasse pas défaut. —

Le bon Dieu dit plus tard à l'été : — Mets la table  
 Du moineau, puis le sers de façon confortable.. —  
 Et voilà qu'aussitôt ce cerisier si vert,  
 De cerises se trouve entièrement couvert.

Le moineau dissimule un instant sa surprise,  
 Puis dit, en attaquant du bec chaque cerise :  
 — Ceci ne peut pas nuire à mon tempérament,  
 Et j'en chanterai même encor plus joliment. —

Plus tard le bon Dieu dit à l'automne : — Replie  
 La nappe, car ils ont tous la panse remplie.. —  
 Et voilà qu'aussitôt la bise du nord part.  
 Et que le givre point aussi de toute part.

Les cerisiers depuis longtemps jaunes, rougissent :  
 Puis leurs feuilles en bas l'une sur l'autre gisent,  
 Si bien que toute chose avec le temps revient,  
 A cette terre d'où toute chose provient.

Enfin le bon Dieu dit à l'hiver : — Mets en garde,  
 Tout ce qu'ils ont laissé dans ces champs, par mégarde.. —  
 Et voilà qu'aussitôt l'hiver jette, à plein van,  
 Sa neige qui va tout couvrir dorénavant.



## LA FORGE.

Le feu chauffe à ravir, l'eau mugit sur l'écluse,  
 Le soufflet fait vacarme, et, si je ne m'abuse,  
 Bien avant que la nuit paraisse à l'horizon,  
 Notre gueuse sera froide comme un glaçon.

L'eau mugit, le soufflet ronfle... Tiens, Cunégonde,  
 J'ai là dans mon gousset une piécette ronde,  
 Va nous chercher un pot de ton meilleur vin vieux :  
 Nous voulons aujourd'hui trinquer à qui mieux mieux.

Un instant de plaisir, ce n'est pas bien dommage,  
 C'est Dieu qui nous le vaut, sachons lui rendre hommage,  
 Un instant de plaisir vous rafraîchit le sang,  
 Et le travail ensuite est plus appétissant.

Un instant de plaisir, oui, cela vous renforce,  
 Pourvu qu'on sache bien n'y pas donner d'entorse  
 A la bonne conduite, hélas ! car autrement,  
 Misère et déshonneur s'ensuivraient lestement.

Quel brave homme ! jamais en fut-il un plus brave !  
 Remplissons notre verre, et vive le margrave !



Vive pareillement sa suite au grand complet!  
 Pour boire à sa santé, chapeau bas, s'il vous plaît!

Que toujours le bon Dieu protège notre mine,  
 Car bien des gens feraient sans elle triste mine!  
 Monsieur notre inspecteur nous paie argent comptant,  
 Et toujours d'un air gai, ce qui vaut bien autant.

A monsieur l'inspecteur buvons aussi tout comme ;  
 Vive notre inspecteur ! celui-là c'est un homme  
 Qui pour tous a toujours quelques mots obligeants,  
 Et ne fait pas le fier avec les pauvres gens.

C'est lui qui va chercher, aux lieux où cela pousse,  
 Le vin qu'on boit ici quand la besogne pousse :  
 C'est lui qui le mesure, et, ma foi, franchement,  
 Chacun reconnaîtra qu'il le fait largement.

Oui, quoique cela coûte, on est toujours bien aise  
 D'avoir son pot de vin pour être à la fournaise.  
 C'est un rude métier, le nôtre, ah ! juste ciel !  
 Mais il faut boire au moins, c'est là l'essentiel !

La sueur à grand flot nous coule de la gorge ;  
 On respire en soufflant comme un soufflet de forge,  
 Et cependant il faut rester là, l'œil dispos,  
 Bien des nuits qu'on pourrait passer en doux repos.

Vraiment, un forgeron, c'est un bien pauvre diable !  
 Mais puisque notre mal n'est pas rémédiable,  
 Buvons pour oublier nos sueurs, car je crois  
 Que chacun dans ce monde a bien aussi ses croix.

Le jour de paie au moins est pour nous jour de fête :  
 L'argent dans son mouchoir et l'âme satisfaite,  
 On rentre, et la Marie accourt en s'écriant :  
 — Ah ! quel bon homme j'ai ! d'un air tout souriant.

Elle casse des œufs pour faire une omelette,  
 Qu'on saupoudre de poivre ; ensuite elle complète  
 Le régal en servant à son petit mari  
 Une salade au lard : c'est mon plat favori.

Quand on travaille bien, on mange aussi de même :  
 Malgré donc tous ces maux qui nous font le teint blême,  
 Pas un de nous ici ne voudrait, j'en répons,  
 Changer de sort avec bien des riches fripons.

Qu'en dites-vous ? ce vin me paraît bien passable...  
 Comme le fourneau chauffe et qu'à travers le sable  
 La fonte coule, bah ! puisque nous y voici,  
 Cunégonde, encore un, pareil à celui-ci.

Le fourneau continue à marcher à merveille.  
 Que le bon Dieu sur nous de loin seulement veille,  
 Et fasse que chacun conserve la santé !  
 Nous ne demandons rien de plus à sa bonté.

L'hiver, quand il fait froid, quand les neiges glacées  
 Sur les toits et les monts blanchissent entassées,  
 Combien de pauvres gens, perdus par les chemins,  
 Viennent à notre feu se réchauffer les mains !

Assez souvent ils ont à cuire sous les braises  
 Quelques pommes de terre, et sont, ma foi, bien aises

De pouvoir s'endormir auprès du surveillant,  
Qui leur fait place au feu d'un air tout bienveillant.

Vers nous il vient aussi, c'est assez la coutume,  
Parfois un vieux fumeur qui bravement allume  
Sa pipe en s'asseyant pour la mieux faire aller.  
— Prenez garde, mon vieux, vous allez vous brûler!

Mais, quand c'est un hambin, comme il en est en masse,  
Qui s'apprend à fumer en faisant la grimace,  
Et qui cherche du feu d'un air de grand garçon,  
Il faut nous voir alors draper le polisson.

— Avez-vous jamais vu des saletés pareilles?  
Une pipe!... je vais te tirer les oreilles;  
Blanc-bec, pour mieux te faire à ce vilain défaut.  
Une écuelle de lait, voilà ce qu'il te faut!

Le dimanche, il faut voir, au sortir de l'office,  
La fonte ruisseler comme un feu d'artifice!...  
Combien de gens à qui jamais ne s'est offert,  
Le moyen de savoir comment on fait le fer!

Nous autres nous savons comment cela s'allume,  
Comment aussi l'on met la guense sur l'enclume;  
Sans nous combien de gens seraient dans l'embarras!  
Sans nous les maréchaux se croiseraient les bras!

Sans nous où le tailleur prendrait-il cette aiguille  
Qui le fait vivre, ainsi que toute sa famille?  
Sans nous où trouveraient aussi les paysans  
Des faux pour moissonner la graine tous les ans?

Buvons donc, car notre œuvre a bien aussi ses charmes !  
 Pourvu qu'avec le fer on ne fasse plus d'armes,  
 Plus jamais de fusil, de sabre ou de canon !  
 Buvons, car nul ne peut de nous se plaindre, non !

Combien de braves gens, hélas ! à qui la guerre  
 Enlevait, vous savez, bras et jambes naguère ;  
 Buvons au bon accord des peuples mieux unis,  
 Et que ces temps allreux soient à jamais finis.

Puis, notre écot payé, rentrons dans nos familles ;  
 Allons battre nos faux à l'ombre des charmilles,  
 Car demain il faudra faucher jusqu'à la nuit,  
 Et, quand la faux va bien, jamais cela ne nuit !



## VI

### L'ÉTOILE DU MATIN.

Où courez-vous si tôt, belle petite étoile,  
Avec ces cheveux d'or qui flottent comme un voile,  
Et cette longue robe, et ces beaux grands yeux clairs,  
Tout moites de rosée et tout brillants d'éclairs ?

Vous croyiez être seule?.. Oh! non; depuis une heure,  
Nous fauchons ici, nous; moins au lit on demeure,  
Et plus, dès le matin, l'on est dispos et frais,  
Et la soupe en devient toujours meilleure après.

Il est des paresseux qui dorment sans relâche,  
Et qui se lèvent quand du lit on les arrache.  
L'étoile et le faucheur s'arrangent autrement,  
Et l'œuvre du matin trouve au soir son paiement.

Tous les petits oiseaux, par bande émerveillée,  
Se disent dès longtemps bonjour sous la feuillée;  
La tourterelle rit et pleure tour à tour;  
Et la cloche, elle aussi, s'éveille dans sa tour.

Jusqu'à la noire nuit, que le bon Dieu nous garde !  
 On est toujours bien, tant qu'on l'a pour sauvegarde.  
 D'ailleurs, à tout hasard, nous ne lui demandons  
 Qu'un bon cœur, car c'est là le premier de ses dons !

Cette étoile en voudrait trouver une comme elle,  
 Pour vivre à ses côtés, en bonne sœur jumelle ;  
 Mais le soleil, son père, à qui cela déplaît,  
 La remet, quand il vient, sous clef comme un poulet.

Voilà pourquoi, Jacob, cette pauvre ingénue,  
 Poursuit, avant le jour, sa jumelle inconnue,  
 Prête à solder, au prix de l'or et de l'argent,  
 Quelque baiser de sœur bien doux et soulageant.

Au moment où sa main va l'atteindre, son père,  
 Que sa fuite soudaine et furtive exaspère,  
 Crie : — Oh ! de mon enfant, qu'ont-ils fait, les démons ?  
 Puis il s'en va guetter par-derrière les monts.

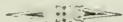
Quand l'étoile aperçoit son père, toute blême,  
 Elle tombe, en faisant, à l'étoile qu'elle aime,  
 Ses adieux... — Hâtez-vous, étoile du matin,  
 Car votre père guette à l'horizon lointain ! —

Tiens, vois, dans sa splendeur comme se tranquillise  
 Le soleil en dorant le clocher de l'église,  
 Et comme son éclat vient, par monts et par vaux,  
 Répandre la gaité sur nos rudes travaux.

La cigogne, au sommet des maisons ruinées,  
 Polit son bec ; partout fument les cheminées :  
 Le volant du moulin tourne au courant de l'eau,  
 Et le coupeur s'épuise autour du vieux bouleau.

Qui peut donc traverser si tôt la plaine verte,  
 Une corbeille au bras, d'un linge blanc couverte ?  
 C'est la soupe ! ce sont les tourneuses de foin..  
 Marianne est devant, et me sourit de loin.

Si j'étais le garçon du soleil, d'un pied lesté,  
 Je quitterais, par Dieu ! son domaine céleste ;  
 (Dût-il en maugréer de là-haut, tous les jours) ;  
 Pour suivre pas à pas Marianne toujours.



## VII

### LE MOINEAU.

— Mon enfant, comprends-tu, dis-moi, ce que babille  
Ce moineau qui toujours en vrai grison s'habille ;  
Il dit tout fier : — Je suis le seigneur de l'endroit,  
Et sur vos meilleurs grains je prélève mon droit. —

Pourtant, il faut le voir , au retour de l'automne,  
Cet orgueilleux moineau, comme alors il s'étonne  
D'être obligé d'aller, s'il ne veut pas mourir,  
Piquer les pauvres grains perdus pour se nourrir.

Et quand l'hiver, de neige, a bien jonché la terre,  
Que fait notre moineau malingre et solitaire ?  
Il vient à la fenêtre, et dit à coups de bec :  
— Bonnes gens, parpitié ! quelques brins de pain sec ! —

— Ah ! mère, qu'il a froid ! donne-lui quelque chose...  
— Rien ne presse : voyons d'abord ce que te cause  
Pour lui cet intérêt ; serait-ce le souci  
De te voir un beau jour bien malheureux aussi ?



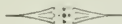
Mon cher, quand tu seras heureux, jamais ne pense :  
 Bah ! je suis riche et peux faire force dépense.  
 Ne prétends pas manger tous les jours du rôti,  
 Car ça n'irait pas loin, sois en bien averti.

Les lundis *bleus* <sup>(1)</sup> ne font jamais longue fumée ;  
 La semaine de bien des heures est formée,  
 Et combien on en voit de semaines pourtant,  
 Jusqu'à ce qu'on arrive à son dernier instant.

Tout ce que l'on apprend quand on est jeune encore,  
 Jusqu'au dernier moment nous reste et nous décore,  
 Et quand revient l'hiver, on est tout enchanté  
 De ce qu'on s'est acquis dans le cours de l'été.

Pense à cela, mon cher, et sois toujours bien sage :  
 — Ah ! mère, le moineau va s'envoler, je gage....  
 — Eh bien, prends du millet ; va-t-en le lui jeter,  
 Et sois sûr qu'il sera tout aise de rester.

(1) Lundi de Paris.



## VIII

### L'ESCARBOUCLE.

Quand le père eût coupé tout son tabac, Marie  
Prit sa voix la plus douce et dit : — Je vous en prie,  
Père, racontez-nous un conte comme hier,  
Dès que vous avez vu Madelaine bâiller. —  
Et là-dessus Babet, Marie et Madelaine  
Ramassent de leur mieux leurs cotillons de laine,  
Puis, dans la peur d'ouïr sa filette grincer,  
Chacune avec du lard se met à la graisser.  
Tout heureux de pouvoir faire aussi quelque chose,  
Le petit Jacob dit : — Quant à moi, je me pose  
Ici, pour surveiller pendant qu'on parlera,  
La lampe, et vous verrez comme elle brillera! —  
Jeangeorges, boutonnant son mantelet de toile,  
S'étend tout de son long. quant à lui, sur le poêle,  
En pensant : — Pour tout voir, je suis bien à la main,  
Et nul ne peut me dire : Ote-toi du chemin! —  
Le père va bourrant, lui, sa pipe fidèle,  
Sur quoi, pour l'allumer, il vient à la chandelle,  
Et suce à pleins poumons, comme cela se doit :  
Puis, quand la flamme a pris, il l'étouffe du doigt,

Et remet le couvercle, en reprenant sa chaise ;  
 Puis il dit, en fumant enfin bien à son aise :  
 — Ha ! voyons, maintenant que faut-il vous conter ?  
 Mais faites bien silence, et tâchez d'écouter,  
 Et toi, dis donc, là-haut, vas-tu bientôt descendre ?  
 Quelle mouche te pique, et voudrais-tu prétendre  
 A l'escarboucle aussi, comme ce garnement,  
 Dont je retrouve enfin l'histoire en ce moment.

Il est un lieu sinistre où jamais la charrue  
 Ne passe, et dans lequel poussent à pleine crue,  
 Depuis bien des cents ans, la ronce et le chardon ;  
 Jamais oiseau ne chante en ce lieu d'abandon,  
 Jamais par-là non plus papillon ne voltige ;  
 Sitôt qu'on s'en approche, on est pris de vertige ;  
 C'est que là, sous ce sol aux vivants interdit,  
 Voyez-vous, il repose un cadavre maudit.

Ce n'était vraiment pas, dit-on, un imbécille ;  
 Mais pour boire, il était toujours bien plus docile  
 Que pour prier ; jouer sans cesse en blasphémant  
 A l'auberge, c'était tout son amusement.

Un jour un forestier à figure hagarde,  
 Comme il jouait ainsi, fixement le regarde,  
 Et se dit : — Mon cher, toi, tu ne peux m'échapper...  
 L'hôtesse que ces mots brusques viennent frapper,  
 Pense : — Est-ce un enrôleur ? mais vous allez com-  
 prendre

Que non, quand vous verrez bientôt ce Michel prendre  
 Femme, et si lestement râler tout son avoir.

Ce n'est pas par amour, c'est plutôt par devoir,  
 Qu'elle prend ce Michel, la fille à l'aubergiste;  
 Mais pour la décider, sa pauvre mère insiste.  
 Or, cette nuit-là même elle rêve en dormant,  
 Elle rêve et rencontre en songe brusquement,  
 Pas bien loin de Stauffen, tout couvert de poussière,  
 Un père capucin qui disait son rosaire.  
 — Bon père, donnez-moi, lui dit-elle, un *Agnus*,  
 Je vais me marier, aux premiers jours venus,  
 Cela me portera grand bonheur, je l'espère. —  
 Alors, en retournant la tête, le bon père  
 Cherche dans son vieux froc, et lui dit gravement :  
 — Tire toi-même là! — C'était tout simplement  
 Des cartes! — Bien, c'est l'as de carreau... — Je m'en  
 flatte!  
 — Alors, cela veut dire : escarboucle écarlate!  
 Ce n'est pas bon. Eh bien! tiens, pas tant de façons,  
 Reprend le capucin, vite recommençons...  
 Est-ce le sept de trèfle?... — Hélas oui, mon bon père!  
 — Que Dieu te soit en aide! et cependant, espère  
 Jusqu'au bout; tire encor... N'est-ce pas l'as de cœur?  
 — Hélas oui! — Tire donc encore, et ton sauveur  
 Viendra pourtant... N'as-tu pas le valet de pique?  
 — Je ne sais; regardez vous-même, lui réplique  
 La pauvre fille... — Eh oui, tout cela n'est pas beau!...  
 C'est lui qui te mettra par la suite au tombeau. —

Tel fut pendant la nuit son rêve à Catherine;  
 Son sommeil fut bien lourd, comme on se l'imagine.  
 — Mais sachant tout cela, comment a-t-elle osé

Prendre un homme pareil de chacun méprisé?...

— Mon Dieu, je vous l'ai dit, c'est qu'on l'avait con-  
trainte;

D'ailleurs, elle pensait, pour chasser toute crainte :

— Qu'importe!... après les sept croix et le cœur  
sanglant (1),

En terre m'étendra mon sauveur vigilant.

D'abord la chose fut à peu près supportable,

Pourtant Michel bientôt redevint intraitable.

Il jouait constamment, constamment il jurait,

Pendant que Catherine à part elle pleurait.

Un soir, en revenant, il la voit toute en larmes.

— Eh bien, tiens, c'est fini, dit-il, je rends les armes;

Si jamais je retouche une carte, je veux

Que le diable aussitôt me saisisse aux cheveux.

Cependant à l'auberge il faut bien qu'un peu j'aille;

Je n'y puis renoncer sitôt sans qu'on me raille.

Pleure-z-en, si tu veux, je ne puis autrement. —

A peine dans l'auberge, il voit précisément

Le forestier battant les cartes d'un air sombre :

— Allons, viens donc, l'ami, compléter notre nombre,

— Merci pour moi! Gretchen, une choppe! — Oui,

j'entends!

— Viens, nous jouerons gratis, pour nous passer le

temps. —

Auprès de l'habit vert, Michel finit par être.

Tout-à-coup un enfant se montre à la fenêtre :

(1) Le sept de trèfle et l'as de cœur.

— Maître Michel, un mot; on voudrait vous parler;  
 Votre beau-père! — Eh bien, dis-lui de s'en aller,  
 Car d'avance je sais la mouche qui le pique...

— Qui joue? et quelle carte est atout? Pique! pique!  
 Pique encor! — Mais, Michel, tout va selon tes vœux;  
 Jouons donc un krentzer, n'est-ce pas? — Si tu veux! —  
 Le garçon de nouveau se montre à la fenêtre :

— Michel! un mot! un seul! venez donc! — Va-t-en  
 paître;

Trèfle! pique! et valet! — Une fois bien en train,  
 L'on passe lestement du krentzer au florin.

A la fin, l'habit vert dit d'un ton de voix vague :

— Je ne puis te payer, Michel; mais prends ma bague  
 Pour gage, en attendant que mes deniers soient prêts;  
 L'escarboucle écarlate a des pouvoirs secrets;  
 Vois, comme ce brillant tendrement te regarde. —

A la fenêtre encor le garçon se hasarde :

— Michel, c'est encor temps... — Laisse-le bavarder,  
 Dit alors l'habit vert, sans même regarder.

Prends ma bague, avec elle, en fouillant dans ta poche,  
 N'eusses-tu pas d'ailleurs un krentzer en sacoché,  
 Un thaler sera là, disponible et comptant,  
 Tous les jours, excepté ceux de fête pourtant.

Si ce n'est pas assez d'ailleurs de cette somme,  
 Viens à moi, c'est Vizli-Puzli que je me nomme. —

Catherine au logis, bien triste cependant,  
 Lit dans la Bible et pleure, hélas! en attendant  
 Michel. Celui-ci rentre, et sa colère éclate;  
 Puis il montre pourtant l'escarboucle écarlate :

Catherine s'écrie : — Ah! mon Dieu, qu'ai-je vu! —  
Et s'affaisse devant cet objet imprévu.

Tout va de mal en pire. Il n'est marché, ni foire,  
Ni kermesse, où Michel n'aille jouer et boire :  
A l'auberge on est sûr de le trouver toujours.  
Il y passe les nuits, il y passe les jours ;  
Au logis cependant sa femme s'épouvante.  
Bientôt ses prés et champs se trouvent mis en vente.  
Quand il s'en vient alors, Catherine en courroux,  
Lui parle sur un ton qui n'est pas des plus doux...  
Michel jure et la bat; ce sont d'affreux vacarmes,  
Où l'on voit accourir le maire et les gendarmes ;  
On prend Michel, et pour le mettre à la raison,  
Les poings bien garrottés, on l'emmène en prison.

Sept ans ça dure ainsi. L'habit vert le délivre.  
Puis de suite à l'auberge il le force à le suivre.  
— Allons, marche, mon vieux; viens ici boire un coup ;  
Car ta femme, je crois, ne t'attend pas beaucoup.  
Tiens, tu me fais pitié jusqu'au fin fond de l'âme,  
D'avoir à vivre avec une pareille femme.  
Un homme comme toi qui peut, quand ça lui plaît,  
Dépenser chaque jour un thaler au complet.  
Mais hélas! tu connais aussi le vieil usage :  
— Heureux au jeu, dit-on, malheureux en ménage.  
Que n'es-tu seul; au moins tu pourrais vivre en paix.  
Mais pour te restaurer, dis-moi, si tu pompais  
Encore un verre plein de kirsch?... Allons, courage! —

Catherine, chez elle, a quitté son ouvrage,  
Et pousse les hauts cris en se tordant les bras...

— Sept trèfles et sept ans! dit-elle enfin tout bas,  
 Mon rêve était donc bien toute une prophétie...  
 Mon Dieu, finis-en vite, et je te remercie!

Sur la porte apparaît Michel exaspéré;

— Dis donc, ce train me semble avoir assez duré,  
 J'ai faim, vite fais-moi cuire de la choucroute,  
 Ou si non, je te mets la casaque en déroute.

— Mais le feu s'est éteint... — Refais-en au plus tôt;  
 Je veux de la choucroute, ou gare à ce couteau!

— Quand tu voudras, vaurien, frappe, j'en suis bien  
 aise!

— Ah! vraiment? Eh bien, tiens! canaille! —

De sa chaise,

Catherine chancelle et tombe, en exhalant

Ce soupir : — Ah! mon Dieu! mon pauvre cœur san-  
 glant!

Valet de pique, allons, viens me coucher en terre! —

A travers la campagne obscure et solitaire,  
 Michel s'enfuit; le sol vacille sous ses pieds;

Une étrange rumeur bruit dans les noyers.

— Ah! Puzli, dit Michel, viens me tirer d'affaire...

Puzli se montre... — Eh bien, pour toi que puis-je  
 faire?

— J'ai tué Catherine, aide-moi! — Mais vraiment,

J'ai cru qu'il s'agissait de quelque événement;

Tu m'as fait peur! Voyons, laisse là ton village;

Le Rhin n'est pas bien loin; nous allons au halage

Trouver quelques bateaux aux arbres retenus. —



En Alsace bientôt les voilà parvenus ;  
 Une chandelle y luit encor dans une auberge ;  
 Ils entrent, demandant d'abord qu'on les héberge.  
 — Buvois un coup, Michel, pour chasser nos soucis ; —  
 Autour de la chandelle étaient encore assis  
 Des joueurs attardés finissant la partie ;  
 Les imiter est chose aisément consentie.  
 — Du trèlle ! encor ! toujours ! Trèlle encore ! en voilà !  
 Atout ! toujours atout ! enfoncé ce cœur-là ! —  
 Il est bientôt minuit ; est-ce qu'à la fenêtre  
 Le garçon de nouveau ne va point apparaître ?  
 Non, je ne le crois pas, Michel ; tout est fini !  
 A chaque coupe il sent un malaise infini.  
 Minuit approche, hélas ! Michel saisit la craie,  
 Et sur l'ardoise fait tristement une raie ;  
 Minuit sonne ; à sa poche il se met à fouiller,  
 Pour prendre son thaler magique et tout payer.  
 Mais au lieu d'un thaler, dans sa poche percée,  
 Il trouve les morceaux d'une vitre cassée.  
 L'habit vert boit son reste et dit : — Partons, mon cher,  
 L'aubergiste, je crois, veut aller se coucher ;  
 Tu tourmentes en vain ta bague merveilleuse,  
 Tu ne peux plus l'ôter, poursuit sa voix railleuse...  
 Ça t'étonne ? Partons. — Il vent se retenir  
 A la table, Michel ; mais il faut en finir.  
 Michel suit l'habit vert, la figure ahurie,  
 Comme un veau qu'un boucher mène à la boucherie ;  
 A cent pas de l'auberge ils s'arrêtent. — Vois-tu,  
 Michel, comme il fait noir ; le vent s'est abattu ;  
 Il ne luit plus aux cieus la moindre étoile blanche,

Sur les arbres non plus ne bouge aucune branche,  
 Toi-même ne dis mot. Michel, est-ce, dis-moi,  
 Le besoin de prier qui te met en émoi,  
 Ou bien fais-tu ton compte et te prend-il envie  
 Peut-être d'en finir de suite avec la vie...  
 Prends alors ce couteau, tiens, repassé tout frais,  
 Et coupe-toi le cou là, sans le moindre frais. —

D'une voix haletante, ainsi conte le père.  
 La mère dit : — Mais c'est bientôt fini, j'espère;  
 Ces fillettes, la peur va bientôt les saisir,  
 A ces contes qui sont pourtant faits à plaisir...  
 — Oui, c'est fini, reprend le père; avec sa bague,  
 Il est donc enterré sur cette laude vague.  
 — Mais, mère, dit Marie, oh! vous vous trompez fort.  
 Nous, avoir peur! Eh! mais, faut-il donc tant d'effort  
 Pour voir que ce Vizli-Puzli n'est autre chose  
 Que la tentation à laquelle on s'expose,  
 Sitôt que l'on prétend ne plus bâtir un coup,  
 Et que ce garçonnet qui frappe tout-à-coup  
 A la fenêtre, eh bien! c'est notre conscience.  
 Du père, je connais la ruse et la science.  
 Nous n'avons donc pas peur, mère, vous le voyez;  
 Nous ne sommes pas si bêtes que vous croyez.



## IX

### LA FÉE.

Un jour j'étais assis, comme c'est ma coutume,  
Sur un banc, à couper, pour me passer le temps,  
Des copeaux de sapin, quand en simple costume,  
Vers moi passe une fée aux doux yeux éclatants.

— Bonjour! qu'elle me fait d'un ton tout débonnaire,  
Le couteau coupe-t-il? — Mais, oui, passablement,  
Lui répondis-je, comme on le fait d'ordinaire,  
Et je me sens malade au cœur dès ce moment.

Je me lève et je veux lui parler plus à l'aise,  
Mais elle a disparu, pour me faire endêver...  
Je lui crie : — Hé! là-bas, venez, ne vous déplaîse,  
Me voici; mais plus rien! Comment la retrouver?

Dès lors je ne peux plus mordre à la nourriture,  
Si bonne qu'elle soit, je n'y puis pas toucher;  
Et la nuit, quand tout dort en paix dans la nature,  
Moi seul j'entends toujours notre horloge marcher.

Dès lors je ne fais plus rien que des maladresses ;  
 C'est qu'aussi son accent m'a semblé si gentil,  
 Quand de sa douce voix si pleine de tendresses,  
 Elle m'a demandé : — Le couteau coupe-t-il ?

C'est étrange : mes yeux ne l'avaient aperçue  
 Qu'une fois, qu'une seule enfin. c'est vrai, pourtant ;  
 Et voilà, je ne sais même par quelle issue,  
 La voilà. dis-je, qui s'évapore à l'instant.

Qu'est-elle devenue ? A travers la contrée  
 Je la demande en vain aux gens des alentours ;  
 Jamais, où que ce soit, on ne l'a rencontrée ;  
 Aussi me sens-je au cœur malade pour toujours.



## X

### L'HOMME DANS LA LUNE.

— Ma mère, tiens, vois-tu, cet homme dans la lune!  
Que peut-il faire ainsi tout seul par la nuit brune?

Il ne dit pas le mot... — Mais, mon cher, tu vois bien  
Qu'il y fait des fagots et qu'il tord son lien.

— Je resterais chez nous, moi, si j'en voulais faire...  
Le bois est là tout près... — Mais, de ce qu'il préfère,  
On ne s'informe pas pour le punir ainsi.

Que t'importe d'ailleurs, puisqu'il n'est pas d'ici.

— Mais pourquoi faut-il donc que si fort il travaille?

— Il s'appelait Dieter, c'était un rien-qui-vaille;

Jamais il ne priait ni ne bâtissait coup,

Aussi, bien entendu, s'ennuyait-il beaucoup.

Pour se désennuyer, il se fit donc ivrogne;

Boire et boire toujours, c'était là sa besogne...

— Mais où prenait-il donc l'argent pour tant rouler?

— Nigaud, pour en avoir, il se mit à voler.

Un matin, il se lève, oui, par un beau dimanche,

Et court au bois avec sa hache sur sa hanche,

Y coupe un grand fagot de perches, sans façon,

Et déjà revenait tout droit à la maison.

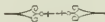
Quand tout-à-coup voilà qu'à cet homme en déroute,  
 Une voix crie : — Ohé ! tu te trompes de route ;  
 Viens par ici, Dieter ! Dieter, viens par ici !  
 Vois-tu, ça ne peut pas toujours aller ainsi. —

Et depuis ce moment, dans toute la contrée,  
 Sa figure jamais ne s'est plus rencontrée,  
 Et depuis lors aussi le pauvre homme aux abois  
 Est là-haut dans la lune à fabriquer son bois.

Plus moyen maintenant de tant faire l'ivrogne,  
 Fabriquer des fagots, c'est toute sa besogne ;  
 En soufflant dans ses doigts, quand il les sent glacés,  
 C'est là le châtimement de ses crimes passés.

Le malheureux subit une peine bien dure,  
 D'être là tout seul tant que la sainte nuit dure ;  
 Vois, qu'il est triste aussi sous son large chapeau...  
 — Mère, je ne voudrais pas être dans sa peau !

— Tu vois, mon cher enfant, où l'inconduite mène.  
 Le dimanche donc prie et toute la semaine  
 Travaille. et conduis-toi du mieux que tu pourras,  
 Sans quoi, quelque beau jour, tu l'en repentiras.



## XI

### LA FEMME DU MARCHÉ.

Je viens de chez monsieur le conseiller ; tout brille,  
C'est vrai, chez ces messieurs ; pourtant on y souraille  
D'ennui tout comme ailleurs ; — *au poisson ! au*  
*poisson ! —*

Partout, en fait d'ennui, c'est la même chanson.

A la ville, on dirait que tout est à merveille,  
Tant, de ces beaux messieurs, le ton nous émerveille ;  
Et pourtant bien souvent, — *aux poulets ! aux*  
*poulets ! —*

Combien de lourds chagrins dans les plus beaux palais !

Ici l'on ne doit pas être au mieux, je suppose,  
Pour travailler : chez nous, ma foi, c'est autre chose,  
On a le soleil, l'air, les fleurs, — *au miel ! au miel ! —*  
Et les étoiles d'or la nuit tout plein le ciel.

Et dès le point du jour, dans nos prés remplis d'herbe  
Et de parfums si doux, cela devient superbe ;  
Si bien que l'on croirait, — *aux radis ! aux radis ! —*  
Si bien que l'on croirait qu'on est en paradis.

Tous les petits oiseaux pensent aussi de même,  
Car dès l'aurore ils sont dans une joie extrême

Sous les arbres en fleurs; — *aux oignons! aux oignons!* —

Comment se plaindre avec de pareils compagnons?

Et l'on prend bon courage, et l'on se dit encore :  
C'est tout de même heureux que Dieu fasse une aurore,  
Car il pourrait l'omettre, — *aux œufs frais! aux œufs frais!* —

Sans que nous ayons droit de murmurer après.

Ici que de volets fermés et de fenêtres  
Dont les rideaux épais se croisent sur leurs maîtres;  
Ici tout dort encore, — *aux citrons! aux citrons!* —  
Tandis que dès longtemps nous autres nous courons.

Ils sentent bien cela, ces gens; à la campagne  
Aussi pendant l'été, suivis de leur compagne,  
Viennent-ils s'égayer; — *aux choux blancs! aux choux blancs!* —

Et nos vins durs alors leur semblent excellents.

Ils se donnent, ces gens, des mines d'importance,  
Et nous tiennent toujours à trois pas de distance;  
Et cependant mon homme, — *au cresson! au cresson!* —  
Mon homme en vaut bien quatre au moins de leur façon.

S'ils sont riches, pardine! est-ce qu'on le demande?  
Pour leur argent leur bourse est à peine assez grande.  
Un kreutzer, j'en suis chiche, — *aux cassis! aux cassis!* —

Eux ne parlent que d'or, car ils en sont farcis.



A table, tous les jours, vraiment on les régale  
*A bouche que veux-tu?* de plats que rien n'égale,  
 Gibier, poissons, pâtés, — *haricots! haricots!* —  
 Leur table est à l'étroit pour tous ces bons fricots.

Et leur habillement, il faut voir quelle mise!....  
 Comment tant de richesse est-elle donc permise?  
 S'ils voulaient échanger, — *au cressou! au cresson!* —  
 Je leur céderais bien mes nippes, sans façon.

Pourtant, quand on n'a pas l'âme bien satisfaite,  
 A quoi bon tous ces plats et ces habits de fête:  
 Ce n'est pas la richesse, — *au cerfeuil! au cerfeuil!* —  
 Qui fait faire à la chose un plus riant accueil.

Quand on est pauvre, hélas! du moins on se console  
 En se disant : je n'ai pas peur que l'on me vole;  
 De bien peu vit le pauvre, — *au cumin! au cumin!* —  
 Et nous allons pourtant notre petit chemin.

Pensons un peu qu'au bout viendra la fin finale.  
 Après toutes les nuits luit l'aube matinale,  
 Et du ciel Dieu voit tout : — *au persil! au persil!* —  
 Prenons par la ruelle à droite que voici.....



## XII

### LA PIPE.

Au printemps, quand les fleurs poussent au bout des  
branches,  
Quand nichent les oiseaux sous les râmures blanches  
Et qu'on sent au soleil son cœur se ranimer,  
Qu'on est heureux d'avoir une pipe à fumer.

L'été, quand les moissons dans les plaines jaunissent,  
Quand de fruits savoureux les vergers se garnissent  
Et qu'on se croit toujours au moment de pâmer,  
Qu'on est heureux d'avoir une pipe à fumer.

L'automne encore, quand l'insoucieux automne  
Vient, à califourchon, s'installer sur sa tonne  
Pleine d'exhalaisons si douces à humer...  
Qu'on est heureux d'avoir une pipe à fumer.

L'hiver enfin, quand tout s'enveloppe de neige,  
Et que pour déjouer la bise qui l'assiège,  
Chacun ne songe plus qu'à se bien enfermer...  
Qu'on est heureux d'avoir une pipe à fumer.



### XIII

#### SOIR D'ÉTÉ.

Oh! comme le soleil est las de sa tournée...  
Comme il sue! on dirait, quand elle est terminée,  
Qu'il s'essuie, en faisant d'un nuage un mouchoir,  
Avant de se laisser derrière les monts choir...

Il est vrai qu'en été sa tâche est longue et dure;  
Car enfin il n'est pas un seul brin de verdure  
Qui n'implore chaleur et lumière de lui,  
Sitôt qu'à l'orient ses premiers feux ont lui.

Combien de fleurs, combien d'abeilles turbulentes  
N'a-t-il pas enrichi de faveurs opulentes,  
En leur disant : — Cela vous suffit-il ainsi? —  
Le moindre scarabée en a sa part aussi.

Les plantes laissent voir, au fond de leurs calices,  
Ces grains dont les oiseaux du ciel font leurs délices,  
Et pendant tout le jour leur gésier se remplit,  
Et pas un n'aura faim pour se remettre au lit.

Aux cerises de juin dont chacun d'eux se joue,  
 C'est le soleil qui met du rouge sur la joue;  
 C'est lui qui fait pousser la vigne et les épis,  
 Dans ces champs qu'on prendrait pour de moëlleux tapis.

Il eut même aujourd'hui l'honneur de satisfaire  
 Nos femmes qui lavaient, par son beau savoir-faire;  
 Car leur linge, sorti de la cuve, plein d'eau,  
 Se séchait presque, avant d'être sur le cordeau!

Tout le jour, grâce à lui, par immenses volées,  
 La faux a pu s'ébattre au large des vallées,  
 Et l'herbe du matin, sur le pré mis à nu,  
 Se trouva du vrai foin quand le soir fut venu.

Voilà d'où lui provient cette mine touchante;  
 Il n'aura pas besoin pour dormir qu'on le chante...  
 Tenez... sur la montagne il est allé s'asseoir  
 Pour nous mieux souhaiter de là-haut le bonsoir.

Le voilà disparu!.. que le bon Dieu le garde...  
 Du haut de son clocher, tiens... le coq le regarde  
 Toujours d'un air moqueur... Gageons qu'à l'effronté  
 Il va tirer bientôt son rideau moucheté.

En ménage, il n'est pas très-heureux, ce me semble,  
 Car son épouse et lui ne vont jamais ensemble,  
 Monsieur prend son chapeau quand madame paraît;  
 Tenez, voyez plutôt... derrière la forêt...

La voici... — Belle lune, oh! viens donc; qui t'arrête?  
 Je suis bien sûr qu'il dort déjà dans sa chambrette;  
 Mais viens donc! — La voilà qui regarde un instant,  
 La vallée, et sourit contre nous en montant.

Pour nous qui n'avons point d'ambition méchante,  
 Nous n'avons pas besoin non plus que l'on nous chante;  
 Nous avons assez fait de bon foin, Dieu merci,  
 Tant qu'a duré le jour, pour bien dormir aussi.



## XIV

### L'ARBRE DE NOËL.

Il dort, il dort, couché là comme un comte..  
Oh! oui, dors bien, cher amour, car j'y compte...  
Que le bon Dieu maintienne un doux sommeil  
Sur les yeux bleus de mon enfant vermeil.

Ne bouge pas, ne bouge pas; ta mère,  
Sans plus savoir si sa vie est amère,  
Va doucement chercher l'arbre apprêté,  
Pour ton Noël, dans la chambre à côté.

Que vais-je y pendre? une petite chèvre,  
Un bon gâteau qui fondra sur ta lèvre;  
Ce petit bœuf étonné, puis enfin  
Ces belles fleurs... le tout de sucre fin.

Cœur maternel, assez de friandise...  
Il en faut être avare, quoi qu'on dise.  
Sur le bon Dieu modelons-nous toujours :  
Nous sert-il, lui, du gâteau tous les jours?

Sur cette branche il faudra que j'attache  
Ces pommes qui n'ont pas la moindre tache;

Quand en vit-on, d'un air si provoquant,  
Sourire à ceux qui les regardent... quand ?

Oh ! quel plaisir cela fait, une pomme  
Qui vous sourit.. qu'un épicier, qu'un homme,  
Essaie un peu d'en faire autant... merci !  
C'est le bon Dieu seul qui travaille ainsi.

Que mettre encor sur cet arbre qui plie,  
Pour que ma tâche à moi soit accomplie ?  
Ce beau mouchoir aux tranchantes couleurs...  
Enfant, que Dieu te préserve des pleurs.

Et puis encor?... ce livre plein d'images,  
Où l'on a peint en rouge les rois mages,  
Avec un choix de belles oraisons,  
Correspondant à toutes les saisons.

Bon ; maintenant, c'est bien tout, il me semble ;  
Voyons à quoi de loin cela ressemble...  
Tiens, sacristie, il faut encore ici,  
Une verge... ah ! la voici, la voici...

Ce n'est pas là ce que le plus il aime ;  
Tant pis, ma foi, car c'est bon tout de même,  
Si tôt qu'on sait l'administrer à point ;  
D'ailleurs, sois sage, et tu ne l'auras point.

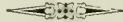
Hors le dit cas, il faudra t'y soumettre ;  
Oui, mais ta mère est capable de mettre  
De beaux rubans autour, pour velouter  
Les coups, si rien ne peut t'en exempter.

L'arbre est fini... comme il a bonne mine!  
 Que le grand jour à présent l'illumine,  
 Et pour ce drôle ingrat et stupéfait,  
 L'Enfant-Jésus, tout seul, aura tout fait.

Tu prendras tout sans savoir qui l'apporte,  
 Et sans me dire un seul merci... n'importe;  
 Qu'il te procure un peu de doux émoi,  
 Et j'en serai déjà bien fière, moi.

Bon Dieu, voilà le crieur; minuit tinte...  
 Chaque lumière à la fin s'est éteinte,  
 Comme le temps passe rapidement  
 Quand le cœur a trouvé son aliment.

Que Dieu te garde, enfant; voici venue  
 L'heure où Jésus naît sur la paille nue,  
 Par un grand froid dont un bœuf le défend...  
 Sois aussi bon que lui, mon cher enfant.





## XV

### QUESTION.

Sais-tu d'où peut venir, dis-moi, pauvre chère âme,  
Cet enfant de Noël qu'à ton âge on réclame  
Tous les ans, ces jours-ci? Laisse-moi t'éclaircir  
Tout cela; j'en aurai vraiment bien du plaisir.

Tout là-haut, par-delà les voûtes éternelles,  
Il existe un bel ange aux limpides prunelles  
Qui s'en vient tous les soirs sur chaque enfant qui dort,  
Étendre doucement ses grandes ailes d'or.  
Sur le front de l'enfant, c'est l'ange qui dépose,  
Avec un doux baiser, ce teint si frais et rose;  
C'est l'ange qui de lui détourne tout danger,  
C'est l'ange qui pour lui se plait à ménager,  
En ces jours ennuyeux de neige et de froidure,  
Cet arbre étincelant de flamme et de verdure,  
Que dans chaque famille on entoure à Noël;  
Et cet ange si bon, c'est l'amour maternel.

De maison en maison, va-t-en par le village,  
Partout tu trouveras un pareil déballage,

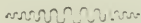
Partout tu pourras voir les mères en émoi ;  
 C'est très-intéressant ; tiens, regarde avec moi,  
 Celle-ci d'abord qui sur son arbre déploie  
 Tant de folles douceurs que chaque branche ploie,  
 Pour son fils que pourtant il faut souvent gronder.  
 Elle a vraiment bien tort d'ainsi l'affriander ;  
 Car elle se dira plus tôt qu'elle ne pense :  
 — L'ingrat ! est-ce donc là toute ma récompense ? —  
 Pauvre mère, hélas ! oui, d'un enfant si gâté,  
 L'on n'a pas droit d'attendre une ombre de bonté.

Allons un peu plus loin. Dans la maison voisine,  
 Aux bonbons l'on a joint la verge, j'imagine ;  
 Tout juste ! aussi voilà, j'en suis sûr et certain,  
 Un enfant qui jamais ne fera le mutin.  
 La mère ici doit être une femme excellente ;  
 Quand il prend au gaillard quelque humeur turbulente,  
 Elle n'a qu'à, du doigt, lui faire apercevoir  
 Cette verge en repos derrière le miroir,  
 Et l'enfant obéit, sans qu'on ait besoin même  
 D'en arriver jamais à rien de plus extrême.  
 Plus tard, cela va faire un excellent garçon !

Passons plus loin. Mon Dieu ! quelle triste maison !  
 Des enfants tant et plus ; mais pas la moindre trace  
 D'arbre... Hélas ! dis-nous donc, toi leur mère, de  
 grâce !

Comment peut-tu les voir polissonner ainsi  
 Tout hâves et crasseux, sans te mettre en souci,  
 Même quand à manger leur estomac demande :  
 Tu savoures pourtant bien ton café, gourmande !

Allons encor plus loin. Vois donc que c'est cruel,  
 De n'avoir pour garnir son arbre de Noël  
 Que quelque maigres fruits tout ridés; pauvre mère!  
 Combien sa pauvreté doit lui sembler amère.  
 Pendant que tout le monde est en plaisir ailleurs,  
 Elle, pour son enfant, n'a que ses pauvres pleurs;  
 C'est bien triste; et pourtant de pareilles familles,  
 Souvent on voit sortir de toutes braves filles,  
 Souvent de même aussi de tout braves garçons;  
 Tout dépend des bons soins et des bonnes leçons.



## XVI

### AUTRE QUESTION.

Sais-tu pareillement, dis-moi, pauvre chère âme,  
Sur cet arbre tout plein d'épines et de flamme,  
Pourquoi de ton enfant tu caches les joujoux,  
Parmi tant de picots menaçants et jaloux.

C'est afin, penses-tu, qu'il ne puisse les prendre  
Tout de suite; c'est vrai, pourtant tu dois comprendre  
Que ce n'est pas là tout. Laisse-moi t'expliquer  
Tout cela; j'en aurai vraiment bien du plaisir.

Vois-tu, cet arbre avec ses joujoux et ses piques,  
T'offre de notre sort les reflets symboliques.  
Dans tout ce que ressent le pauvre cœur humain,  
La joie et la douleur se tiennent par la main.  
Partout près d'une joie on rencontre une épine.  
Mais malgré tout cela, vois-tu, chère, j'opine  
Qu'il ne faut cependant pas se désespérer,  
Même quand un chagrin vient à nous torturer.

Une épine d'ailleurs, sans même qu'on le croie,  
Rend souvent plus durable et plus douce la joie;  
L'important, quand on veut se donner un plaisir,  
C'est d'aviser l'épine avant de le saisir.



## XVII

### LE REVENANT.

Il est des revenants, c'est chose incontestable ;  
Après avoir trop bu le soir à quelque table,  
Revenez de Kandern et vous rencontrerez  
Un bois, où, j'en suis sûr, vous vous égarerez.

Là jadis on voyait une simple chaumière,  
Qu'habitaient un enfant, un chat, une fermière ;  
Le mari, vieux soldat sans peur et sans remord,  
Aux champs d'Heltelingen avaient trouvé la mort.

Lorsque sa pauvre femme en reçut la nouvelle,  
Elle voulut d'abord se briser la cervelle ;  
Pourtant elle reprit son enfant dans ses bras,  
En lui disant : — C'est toi qui me consoleras.. —

Cela n'eût pas manqué ; mais, comme au coin de l'âtre,  
Filait un beau lundi cette mère idolâtre,  
Elle appelle son fils, le croyant dans la cour,  
Puis sort et l'aperçoit sur le sentier, qui court....

Or, par ce sentier même un homme en pleine ivresse  
Revenait de Kandern... la mère en vain s'empresse  
Pour sauver son enfant de ce rustre grisé...  
Avant qu'elle y parvint il était écrasé...

Pour lui dans la forêt, voilà donc qu'elle creuse  
 Une fosse et s'assied dessus, la malheureuse !  
 En disant : — A bientôt, mon amour.. — en effet,  
 Deux ou trois jours après, d'elle c'en était fait.

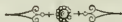
Son corps s'anéantit au souffle de la brise,  
 Mais son âme resta sur cette fosse assise,  
 Et, bien que les buveurs n'aient pas trop cela,  
 Pour venir de Kandern, il faut passer par-là.

Et quand par ce sentier se montre quelque homme ivre,  
 Le fantôme l'empêche aussitôt de poursuivre,  
 Et l'égare au besoin, ne permettant jamais,  
 Qu'on touche à ce tombeau, son seul bien désormais.

Alors de mieux en mieux l'ivrogne se fourvoie,  
 Tout en se répétant : — Voici la bonne voie.. —  
 Puis le chat miaule et lui, tout rassuré qu'il est,  
 Prend cette voix de chat pour celle d'un poulet.

Le voilà donc qui fait des courbes sans pareilles,  
 Toujours avec ce cri de chat par les oreilles ;  
 Puis au moment qu'il croit chez lui rentrer bientôt,  
 Il va heurter du front l'auberge de tantôt.

D'autres fois cependant cette route est hantée  
 Par des gens sobres, dont n'est pas épouvantée  
 La mère qui murmure alors en étouffant  
 Ses soupirs : — De ceux-ci, ne crains rien, mon  
 enfant.. —



## XVIII

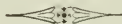
### LE SCARABÉE.

Un ange au fond d'un lis tenait une guinguette,  
Et débitait sa sève en guise de piquette.  
Un jour un scarabée imperceptible vint  
Y demander à boire un bon coup de vieux vin.  
— Du vieux, je n'en ai plus, lui répondit notre ange;  
Mais du très-bon nouveau, si cela vous arrange...  
— Va pour le bon nouveau.. — Quand il eut épuisé  
Son broc, notre baveur, plus qu'à demi grisé,  
S'en alla demander son compte à l'aubergiste,  
Qui lui dit : — Ce n'est rien. — Le scarabée insiste.  
— Ah ! si vous y mettez de l'obstination,  
Je vais vous faire faire une commission,  
En guise de paiement... A la maison voisine,  
Portez-moi ce paquet jaunâtre de farine.  
Mon voisin, je le sais, a tout ce qu'il lui faut...  
N'importe ; quand j'ai pu me trouver en défaut,  
Jamais chez cet ami ne me fut refusée  
Ration de farine ou goutte de rosée.  
— Avec bien du plaisir... montrez-moi les chemins,—  
Reprit le scarabée, en se frottant les mains.

Ledit voisin n'était lui-même qu'un autre ange ;  
 — Monsieur, bien désolé que cela vous dérange,  
 Mais le voisin pour vous m'a remis ce paquet  
 De farine prêtée un jour qu'il en manquait.  
 — Soyez le bien-venu, mon brave scarabée,  
 Car, restitution n'est jamais mieux tombée.  
 Asseyez-vous, je vais vous chercher au caveau  
 De quoi vous rafraîchir... c'est du bon vin nouveau. —

Le scarabée enfin revint gris vers sa belle,  
 Qui se mit aussitôt à faire la rebelle,  
 Pendant qu'il essayait de lui sauter au cou,  
 En lui disant : — Pardieu ! l'on peut bien boire un  
 coup. —

Puis enfin, la prenant dans ses bras, par la taille,  
 Un baiser des plus doux termine la bataille.  
 Sur quoi le scarabée expire en marmotant :  
 — Tâche, mon cher amour, d'en bientôt faire autant. —





## XIX

### LE STATTHALTER DE SCHOPFHEIM.

— Jean-George, voyez-vous, sur le Rhin ! quel orage !  
Le ciel est tout en flamme, et la foudre fait rage ;  
Comme tout devient noir ! c'est comme s'il allait  
Faire nuit ; courez vite accrocher le volet.  
Maintenant servez-nous une chopine à boire,  
Et de mon statthalter je vous dirai l'histoire.  
Il s'appelait Friedel, et ses belles façons  
Le distinguaient parmi tous les autres garçons.  
Chez le vieux statthalter, il était domestique.  
Ses yeux étincelaient d'un feu tout magnétique.  
Son teint était de sang et de lait, ses cheveux  
Bien frisés, et ses bras bien ronds et bien nerveux.  
Friedel plût à Barbel, la fille de son maître ;  
Barbel plut à Friedel, comme ça devait être ;  
Pourtant, Friedel n'était toujours que le valet....

— Encore une chopine et du pain, s'il vous plaît !  
Comme il tonne, bon Dieu ! ça passera, j'espère ;  
Voici donc ce récit, que je tiens de mon père :

C'était dans l'ancien temps, à cinq siècles d'ici ;  
Les pandours désolaient, sans pitié ni merci,

Tout le pays, laissant après eux la famine.  
 Puis à la paix, des gens de bien mauvaise mine,  
 Le fusil sur l'épaule et le sabre au côté,  
 Parcouraient la campagne en toute liberté.  
 Là-bas, près de Fahrnau, dans un endroit superbe,  
 Vivait un paysan très-soigneux de son herbe,  
 Et dont tous les beaux prés, aux grands herbages verts,  
 Se trouvaient de fossés magnifiques couverts.  
 Il s'appelait Uhli; c'était un homme infâme,  
 Et cependant Barbel devint bientôt sa femme.  
 Heureusement pour lui, car servante ou valet,  
 A peine à son service, aussitôt s'en allait.  
 Aux pauvres il était vraiment inabordable.  
 Un jour il fit saigner un cochon formidable,  
 Le soir, il raffa tant de vin et de rôti,  
 Que sa tête, ma foi, bientôt s'en ressentit.

Et Friedel, qu'est-il donc devenu? Patience!  
 Friedel, de sa misère ayant bien conscience,  
 Au carnaval avait disparu tout-à-coup.  
 Avait-il quelque part fait quelque mauvais coup,  
 Je ne vous dirai pas, et d'ailleurs que m'importe?  
 Suivant tous les hasards du destin qui l'emporte,  
 Jusqu'au premier d'avril, il reste dans les bois,  
 Avec ses compagnons, pauvres gens aux abois;  
 Superbe à voir avec sa chevelure blonde,  
 Toujours brave et toujours affable à tout le monde;  
 Si bien qu'un beau matin tout ce monde lui dit :  
 — Sois notre capitaine! Il écoute interdit.  
 — Oui, nous t'obéirons tous, tant qu'ici nous sommes,

Septante-sept garçons avec cent cinquante hommes. —

— Eh bien soit! dit Friedel; pour commencer, faisons

La guerre aux maraudeurs, puis ensuite forçons

Les riches paysans à faire mieux l'aumône,

Sans porter préjudice ou dommage à personne;

Oui, faisons tout marcher d'un pas un peu plus droit,

En attendant qu'ici renaisse enfin le droit.

— Ah! bon Dieu, quel éclair! — Un jour le capitaine

Rassemble autour de lui ses soldats par centaine,

Et leur dit : — Uhli vient de saigner ses cochons,

Allons lui demander vite, et nous dépêchons,

Quelques morceaux de lard avec quelques saucisses,

Pour lui ce ne sont pas là de grands sacrifices;

Par égard pour Barbel, je voudrais seulement

Qu'il n'en allât que trois le prier poliment

De m'envoyer un peu de sa charcuterie;

Grâce à nous, ses jardins comme sa métairie

Furent sauvés des cerfs: grâce à nous, les premiers,

Qui ne venions jamais secouer ses pommiers.

Nous n'avons pas foulé l'herbe de ses pâtures;

Nous n'avons pas sévi contre ses créatures;

Tous ses valets, le jour, la nuit, de tout côté,

Ont toujours pu courir en toute liberté.

Expliquez-lui la chose, et tâchez qu'il vous cède

Quelques vivres; allez, que Dieu vous soit en aide! —

Trois gars, avec des sacs, arrivent chez Uhli,

Et lui disent bonjour du ton le plus poli;

Lui répond : — Sacreminte! allez-vous en tous paître!

— Pourtant nous ne parlons que d'après notre maître.

Les valets entouraient le poêle indolemment,  
 Et Barbel n'était pas là malheureusement.  
 Rond comme une futaille, Uhli n'a plus sa tête ;  
 Tout-à-coup il se lève effrayant et répète :  
 — Votre maître ! ah ! vraiment ! maître ici ! maître là !  
 Nous en avons assez de gueux comme cela ;  
 Où qu'on aille, partout nos routes sont farcies  
 De marchands de chaudrons et de limeurs de scies ;  
 Si l'on voulait pour tous être si généreux,  
 On n'irait pas bien loin sans mendier comme eux.  
 A la porte !... — Monsieur, soyez-nous donc propice,  
 Rien qu'un peu de farine avec une saucisse.  
 — Attends un peu, brigand, fait-il un peu plus bas,  
 Tends-moi le nerf de bœuf qui pend au clou là-bas ;  
 Jacob, c'est moi qui vais les servir d'importance... —  
 Tous trois partent alors sans nouvelle insistance.  
 Derrière eux un valet s'en va vite annoncer  
 A Barbel ce qui vient, hélas ! de se passer :  
 — Ils ne méritent pas que sur eux on sévisse,  
 Ces gens, car bien souvent ils nous rendent service...  
 Pas vrai, Jacob ? Ainsi, vous, maîtresse, voyez,  
 Que faire maintenant qu'on les a renvoyés ? —  
 Barbel à ce récit semble bien mécontente ;  
 Elle met son mouchoir et sa coiffe éclatante,  
 Resserre le cordon de son blanc tablier,  
 Et dit à Joseph : — Mets au cheval son collier,  
 Puis descends de la paille, et surtout prends bien garde  
 Que sur tous ces apprêts mon homme ne regarde ;  
 Vous autres, allez voir si l'on peut voyager  
 Du côté de Fahrnau, sans courir de danger. —

En voyant revenir ses gens mal à leur aise,  
 Friedel grince des dents et rougit comme braise :  
 — Dans vos sacs, voyons donc, que rapportez-vous?  
 — Rien!

Va toi-même donner de l'air à ce vaurien,  
 Il a trop chaud! — Eh bien! j'en donne ma parole;  
 Il n'aura pas trop chaud longtemps, ce mauvais  
 drôle!

Une fois dans la terre, on est tout rafraîchi. —  
 Friedel siffle, et du bois, par le givre blanchi,  
 S'élance au même instant tout son monde en furie :  
 — Uhli de ses cochons a fait la boucherie,  
 A son tour de passer aussi par le couteau! —

Dans la nuit noire alors descendent le coteau  
 De pauvres gens trainant des fagots de broussaille...  
 D'épouvante à ces cris, tout leur être tressaille,  
 Et sous le pont de Stein, ils courent se blottir.  
 Soudain Friedel hésite et ne veut plus partir :  
 — Halte-là, mes amis, j'entends une voiture,  
 Qui peut bien revenir de Bâle, d'aventure;  
 Hier, de ce côté-là le messager passait...  
 Attendez-moi, je vais regarder ce que c'est.

Il dit et voit bientôt sortir de la charrette  
 Quelqu'un dont le regard ami sur lui s'arrête :  
 — N'est-ce pas toi, Friedel? — Mais je le crois  
 vraiment...  
 — Eh bien bonsoir à toi, sous ce beau firmament.  
 Je puis te tutoyer, n'est-ce pas? Mon Dieu, comme

Tu dois être en courroux contre mon vilain homme!  
 Mais qu'y puis-je, moi? Rien! Joseph m'a tout conté,  
 Mais trop tard... Au logis que n'ai-je alors été!  
 Je n'aurais pas souffert pareille vilénie...  
 Friedel, si tu savais combien je suis punie,  
 Mes beaux jours ne sont plus... Tiens, je t'apporte ici  
 Des pruneaux, des quartiers de pommes, comme aussi  
 De fromage de chèvre une part assez lourde;  
 Puis un pot de vin vieux dans cette vieille gourde  
 Que j'ai cachée ici, tiens, dans ce vieux torchon.  
 Prends garde, il va couler; resserre le bouchon.  
 Puis enfin du tabac; je souhaite qu'il t'aille;  
 Laissons passer ces gens si chargés de broussaille...  
 Sois sage et ne fais rien qui puisse te flétrir...  
 — Mais je le jure, moi, cet Uhli doit mourir!  
 Répond Friedel. — Voyons, mon cher Friedel, tu jures  
 Qu'Uhli doit mourir; oui, nous autres créatures,  
 Toutes nous y passons, quand vient notre moment.  
 Uhli doit donc aussi mourir, bien clairement.  
 Mais laisse-le, Friedel, vivre toute sa vie...  
 Et pense aussi de quoi ta mort sera suivie.  
 Toi-même tu devrais bien changer de façon;  
 Pense à ta mère, pense à ta pauvre maison,  
 Qui t'empêche bientôt d'en faire l'héritage;  
 Ne peux-tu pas alors, même avec avantage,  
 S'il se trouve une fille au regard doux et fin,  
 L'obtenir, et qui sait? devenir maire enfin.  
 Comment remplirais-tu, dis, ces charges brillantes,  
 Pense-z-y bien, Friedel, avec des mains sanglantes?  
 Pardonne Uhli, s'il t'a traité brutalement,

Et souviens-toi que c'est mon homme également.  
Veux-tu m'obéir, dis? —

Toujours à son idée,

Et la face pourtant de larmes inondée,  
Friedel cherche à parler, mais sans y parvenir;  
A la fin il éclate et n'y peut plus tenir.  
— Eh bien, embrasse-moi, s'il faut que j'obéisse!  
Oui, je me changerai, va, que Dieu te bénisse...  
Vous autres, en avant! nous allons décamper;  
Allez tuer un cerf au bois pour le souper. —  
Il dit, et pleure, hélas! et sa troupe incertaine  
Se demande en partant: — Qu'a donc le capitaine?

De son côté, Barbel vient de se mettre au lit.  
— Ne ronfle donc pas tant! dit-elle à son Uhli,  
On ne peut pas dormir! — Maître Uhli se réveille:  
— Jamais je n'ai rêvé, dit-il, chose pareille;  
Je rêvais que moi-même, hélas! je me saignais;  
Dans la cuve d'eau chaude ensuite je baignais;  
Puis je sentais entrer le couteau dans mon ventre.  
Sais-tu que ça fait mal, ce couteau, quand il entre!  
— Tu te seras pris pour le cochon de tantôt,  
Sans doute; et c'est pourquoi tu sentais ce couteau;  
Dors! — Il trouve son lit aussi dur qu'une pierre,  
Le pauvre homme, et ne peut refermer la paupière;  
Aussi ne revient-il de son rêve échauffé,  
Qu'au jour, en avalant sa tasse de café.

Tout-à-coup un marchand se glisse dans la chambre:  
— Vous faut-il du cumin, les gens, ou du gingembre?

— Merci, nous en avons... — Avant de m'en aller,  
 Maître Uhli, s'il vous plaît, pourrais-je vous parler?..  
 Madame peut rester ou sortir, à sa guise :  
 Écoutez, hier au soir nous descendions la Wiese,  
 Moi, mon cheval, celui d'un autre, et mon garçon ;  
 Bel et bien nous étions en retard, de façon  
 Que tout près de Fahrnau nous voyons, de la route,  
 Une foule de gens, près du bois, en déroute.  
 Leur patron se trouvait juste au bord du chemin,  
 Près d'une femme qui lui retenait la main ;  
 Une femme superbe, et sans lui faire injure,  
 Je la reconnaîtrais dans mille, je vous jure ;  
 Car j'ai très-bonne vue et la lune luisait ;  
 Enfin, je l'entendis, cet homme, qui disait :  
 — *Cet Uhli doit mourir!* Je ne pus rien apprendre  
 De plus ; je suis discret, vous devez le comprendre ;  
 Je poursuivis ma route, et je vous dis le fait,  
 Pour que vous empêchiez peut-être un grand forfait.—

Comme Barbel écoute! et pourtant elle garde  
 Son sang-froid : — Ne crois rien de tout ce qu'il  
 bavarde ;

Il est ivre, cet homme, et sent le brandevin.—  
 A rassurer Uhli, Barbel s'épuise en vain.  
 Uhli n'entend plus rien, il a perdu la boule ;  
 Son œil blanc, sans plus voir, dans son orbite roule ;  
 Sa langue s'épaissit, puis voilà tout-à-coup  
 Qu'on le voit devenir noir et bleu jusqu'au cou.  
 On court à Zell, après le docteur qui s'effraie.  
 Ah! Friedel, tu disais donc une chose vraie :  
*Cet Uhli doit mourir!* Si bien que le mardi,



Pour le pauvre malade, hélas ! oui, tout fut dit ;  
 Si bien qu'accompagné de la commune entière,  
 Il s'en alla bientôt tout droit au cimetière...  
 Qu'on l'ait mis dans la terre, oui, c'est un fait certain.  
 On a dit avoir vu pourtant, soir et matin,  
 Un sanglier féroce, au regard équivoque,  
 Rôder aux environs depuis la même époque.  
 Si vous le rencontrez, quand le couchant pâlit,  
 Ne le provoquez pas, car c'est l'ombre d'Uhli.

Et Barbel, mais qui donc maintenant la console ?  
 — Barbel ! supposez-vous donc qu'elle se désole ?  
 Non, ses bans publiés le feront bientôt voir...  
 — Avec qui ? — Mais parbleu, vous devez le savoir !  
 Son père est furieux ; il reproche à sa fille  
 D'être le déshonneur de toute la famille,  
 Et dit qu'au lieu d'avoir pour gendre ce garçon,  
 Il va la faire aller elle-même en prison.  
 Mais Barbel n'est plus femme à sitôt se soumettre ;  
 Le père eut beau crier, il ne fut pas le maître ;  
 Puis, quelque temps après, il tomba de cheval,  
 Et mourut dans la Wiese en traversant le val.

Notre couple à Schopfheim alors vient sans partage  
 S'installer au milieu de son bel héritage ;  
 Friedel, sachant écrire et lire couramment,  
 Au sommet des honneurs parvient rapidement.  
 — Ah ! mon Dieu, quel éclair ! — A la maison commune,  
 Quel est donc ce monsieur en belle veste brune,  
 Qui cause à la fenêtre et sourit aux passants ?  
 C'est Friedel ! — Ah ! mon Dieu ! quels coups étour-  
 dissants !

Quel orage! — A la fin vient le moment d'élire ;  
 Chacun se dit : — Hugli ne sait presque pas lire  
 L'écrit ; choisissons donc Friedel pour statthalter.  
 C'est un homme sur qui l'on peut au moins compter!  
 De notre commune, oui, confions-lui les rênes,  
 D'autant mieux que sa femme a déjà dans les veines  
 Du sang de statthalter, et le vaut bien vraiment...  
 Allons voir si Friedel dit oui, premièrement. —

A se rendre, Friedel est d'autant plus docile,  
 Que la chose est vraiment pour lui toute facile.  
 Chacun est dans la joie, et sans plus de retards,  
 Du village enchanté hurlent tous les pétards.  
 Puis, jusque bien avant dans la nuit, à l'auberge,  
 Chacun danse, chacun de son mieux se goberge.  
 Le fait est que ces gens avaient très-bien choisi,  
 Et que Barbel avait bien son mérite aussi.

C'est Friedel qui d'un orgue enrichit leur église ;  
 Car alors, à Schopfheim, il faut bien qu'on le dise,  
 Ils n'en avaient pas brin ; c'est lui pareillement  
 Qui chassa du pays tout mauvais garnement.  
 Barbel eut sept enfants, oui, dont la descendance  
 Par ici vit encore au sein de l'abondance,  
 Sans peut-être savoir ce qu'étaient ses ayeux...  
 — Ah! mon Dieu! quel éclair! ça m'arrache les yeux!  
 Tout craque! a-t-on jamais vu pareille furie?  
 Ma choppe est vide.. Eh mais! qu'est-ce là-bas? l'on crie!  
 Au feu! l'on crie : Au feu! cela fait le frisson!  
 Le tonnerre a-t-il donc allumé la maison?

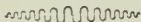


## LE COMPAGNON-MENUISIER.

J'ai fait tant bien que mal un peu d'apprentissage ;  
A table j'aurais fait un bien meilleur visage ;  
Mais, ma foi, l'établi, j'en conviens franchement,  
M'a toujours fatigué considérablement.

Aussi ma pauvre mère en vint à me promettre  
Que je ne trouverais jamais le moindre maître,  
Et je le crus comme elle, hélas ! non sans songer  
A ce qu'il m'advierait plus tard à l'étranger.

Ce qu'il m'est advenu ? pardieu, je me promène ;  
Des maîtres, j'en ai trois ou quatre par semaine...  
O mère ! en me disant : — Pas un maître, animal !  
Ne voudra t'accepter, tu prédisais bien mal !



## JEAN ET VÉRONIQUE.

Je n'aime qu'une jeune fille,  
Mais pour elle, vraiment je grille..  
Autour de sa taille gentille,  
Si j'avais les bras arrondis,  
Je me croirais en paradis.

Je l'aime tant, que pour ma femme,  
A tout moment je la réclame :  
Jamais la colère n'enflamme  
Son teint beau de sang et de lait ;  
Enfin, tout en elle me plaît.

Quand je la vois sur mon passage,  
Tout mon sang me monte au visage,  
Mon cœur saute, et, faute d'usage,  
Je suis de sueur submergé,  
Puis je ne sais plus ce que j'ai.

Mardi matin, à la fontaine,  
Elle me dit : — Ma seille est pleine,  
Aide-moi, Jean... — puis incertaine :

— Ah! mon Dieu.. comme te voilà.. —  
Et j'entends toujours ce mot-là.

J'aurais alors bien pu, sans doute,  
Lui dire un mot, mais on redoute,  
Quand on est pauvre, et cela coûte;  
Tandis que, riche, on trouverait  
Mille choses qu'elle croirait.

Bon! la voilà dans la salade..  
De ce mur faisons l'escalade,  
Car enfin j'en deviens malade;  
Et si je n'obtiens pas sa main,  
Je me ferai soldat demain.

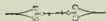
Je n'ai, c'est vrai, ni sou ni maille,  
Mais jamais, certe, on ne me raille  
Sur mon honneur, ni sur ma taille;  
Ceux qui m'ont pour les protéger,  
Peuvent défier tout danger.

Mais quoi? ce gros buisson s'agite..  
Qui donc a pu, sainte Brigitte,  
Venir dessous, chercher un gîte;  
Je me croyais en sûreté,  
Et l'on aura tout écouté.

— C'est moi, Jean: vas-tu te dédire?  
Depuis longtemps j'avais su lire,  
Dans tes yeux, ce charmant délire,  
Dont je devins sûre mardi...  
Pourquoi n'en avais-tu rien dit?

Tu n'es pas riche?.. belle affaire!..  
 A la richesse je préfère  
 Ta bravoure... tu sais tout faire;  
 Écoute, je t'accepte ainsi.  
 Veux-tu de moi? je t'aime aussi...

— Dieu! que dis-tu là? puis-je croire,  
 Ma Véronique, à cette histoire;  
 Tu me tires du purgatoire,  
 Pour mettre le comble à mes vœux...  
 Ah! c'est bien sûr que je te veux.



## XXII

### L'HIVER.

Il faut qu'on ait au ciel bien du coton à vendre,  
Pour qu'on en voie encor tant de voitures pendre  
Dans les nuages gris, quoique tout soit déjà  
Couvert par celui dont il nous avantage...

Tiens, cet homme.. on dirait qu'il revient de l'empette..  
Il en a sur le dos une charge complète,  
Et s'enfuit, en courant comme un écervelé...  
Pourtant, tout ce qu'il porte, il ne l'a pas volé....

Quand le ciel se permet cet étrange manège,  
Chaque espalier reprend sa perruque de neige,  
Et se redresse avec, d'un air presque insultant,  
Croyant que nul ne peut s'en procurer autant.

Neige ici, neige là, neige partout; plus trace  
De chemins; et pourtant, sous la terre bien grasse,  
Plus d'un beau grain se dit, paisible et satisfait :  
— Pâque fleuri viendra, malgré le temps qu'il fait..

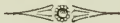
Plus d'un oiseau charmant, dès que l'hiver approche,  
Va vite se cacher dans les vieux trous de roche,

Et laisse le bon Dieu laire ce qu'il voudra,  
 Bien sûr aussi qu'enfin Pâque fleuri viendra.

Puis quand, au mois d'avril, les folles hirondelles  
 S'en viennent retrouver leurs nids à grand bruit d'ailes,  
 Tout jette alors bien loin son linceul détesté,  
 Et la vie en bourgeons surgit de tout côté..

Tiens, petit,.. ce moineau tout frileux m'inquiète...  
 Car voilà bien des jours qu'on le met à la diète...  
 Ah! nous ne sommes plus au temps de la moisson,  
 Tu t'en aperçois bien, n'est-ce pas, mon garçon?

Tiens, tiens, régale-toi; mais à tes frères pense  
 Pour demain, car je veux, en garnissant leur pause,  
 Te prouver que l'on trouve encor de bonnes gens,  
 Et que Dieu prend pitié des moineaux indigents.





## XXIII

### LA NUIT DU NOUVEL-AN.

Ma fille, cherche un bas, et bouche cette vitre,  
Que le petit cassa ce matin, le bélière !  
Je sens le froid au dos : j'ai trop fait le gaillard,  
Hier au soir, j'en conviens, pour un pauvre vieillard ;  
En tout bien tout honneur, cependant, je le jure ;  
Mais enfin, quand on veut surprendre, d'aventure,  
Le secret des esprits et les bien écouter,  
A minuit, dans sa plume on ne peut pas rester.

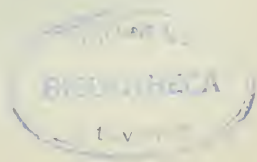
A l'auberge, en un mot, nous causions bien tranquilles ;  
De l'horloge, il semblait alors que les aiguilles  
S'arrêtaient bravement, afin de retenir  
Quelques instants encor l'an tout prêt à finir.  
Peut-être bien aussi n'entendis-je pas l'heure.  
— Allons, voisins, il faut regagner sa demeure,  
Dis-je à la fin, bon soir et bon an pour demain !  
D'ici chez moi, j'ai certe un bon bout de chemin ! —  
— Bon soir, bon an ! répond toute la compagnie,  
Ne lambine pas trop, comme c'est ta manie,  
Sans quoi, cette nuit-ci, bientôt tu trouveras  
Le grand esprit qui porte un enfant dans ses bras.

Tout postillon, tu sais, cette nuit le redoute,  
 Et prend par la traverse en lui laissant la route. —  
 — Moi de même. En effet, aussitôt que je fus  
 Vis-à-vis, chez Xavier, je restai tout confus,  
 En voyant tout-à-coup, dans son manteau de brume,  
 Soigneusement drapé de peur qu'il ne s'enrhume,  
 Un esprit qui cachait dans ses bras un enfant  
 Auquel il souriait, tout en le réchauffant;  
 Auquel il souriait, l'homme au sombre visage,  
 Comme sourit la lune à travers un nuage.

Je m'approche sans bruit, et je vais me poster  
 Derrière la fontaine, afin de l'écouter.  
 Malgré le bruit de l'eau qui babille incessante,  
 Je l'entends dire enfin d'une voix caressante :  
 — A ton tour, mon enfant; quant à moi, je m'en vais;  
 Comme moi, tu feras du bon et du mauvais.  
 Finis, si tu le peux, mon œuvre abandonnée.  
 Ils ont fait bel et bien du bon vin cette année;  
 Si quelques-uns parfois boivent un petit coup,  
 Pour autant, ne les fais pas se casser le cou.  
 Avec ces braves gens, use un peu d'indulgence;  
 Défends les orphelins, protège l'indigence.  
 Dans son pays prépare aussi joie et bonheur,  
 Au troupiér qui revient avec la croix d'honneur;  
 Ne fais pas peur aux gens, non plus, de la comète;  
 Sur ta poitrine enfin tâche qu'un jour on mette  
 Un ruban rouge et vert pareil à celui-ci.  
 Il n'est au monde rien qui nous relève ainsi.  
 Le rouge c'est la joie, et le vert l'espérance.

Mais minuit n'est pas loin, selon toute apparence,  
 Car déjà l'on entend l'horloge bourdonner...  
 Adieu! force m'est bien d'ici t'abandonner;  
 Car au vent de la nuit je sens que je m'enroue...  
 Conserve toujours bien nos princes à Carlsruhe,  
 Ainsi que ces messieurs de Fribourg en Brisgau...  
 — Oui, répondait l'enfant, quand au bruit de l'écho  
 Qui répétait minuit sonnait dans la vallée.  
 L'esprit dans son brouillard reprenant sa volée,  
 Sembla s'évanouir sur le Rhin... tout là-bas!...

Mais toi, je t'avais dit d'aller chercher un bas,  
 Et tu m'écontes là, sans voir ce que j'endure,  
 A sentir sur mon dos souffler cette froidure;  
 Ce vent glacé pourrait bien m'être meurtrier;  
 Dis-moi quand tu verras passer le vitrier.



## XXIV

### LA BOUILLIE.

Enfants, votre bouillie est prête, venez vite;  
Ne frottez pas avec vos manches la marmite,  
Car vous voyez qu'elle est noire de tout côté;  
Oui, mais disons d'abord le bénédicité.

Mangez à votre faim et que ça vous prospère :  
Le grain d'avoine fut semé par votre père;  
Mais rien sous le soleil n'avancerait d'un pas,  
Si le Père d'en-haut ne le conduisait pas.

Or, ce grain farineux, mes chers petits, renferme  
Sous son écorce grise, un invisible germe  
Qui demeure en paix là, sans boire ni manger,  
Jusqu'à ce que sous terre il aille se loger.

Puis, dès qu'il sent le chaud, ce germe se réveille,  
Étend ses petits bras joyeux et s'émerveille,  
Et vous suce le grain, comme suce parfois  
Sa nourrice un enfant... sans pleurer toutefois.



En voyant le soleil s'éteindre, et le passant  
Souffler sur ses gros doigts rougis qu'à peine il sent.

Puis il vient de la neige à faire une avalanche,  
Et le germe, en voyant la terre toute blanche,  
Regrette, mais trop tard, son premier gîte, et croit  
Que le soleil est mort, ou qu'il a peur du froid.

— Ah! dans mon petit grain, sous la terre échauffée,  
Qu'il faisait bon, dit-il, d'une voix étouffée. —  
Pour gagner de l'argent, hélas! quand vous allez  
Bien loin, n'est-ce donc pas ainsi que vous parlez?

— Qu'il faisait hon chez nous, derrière le gros poêle,  
Dites-vous, vers ma mère au tablier de toile. —  
Mais patience, il vient du calme après le vent,  
Et tout se trouve aller pour le mieux bien souvent.

Au retour du printemps la glace enfin se brise,  
Le soleil se remontre et sous la chaude brise  
Qui voyage à travers les vallons et les bois,  
Se ranime à son tour notre germe aux abois.

Puis on voit, par les prés, de belles grappes blanches,  
Les cerisiers joyeux garnir toutes leurs branches,  
Et l'avoine se dit en sentant tout grandir :  
— Dam! il faudrait peut-être aussi nous dégourdir. —

Et voilà qu'il lui vient des feuilles d'où s'élance,  
Radioux, chaque épis que la brise balance...  
Or, dites-moi, qui peut ainsi les attacher  
Tout en haut, ces boutons qu'on n'ose pas toucher...?

Ce sont bien sûrement les anges, bons apôtres  
 Qui tiennent les épis les uns après les autres,  
 Et l'avoine en devient belle finalement.  
 Comme une fiancée, au jour du sacrement.

Puis la fleur s'étiole et le vent la disperse,  
 Puis un petit grain long sous chaque bouton perce,  
 En sorte qu'à la fin notre avoine a compris  
 Qu'elle est décidément quelque chose de prix.

Le soir, à la veillée, en galants subalternes,  
 Les vers luisants avec leurs petites lanternes,  
 S'en viennent la trouver à travers les sillons,  
 Sitôt que sont allés se coucher les grillons...

Bientôt d'excellent foin chaque grange regorge,  
 Puis c'est le tour du blé, des seigles et de l'orge,  
 Et les enfants s'en vont, les pieds endoloris,  
 Glaner par la campagne, ainsi que les souris...

L'avoine cependant devient blanche et déploie  
 Tant de grains farineux que la pauvre ploit,  
 En disant : — Que ferais-je ici, si je n'avais  
 Pour voisins, cet hiver, que ces tristes navets! —

Or, par un beau matin la famille est allée  
 La faucher, puis on l'a, sur la grange étalée,  
 Et quatre lourds fléaux ont dessus rebondi,  
 Depuis le point du jour, jusqu'à l'après-midi.

Puis l'âne du moulin vient jusqu'à notre porte,  
 La chercher pour la moudre et vite la rapporte...

Et je vous en ai fait cuire avec du bon lait  
Tout frais, qui, sans mentir, de la crème valait.

N'est-ce pas que c'est bon? remettez à leur place  
Vos cuillères, prenez vos sacs et... vite en classe!  
Tâchez de n'y pas trop faire les étourneaux,  
Et quand vous reviendrez, vous aurez des pruneaux.





## XXV

### CRI DU GUET.

Écoutez bien ceci, braves gens de la ville :  
Dix heures vont sonner à la Maison-de-ville.  
Faites votre prière et mettez-vous au lit ;  
Jusqu'à demain matin que nul ne se réveille ;  
Il est un œil là-haut qui toute la nuit veille,  
Et qui toujours au fond des consciences lit.

Écoutez bien ceci, braves gens de la ville :  
Onze heures vont sonner à la Maison-de-ville.  
Le tapage nocturne à tout le monde nuit,  
C'est pourquoi je répète au menuisier qui tâche,  
Malgré l'heure qu'il est, de terminer sa tâche...  
— Vous finirez demain, couchez-vous, bonne nuit! —

Écoutez bien ceci, braves gens de la ville :  
Douze heures vont sonner à la Maison-de-ville.  
Hélas ! s'il est encor une âme à quelque endroit,  
Une pauvre âme qui languisse et se désole,  
Qu'elle ait recours à Dieu, car toujours il console  
Tous ceux qui vont à lui le cœur flétri, mais droit.

Écoutez bien ceci, braves gens de la ville :  
Une heure va sonner à la Maison-de-ville.

S'il est quelque brigand, par le diable incité,  
 Qui s'efforce d'ouvrir soit porte, soit fenêtre;  
 (J'espère bien que non! mais cela pourrait être...)  
 Qu'il se sauve, car Dieu voit dans l'obscurité.

Écoutez bien ceci, braves gens de la ville :  
 Deux heures vont sonner à la Maison-de-ville.  
 S'il est un pauvre diable, hélas! prêt à mourir,  
 Et pour qui la mort soit comme une délivrance,  
 Qu'il fasse encor de Dieu sa dernière espérance...  
 Je le plains! car vraiment à quoi bon tant souffrir?

Écoutez bien ceci, braves gens de la ville :  
 Trois heures vont sonner à la Maison-de-ville.  
 Oh! pour le coup, voilà le jour à l'orient...  
 Que l'ouvrier s'éveille et se mette à l'ouvrage...  
 S'il s'est levé joyeux, qu'il prenne bon courage,  
 Car son front restera tout le jour souriant.



## XXVI

### LE MENDIANT.

— Charité, s'il vous plaît, pour ce pauvre brave homme !  
Un tout petit morceau de pain ; voyez donc comme  
Il est vieux et malade ; ayez compassion,  
Et Dieu vous saura gré de cette attention.

Je suis né pauvre et nu, sur une grande route,  
Par la pluie et le vent ; c'est aussi là, sans doute,  
Qu'on m'éleva, le sac sur le dos, ne mangeant  
Que quand j'appitoyais quelque riche obligeant.

Mais j'en eus vite assez de cette vie amère ;  
Étant devenu fort, je perdis père et mère ;  
Je me fis militaire alors en m'écriant :  
— Mieux vaut mourir soldat que vivre mendiant !

Que de nuits je passai seul, à la belle étoile ;  
Montant la garde auprès de nos tentes de toile ;  
Que de fois je plongeai d'un bras bien affermi,  
Quoique jeune, mon sabre au flanc de l'ennemi.

J'ai fait bonne figure à plus de vingt batailles,  
Brisant tout sous le poids de mes rudes entailles,

Et courant aux canons, sans me mettre en émoi  
Des boulets qui partout sifflaient autour de moi.

Par malheur l'un d'entre eux vient un jour qui m'é-  
charpe

Ce bras, et depuis lors je le porte en écharpe ;  
Et l'on me congédie enfin pour en finir,  
Et je ne sais vraiment plus trop que devenir !

— Mon brave homme, venez ; quoique pas du tout riche,  
De notre peu pour vous je ne serai point chiche.  
Prenez cela, tenez ; j'espère bien qu'aussi  
Le bon Dieu de vos maux aura quelque souci...

— Ah ! que Dieu te le rende, ange aux douces pru-  
nelles,

Qu'il répande sur toi ses bontés paternelles,  
Et surtout qu'il t'accorde un excellent mari...  
Mais pourquoi me toiser de cet air ahuri ?

Ton galant serait-il donc parti pour la guerre ?  
Que son bon ange alors ne l'abandonne guère,  
Car un homme là-bas est vite balayé...  
Mais tu pâlis ! pourquoi ce regard effrayé ?

Tiens, je le vois bien, c'est ma barbe qui te choque.  
Si je l'ôtai avec cette sâle défroque...

Eh bien ? reconnais-tu ton Fritz des anciens jours !

Ah ! oui... Dieu soit loué ! tu m'aimais donc toujours !

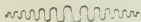
— Seigneur Dieu ! c'est mon Fritz ! mon Fritz que je  
retrouve !

Ah ! sois le bien-venu ! mon Dieu ! ce que j'éprouve !

Où que je fusse, au bois, à l'herbe; oui, quoique  
 absent,  
 Devant mes yeux, mon Fritz était toujours présent.

Ah! comme le cœur plein de doute et d'espérance,  
 J'attendais qu'arrivât pour toi la délivrance.  
 Comme l'âme effrayée aussi je te suivais  
 A travers ces combats sanglants que tu bravais!

Mais en pitié le ciel a pris ma longue plainte,  
 Puisqu'il me rend mon Fritz exempt de toute atteinte.  
 Comme le cœur me bat d'un transport inconnu!  
 Ah! mère, viens donc voir! mon Fritz est revenu!



## XXVII

### LA NOCE.

Je vous l'avais bien dit, et rien là ne m'étonne,  
Que nous verrions avant la fin de cet automne,  
Le messager de Bâle arriver à l'autel,  
En habit nuptial, comme un simple mortel.

Que vous disais-je?... Il faut à cet homme une femme,  
Une femme soigneuse et douce, une bonne âme,  
Qui lui donne un baiser quand, avant jour, il part,  
Pour Bâle, ou bien pour Brugg, ou bien pour autre part..

Une femme qui vienne aussi le soir l'attendre  
Sur la porte, et l'accueille avec quelque mot tendre,  
Quand il rentre chez lui, tout fatigué qu'il est,  
Et lui dise : — Chéri, mets donc ton gros gilet;

Fourre tes pauvres pieds dans ces larges pantoufles ;  
Ta soupe doit avoir besoin que tu la souffles ;  
Mange de ce jambon, si peu que tu voudras,  
Pendant que j'irai mettre un grès chaud dans tes draps..—

Il sentait bien cela, le messager de Bâle :  
Aussi dans tous les lieux où parfois il déballe,  
N'est-il pas deux minois tant soit peu méritants,  
Qu'il n'ait vus de très-près, et depuis bien longtemps..

On sait de reste ici, combien les amoureuses,  
De la Limmat au Rhin, sont fraîches et nombreuses;  
Le messager se voit forcé de convenir  
Que pourtant rien là-bas n'a pu lui convenir...

— Aussi pourquoi chercher si loin, quand ton affaire  
Est là, presque à la porte, et quand tu n'as à faire  
Qu'un pas pour l'obtenir... Crains-tu de rester court,  
Ou, voudrais-tu qu'on vint te faire, à toi, la cour? —

Il va donc, on accueille assez bien sa requête,  
Et maintenant plus fier qu'un roi de sa conquête,  
Il dit, en la couvant d'un regard attendri :  
— Te voilà donc ma femme, et je suis ton mari! —

Or, à présent, voici de toi ce qu'on réclame;  
De cette belle enfant fais une bonne femme;  
Prends les événements toujours du bon côté,  
Et nous serons heureux de ta félicité.

Quel plaisir c'est, le soir, de voir dans sa couchette,  
Un enfant nous tourner sa figure fraîche,  
Et pousser mille cris d'aise, en faisant haro  
Sur le sucre apporté pour lui depuis Aarau...

Qu'il ne sorte jamais pour nous de ta valise,  
Que des nouvelles dont l'âme se tranquillise,  
Et nous te promettons, mon brave messenger,  
Que tes enfants auront force sucre à manger...



## XXVIII

### LA CIGOGNE.

Tiens, vous voici déjà, madame la cigogne,  
A pêcher dans l'étang!... Quoi, si vite en besogne?  
Il paraît que l'hiver est tout-à-fait fini,  
Puisque vous revoilà déjà dans votre nid.

Oui, partout disparaît la neige la plus dure,  
Et les montagnes vont se couvrir de verdure,  
Puisqu'en effet, c'est vrai, du ciel resplendissant,  
Il souffle un vent si doux et si rafraîchissant.

Entends-tu la cigogne et son tapage étrange,  
Sur le bord de son nid que du bec elle arrange?  
Peux-tu comprendre un mot à tout ce qu'elle dit?  
Elle vient de très-loin, du côté du midi.

Eh bien! quoi de nouveau, par là-bas, en Afrique?  
Par-là le monde est-il plus qu'ici pacifique?  
Aignisent-ils leur sabre aussi de ce côté,  
Et plantent-ils beaucoup d'arbres de liberté?

Mais d'où viennent des bas rouges de cette taille?  
Les auriez-vous trempés sur un champ de bataille,



Et d'où vient que votre aile est si noire? Est-ce aussi  
Aux flammes du canon là-bas qu'elle a noirci?

Ah! pour vous faire voir tous ces affreux ravages,  
Il n'était pas besoin de ces lointains rivages;  
Car, voyez-vous, la guerre et le diable et son train,  
Vous l'eussiez bien trouvé par ici sur le Rhin.

Par ici, plus personne, hélas! qui ne se plaigne!  
Combien de gens encor dont la blessure saigne!  
Combien de gens chez qui tant d'argent s'entassait,  
Et qui n'ont maintenant plus un batz au gousset!

Et là-bas, au milieu de ces Alpes si roses,  
C'est là qu'on en a vu, de ces horribles choses;  
C'est là que les blessés, les mourants, les chevaux,  
En ont poussé des cris à travers monts et vaux!

Bien du sang suisse pend encor par longue goutte  
Au fier chapeau de Tell; mais enfin, somme toute,  
Un ange du bon Dieu sur nous veillait pourtant...  
— Klipp! Klipp! Klapp! — Mais pourquoi habillez-  
vous donc tant?

Femme, va me chercher le petit, pour qu'il voie  
La cigogne... Vois-tu, là-haut!... hein! quelle joie!  
La voilà, la cigogne! ha! ha!... dis-lui bonjour!  
Elle ne te connaît vraiment plus au retour!

C'est qu'aussi tu n'es plus le même, quoiqu'on dise...  
Vois donc comme à présent ta chevelure frise.  
L'an dernier, tu portais encore un cotillon,  
Aujourd'hui te voilà dans un beau pantalon.

La cigogne, à part elle, à jaser continue ;  
 Elle est bien aise d'être au pays revenue ;  
 — Oui, oui, chère cigogne ! assez comme cela !  
 Ça te fait bien plaisir de nous revoir tous là.

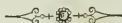
Oui, ça ne va pas mal à présent ; dans la plaine  
 Qui resta si longtemps de soldats toute pleine,  
 On n'aperçoit plus, grâce à Dieu, de tout côté,  
 Que la charrue enfin courir en liberté.

Et *Celui* qui ramène au printemps la cigogne,  
 Et nourrit les corbeaux, s'est mis vite en besogne  
 Pour faire un peu de pain aux pauvres paysans,  
 Et leur ôter du cœur tant de soucis cuisants.

Et maintenant, de quel côté qu'on se promène,  
 Tout a pris une mine avenante et sereine,  
 Comme quand la nuit meurt à l'horizon vermeil,  
 Et que dans les sapins se montre le soleil.

Va jeter un coup d'œil au loin sur la contrée,  
 De pareille jamais tu n'en as rencontrée.  
 Tu connais bien mon pré, - c'est là tout à la main,  
 Derrière la fontaine, au détour du chemin.

Si tu trouves par-là quelque grenouille grasse,  
 Tant mieux ; mais ne va pas t'étouffer ; puis fais grâce  
 A mes abeilles qui, je dois t'en avertir,  
 Par les jours un peu chauds commencent à sortir.



## XXIX

### LE DIMANCHE MATIN.

Le samedi s'en vient, bien tard, dire au dimanche :  
— Voilà que je les ai tous couchés sur la hanche  
Bien fatigués qu'ils sont, et j'en vais faire autant,  
Car mes jambes sous moi faiblissent par instant.

Pendant qu'il parle ainsi, l'heure douze fois sonne ;  
Le dimanche alors dit d'une voix qui résonne :  
— A mon tour.. — puis il ouvre, encor tout endormi,  
Sa porte au fond du ciel et retombe à demi.

Enfin, frottant ses yeux, il arrive à la porte  
Du soleil qui dormait aussi d'étrange sorte,  
Et lui crie, en frappant aux volets : — Il est temps !  
Sur quoi l'autre répond : — Je vais... c'est bien...  
j'entends...

Sur la pointe des pieds le dimanche alors gagne,  
Sans personne éveiller, le haut de la montagne ;  
Puis revient au village, en veloutant ses pas,  
Pour dire au coq : — Ah ça ! toi, ne me trahis pas. —

Après un somme heureux, quand on vient à renaître,  
On le voit au soleil guetter par la fenêtre,  
Les yeux riants, le front teint de fraîches couleurs,  
Et le chapeau garni de rubans et de fleurs.

Car c'est un bon enfant qui comprend à merveille  
 Qu'on dorme, quand il vient, plus longtemps que la  
 veille,

Et même qu'on se fasse accroire que la nuit  
 Dure encor, quand déjà le grand soleil reluit.

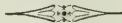
Comme on sent l'aubépin! comme en gouttes superbes  
 La rosée envahit les feuilles et les herbes,  
 Et comme partout va l'abeille se poser,  
 Sans savoir qu'aujourd'hui l'on doit se reposer.

Dans ce jardin, voyez, avec sa robe blanche,  
 Ce beau cerisier... puis, au bord de chaque planche,  
 Toutes ces mille fleurs aux rejets si hardis...  
 Semble-t-il pas vraiment qu'on soit en paradis?

Quelle tranquillité! comme on se sent à l'aise!  
 Les charretiers n'ont plus de cri qui vous déplaie,  
 Plus de hullos grossiers; et chacun, tour à tour,  
 S'aborde en répétant:—Comment va?... quel beau jour!

Les linottes ont mis leur habit des dimanches,  
 Et les chardonnerets, en sentant sous les branches  
 Pénétrer la chaleur, disent: — Ah! sacrebleu...  
 Le voilà revenu, le soleil, au ciel bleu... —

La messe va sonner; cours vite, Cunégonde,  
 Me cueillir une fleur où le duvet abonde;  
 Va de tes tabliers mettre le plus coquet,  
 Et faire, si tu veux, pour toi-même un bouquet.



## XXX

### SUR UN TOMBEAU.

Dors en paix, dors en paix, sous ce toit de verdure;  
Ta couche de cailloux doit te paraître dure,  
Mais on ne les sent plus dans ton suaire épais,  
Dors en paix.

Ils ont bien remué leur édredon de sable  
Sur ton cœur, sans troubler le calme impérissable  
Dans lequel, au dernier moment, tu te drapais,  
Dors en paix.

Tu n'entends plus les vœux que je fais sur ta tombe...  
Ma plainte, au néant sans t'arriver retombe;  
Vaudrait-il beaucoup mieux qu'il en fût autrement?  
Non, vraiment.

Car ton bonheur n'est plus chose incertaine ou fausse.  
Que n'ai-je pu m'étendre avec toi dans ta fosse...  
Nos deux cœurs s'aimaient tant... nous y serions encor  
Si d'accord...

Tu dors, et n'entends plus jamais sonner la cloche,  
Ni les clameurs du guet lorsque minuit approche,

Et qu'il fait, en criant à pleins poumons, le tour  
De sa tour.

Quand par le ciel en feu l'orage s'amoncèle,  
Le tonnerre au loin craque et la flamme ruisselle,  
Sans que rien désormais trouble mal à propos,  
Ton repos...

Tu les as maintenant bien loin de toi chassées,  
Pour n'y plus revenir, ces sinistres pensées,  
Qui rendaient par moment ton limpide regard  
Si hagard.

Oui, tu dois être heureux, car sous la froide terre,  
Chaque tourment est bien obligé de se taire...  
Tous nos maux, Dieu merci, finissent au trépas,  
N'est-ce pas ?

Si j'étais près de toi, je me rirais du reste ;  
Mais je suis seule ici devant ta croix agreste,  
A pleurer, sans que nul vienne alléger d'un grain  
Mon chagrin.

Oh ! mon samedi soir, pour moi qui me lamente,  
Viendra bientôt, j'espère, et vers l'amant, l'amante  
Trouvera, grâce aux soins d'un voisin jeune et beau,  
Un tombeau.

Et quand je serai là, froide, dans tes ténèbres ;  
Quand ils m'auront chanté tous leurs versets funèbres,  
L'édredon s'étendra sur moi comme un pressoir  
Et... bonsoir.

Alors nous dormirons ensemble, et quand approche  
 La nuit, nous n'entendrons plus sonner nulle cloche,  
 Jusqu'au jour où luira pour nous un grand soleil  
 Tout vermeil.

Or, ce jour-là sera le dimanche; les anges  
 Chanteront par les airs comme font les mésanges,  
 Et nous nous lèverons en ouvrant, tout joyeux,  
 De grands yeux.

Et l'église sera neuve et bien éclairée,  
 Et nous irons tous deux sous sa voûte dorée,  
 Chanter l'*Alleluia* qui pour nul séraphin,  
 N'a de fin.



## XXXI

### LE CRIEUR A MINUIT.

Comme tout est paisible au loin ; comme à cette heure,  
Dans le sein de la nuit, bien en repos demeure  
Tout ce qui vit !... Au long, au large du chemin  
On n'entend pas bouger le moindre pas humain ;  
Pas ombre de voiture, au loin ; pas une porte  
Qui se plaigne en grinçant sur le gond qui la porte ;  
La grenouille elle-même, au fond de son lit d'eau,  
Fait silence... tout est derrière le rideau.

Qu'un esprit rôde encor par ici, c'est possible ;  
Mais je n'en répons pas, car plus rien n'est visible ;  
Tout dort... mais non pourtant, car l'eau de cet étang  
Court encor sur la roue à baquets qui l'attend ;  
Le putois, à part lui, ronge quelque toiture ;  
Et la chouette, en haut, semble chercher pâture,  
En planant à grand coup d'aile autour du clocher ;  
Et la lune... on dirait qu'on vient de l'accrocher  
Au céleste plafond, ainsi qu'une lanterne,  
Pour éclairer la nuit de sa lumière terne.  
Et ces étoiles qui brillent de tous côtés  
Là-haut, comme feraient ces lointaines clartés



Qu'on aperçoit d'abord, quand, à travers l'orage,  
 On regagne de nuit, comme on peut, son village,  
 Et que l'on ne distingue encore à l'horizon,  
 Quoiqu'on regarde bien, ni clocher, ni maison.  
 C'est pourtant curieux, l'effet que j'en éprouve!  
 Mon cœur semble se fondre, et vraiment je me trouve  
 Comme si je voulais pleurer, ou comme si  
 Je voulais m'envoler bien loin, bien loin d'ici.

— Écoutez bien ceci du fond de vos demeures :  
 L'horloge du clocher vient de sonner douze heures.  
 Malgré la nuit profonde et son obscurité,  
 Les étoiles aux cieux sont de toute beauté,  
 Et l'on reconnaît bien à leur clarté chérie,  
 Comme il fait bon là-haut, dans notre autre patrie!

Que faire? quel chemin vais-je prendre à présent?  
 Du village gagnons le bas en traversant  
 Le cimetière. Tiens, la porte en est ouverte,  
 Comme si, vers minuit, de la pelouse verte,  
 Les morts étaient sortis, pour aller à la fois  
 Voir si le village est le même qu'autrefois.  
 Je n'en vois pourtant pas, quand même je regarde...  
 Si je les appelais?... Non, non, que Dieu m'en garde!  
 Au milieu des tombeaux passons tranquillement.  
 Cette horloge leur sert sans doute également,  
 Mais qui sait quand pour eux c'est minuit sous la terre;  
 On ne peut le savoir cela; c'est un mystère.  
 Que la nuit me paraît longue à moi bien souvent!  
 Mais l'horizon blanchit du côté du levant.

Comme ici tout est bien tranquille... oui, tout repose!  
 Dieu le veuille! et pourtant, c'est une étrange chose,  
 J'ai presque peur! Ici tout n'est pas mort pourtant;  
 De l'horloge du moins vibre encore le battant,  
 Qu'on prendrait pour le pouls du vieux Temps qui  
 sommeille;

Là-haut, sur les hauteurs, pendant qu'ainsi je veille,  
 Minuit lui-même dort, et de ses forts poumons  
 Le souffle brumeux plane au loin sur les grands monts,  
 Couvre de ses brouillards les champs et les prairies,  
 Siffle par les jardins aux clôtures fleuries,  
 Fouette les vieux vitraux de l'église, et la croix  
 De ces morts qui déjà ne tenait plus, je crois.

Qu'est-ce encore? une fosse, oui, fraîchement creusée;  
 Pauvre Frantz! voilà donc ta couche improvisée,  
 La terre d'à côté sera ton édredon,  
 Et l'étoile ta lampe... il n'y manque rien donc.  
 Eh! oui, c'est notre sort à tous; pas un en somme  
 Qui ne soit un jour pris par un semblable somme;  
 Mais quand au cimetière une fois l'on s'étend,  
 C'est pour toujours... Eh! mais c'est étrange pourtant,  
 A tout pas je trébuche et n'y vois presque goutte...  
 De la nuit je n'ai bu pourtant la moindre goutte...  
 Un mort, pour arriver au séjour des élus,  
 Ne met guère de temps... une heure tout au plus.

— Écoutez bien ceci du fond de vos demeures :  
 L'horloge du clocher vient de sonner douze heures.  
 Les étoiles là-haut font toujours les doux yeux;  
 D'un éclat si touchant resplendissent les cieux!

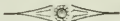
Patientons, la route est courte, je parie,  
 Qui va du cimetièrre à notre autre patrie!

Où suis-je donc? Je monte, hélas! comme je puis,  
 Cet escalier qu'après je redescends... et puis,  
 Plus rien!... non. — A minuit, cette commune entière  
 N'a-t-elle pas vraiment tout l'air d'un cimetièrre?  
 Là, sous la froide terre et sous le chaume ici,  
 Ne dort-on pas en paix, sans le moindre souci,  
 Jusqu'à ce que le jour dans le ciel apparaisse.  
 Or, il apparaîtra, si noire que paraisse  
 La nuit; dès que j'aurai de nouveau fait le tour  
 Du village, le coq chantera son retour.  
 Au front, je sentirai la matinale brise;  
 N'est-ce pas lui déjà, sur cette ligne grise  
 De grands sapins, qui cherche à lever le rideau?  
 Oui, c'est l'aube qui perce, ainsi qu'un filet d'eau,  
 A travers la nuit sombre, et qui, par grandes vagues,  
 Va noyer de ses feux tous ces horizons vagues...  
 Porte et fenêtrre vont à son éclat s'ouvrir,  
 Et la vie à grands jets de partout reflleurir!

Quel moment ce sera pour toi, pauvre chère âme,  
 Quand la suprême nuit dans cette mer de flamme  
 Ira se perdre avec tous les astres des cieux;  
 Et que dans leur tombeau les morts silencieux  
 Se sentiront baignés de ces clartés étranges;  
 Quand la mère à l'enfant qui dormait dans ses langes,  
 Dira : — Voici le jour! et qu'on verra s'ouvrir  
 Porte et fenêtrre au loin, afin d'en mieux jouir.  
 Les morts s'y mettront donc alors à la fenêtrre

Tout beaux et tout joyeux en se sentant renaitre  
 Au souffle du ciel, car nul désespoir humain  
 Ne résiste au sommeil... Ah! que n'est-ce demain!

— Écoutez bien ceci du fond de vos demeures :  
 L'horloge du clocher vient de sonner douze heures.  
 Les étoiles aux cieux brillent tranquillement;  
 Le jour n'est toujours pas très-proche assurément,  
 Mais Dieu veille... et sitôt les quatre heures venues,  
 L'aurore de lumière inondera les nues.



## XXXII

### CONTENTEMENT.

Assez pour aujourd'hui... ma charrue et ma herse  
Regagnent gravement le chemin de traverse :  
Chacun de mes valets chante en s'en retournant,  
Je puis donc allumer ma pipe maintenant.

Quand il a bien couru les taillis et les plaines,  
Et que de fins gibiers ses voitures sont pleines,  
Entouré de ses chiens et de ses louvetiers,  
Le roi tire aussi, lui, sa pipe volontiers.

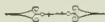
Mais elle n'a pour lui qu'un parfum qui l'entête,  
Car la couronne d'or pèse à sa pauvre tête,  
Et l'on n'a pas dessous ses aises, je le sens,  
Comme sous mon grand feutre aux bords si complai-  
sants.

Plus d'un vieux général, au jour de la bataille,  
Tire sa pipe aussi, parfois de rude taille ;  
Mais le meilleur tabac devient étourdissant,  
Si tôt qu'on voit couler autour de soi du sang...

Le marchand qui s'en va par les foires, allume  
 Sa pipe aussi, d'un air tendre comme une enclume,  
 Mais bientôt ses calculs le rendent soucieux,  
 Et mille maux secrets se lisent dans ses yeux...

Pour moi, la pipe m'est bénigne et salulaire;  
 Le blé que nous venons de mettre dans la terre,  
 Grandira quand les vents du bon Dieu souffleront,  
 Et quand les matins frais d'avril arriveront...

Quand on laisse au logis une joyeuse troupe  
 D'enfants, et que l'on voit de loin fumer la soupe,  
 Chef-d'œuvre où Marianne a mis tous ses talents,  
 Ne croyez pas qu'on puisse y rentrer à pas lents.



## XXXIII

### FRAGILITÉ.

— Père, toutes les fois que devant moi se dresse  
Le château de Rœtteln, dans mon âme en détresse  
Je me demande si jamais notre maison  
En ruines tombera de la même façon.  
Ce château! mais sa mine est aussi sépulcrale  
Que celle de la Mort dans le tableau de Bâle;  
Plus on regarde et plus cela fait le frisson;  
Sur la montagne, au lieu qu'à nous, notre maison  
Est fièrement posée, ainsi qu'une chapelle;  
Aux fenêtres, de jour, chaque vitre étincelle.  
C'est très-beau! Dites-moi, si vraiment à ce point  
Cela pourrait venir; moi, je ne le crois point.

— Oui, bien sûr, à ce point, il faudra que ça vienne.  
Jeune ou vieux, tout y va sans que rien le retienne.  
Tout remue et finit quand en vient le moment.  
Nentends-tu pas cette eau mugir? au firmament  
Ne vois-tu pas ces tas d'étoiles éclatantes?  
A les voir, l'on dirait qu'elles sont impotentes,  
Et pourtant tout cela marche, quoique nos yeux  
Ne puissent pénétrer jusqu'au fin fond des cieux.

Oui, regarde-moi bien, je t'explique la chose  
 Tout juste comme elle est : un enfant frais et rose,  
 Je le fus, comme toi, jadis, mais c'est passé ;  
 L'âge, l'âge, entends-tu, vers moi s'est avancé,  
 Et dès-lors, où que j'aïlle, à l'herbe, à la charrue,  
 A Bâle ou bien chez nous, au bois ou dans la rue,  
 Il n'importe, je vais pour aboutir toujours  
 Au cimetièrè ! Et toi, tu vas l'un de ces jours  
 Devenir homme aussi ; moi j'aurai cessé d'être,  
 Et les chèvres viendront avec les moutons paître  
 Sur ma fosse, et bientôt la maison vieillira ;  
 La nuit, contre les murs décrépis il pleuvra,  
 Puis, de jour, le soleil contre eux fera furie,  
 Les cirons se mettront vite à la boiserie ;  
 Il pleut par la charpente, et les vents empressés  
 S'engouffrent à grand bruit dans ses flanes erevassés.  
 Toi-même, en ce moment, tu descends dans la tombe,  
 Tes enfants refont tout, mais à la fin tout tombe ;  
 Plus rien n'y fait, les ans se suivent, et voici  
 Qu'après deux fois mille ans le village est aussi  
 Tout entier sous la terre, et qu'où tu vois l'église  
 La herse court en paix sans qu'on y contredise.  
 — Pas possible ! ah ! vraiment, je ne crois pas cela !

— Oui, regarde-moi bien, la chose en viendra là...  
 A Bâle, tu le sais, ce n'est que marchandises,  
 Tout brille, les maisons sont comme des églises,  
 Et les églises sont plus nombreuses pourtant  
 Que les maisons dans plus d'un village important.  
 C'est une foule dans la rue, à la fenêtrè,



Et de braves messieurs que j'ai connus peut-être,  
 Et dont déjà plus d'un dort bien tranquillement  
 Au cimetièrè. Un jour, plus tard, également  
 Bâle se couchera lui-même dans la terre...  
 A peine verra-t-on quelque angle solitaire,  
 Un pilier, une tour, un vieux pignon percer  
 Dans les sureaux que rien n'empêche de pousser,  
 Pas plus que le sapin, la mousse et la fougère,  
 Où niche le héron avec sa ménagère.  
 C'est bien triste, et les gens seront aussi benêts  
 Alors que maintenant, vois-tu, je m'y connais;  
 Car ils croiront toujours que la nuit il circule  
 Des revenants; mais toi, quel effroi ridicule  
 Te prend?

— Père, parlez plus bas; dans l'épaisseur  
 De ces grands bois habite un sauvage chasseur;  
 J'ai peur que tout d'un coup devant nous il se montre...  
 Entendez-vous comment le bœuf lui souffle contre.

— C'est qu'il est enrhumé, sois tranquille, innocent.  
 Les morts dorment en paix. Huho! Fleuri! Beausang!  
 Mais où donc en étais-je? Ah! je parlais de Bâle...  
 Eh bien, oui: quelque jour peut-être un porte-balle,  
 En regardant de loin, avant d'y parvenir,  
 Se dira: — Là fut Bâle; et ce qu'on voit brunir  
 Au milieu, sur ce ciel aujourd'hui sans nuage,  
 C'est la tour de Saint-Pierre. Ah! c'est pourtant  
 dommage!

— Pas possible! oh! vraiment, je ne crois pas cela.

— Oui, regarde-moi bien, la chose en viendra là...  
 Avec le temps, mon cher, tout l'univers lui-même  
 Va se mettre à brûler; par une nuit suprême,  
 Brillant comme une étoile, arrive un inconnu  
 Qui crie : — Éveillez-vous, car le jour est venu!  
 Tout l'horizon s'enflamme et la foudre commence,  
 Et ça fait un vacarme épouvantable, immense,  
 Tout comme en dix-sept-cent-quatre-vingt-seize,  
 quand  
 Les Français bombardaient les Pandours dans leur  
 camp.

Le sol tremble à ce bruit, les clochers en vacillent;  
 D'elles-mêmes, au loin, les cloches se brandillent.  
 Chacun prie, et le ciel n'est plus qu'un grand éclair,  
 Et l'on n'a plus besoin du vieux soleil en l'air,  
 Car le monde n'est plus qu'une immense fournaise  
 Où tout s'embrase, où tout brûle et flambe à son aise,  
 Et bientôt ce n'est plus qu'un grand tas de charbon...

— Mais avant que ça brûle ainsi pour tout de bon,  
 Que seront devenus les gens, dites-moi, père?...

— Les gens n'y seront plus depuis longtemps, j'espère.  
 Où seront-ils? Mon cher, conduis-toi bravement,  
 Et tu sauras cela plus tard très-clairement.  
 Ne vois-tu pas là-haut, que d'étoiles ensemble?  
 Eh bien, à mon avis, chaque étoile ressemble  
 A quelque beau village; et puis, au fond des cieux,  
 Il existe une ville invisible à nos yeux.  
 Sois sage, et tu verras cette ville, où j'espère

Seront déjà ta sœur, et ta mère et ton père;  
 Peut-être y viendras-tu par le *chemin de lait* (1).  
 Alors, si quelque chose encor te rappelait  
 Ces lieux, et qu'un regard de toi pût y descendre,  
 Tu verrais le château de Rœtteln tout en cendre,  
 Le *Belche* et le *Bläuen* (2), comme deux vieilles tours,  
 Regarder tristement leurs tristes alentours,  
 Où tout n'est que charbon, ruines et solitude.  
 La Wiese, elle, n'a plus sa belle eau d'habitude.  
 Tout est mort, aussi loin qu'on peut apercevoir.  
 A ton confrère, alors, tu diras : — Tiens, viens voir  
 La terre; c'est le Belche ici qui se dessine;  
 La place de Wisleth était toute voisine.  
 C'est là que je vivais et faisais pâturer  
 Nos vaches; c'est de là qu'il fallait voiturer  
 Notre bois jusqu'à Bâle, et toute la journée  
 Travailler, quand venait la moisson chaque année.  
 Tel fut, jusqu'à la mort, notre ouvrage incessant;  
 Mais je n'en voudrais plus.—Allez! Fleuri! Beausang!

(1) La voie lactée. (2) Deux montagnes du Breisgau.



## XXXIV

### JANVIER.

Cette huile ne vaut rien... quelle horrible fumée !  
Pourquoi laisser aussi la fenêtre fermée ?  
Tiens, vois donc, à travers les fentes du volet ;  
N'est-ce pas ce janvier dont hier on parlait ?

Il dit : — Je dois avoir la tournure gentille,  
Car en me regardant chaque étoile scintille  
Plus amoureusement, et ne finit son tour  
Qu'en aspirant après le moment du retour.

Tout brille sur les monts comme dans la vallée.  
La terre en mon honneur s'est de neige voilée ;  
J'arpente la campagne en long, puis en travers ;  
Et je trouve partout de beaux chemins ouverts.

Que je suis frais!.. j'ai là des couleurs sans pareilles,  
Qui me vont, par ma foi, du nez jusqu'aux oreilles ;  
Le givre, à mes cheveux, non plus ne manque pas,  
Et la neige partout crépite sous mes pas...

Comme je suis habile aussi!... pour vous confire  
Cet arbre et ces buissons, tenez ; il va suffire

Que je souffle dessus... Trouvez un confiseur  
Qui d'un talent pareil au mien soit possesseur. —

Tiens, vois donc cette vitre... à quoi cela ressemble...  
Dirait-on pas qu'on a tenté d'y peindre ensemble  
Des saintes, des sapins et des fleurs, oui, des fleurs!  
On en peut faire aussi, tu le vois, sans couleurs.

— Qu'on m'attaque... je suis de force à me défendre...  
Reprend janvier... voyez, je gèle à pierre fendre,  
Et fais taper les grands chênes du haut en has,  
Aussi, ce cher soleil grelotte-t-il là-bas.

Au lieu de commencer à l'heure sa journée,  
Que fait-il donc enfin toute la matinée...  
Jusqu'à dix heures si la nuit pouvait durer,  
Est-ce qu'il attendrait midi pour se montrer? —

Ah! le voici pourtant... tout l'horizon s'embrase,  
Et, malgré l'épaisseur du brouillard qui l'écrase,  
Peut-être pourrions-nous bientôt l'apercevoir...  
Souffle contre la vitre, afin de le mieux voir.

Le brouillard à lutter contre le jour s'entête;  
Mais le soleil parvient vite à lui tenir tête,  
Et bientôt, sur la nuque il pourra lui marcher...  
Tiens, vois comme déjà resplendit le clocher.

Janvier, en le voyant, met son poing sur sa hanche,  
Jette en l'air son chapeau frangé de poudre blanche,  
Et lui crie : — Eh! dis donc, crois-tu que je te crains?  
Allons, descends bien vite, et qu'on se prenne aux crins.

Quand on a chaud l'hiver, l'on rit de la froidure,  
 Comme s'il n'était pas de mère qui l'endure,  
 En pleurant, de sentir les riches l'oublier;  
 Sur l'enfant qu'elle étreint nu, dans son tablier.

Il a beau faire froid, va, les larmes amères  
 Ne gèleront jamais au cœur des pauvres mères;  
 Et d'ailleurs, ce janvier devrait bien, sans mentir,  
 Aux maux de l'indigence un peu mieux compatir...

Va chez Lise Fischer porter cette chemise,  
 Avec les deux fagots qui sont dans la remise,  
 Puis cet orge, et dis lui qu'on l'attendra ce soir,  
 Pour manger les gâteaux qui sont dans le dressoir.



## XXXV

### LE KIRSCH.

Savez-vous, cher Hébel, que jamais, à ma table,  
Personne encor n'a bu de ce kirsch délectable,  
Avec croquets au miel, comme vous faites là;  
Sans se dire à part soi : — Quel fameux kirsch  
voilà! —

Et conclure, en ouvrant sa bouche toute grande;  
Par ces mots : — Ah! monsieur, que le ciel vous le  
rende! —

Vous seul, vous vous passez cela par le gosier,  
Comme s'il provenait de votre cerisier;  
Pourtant l'on ne vous sait pas un pouce de terre...  
— C'est vrai, je ne suis pas du tout propriétaire,  
C'est vrai, mon cher ami, vous avez bien raison;  
Je n'ai ni cerisier, ni verger, ni maison;  
Je n'ai ni chien, ni chat; ni moutons dans l'étable,  
Ni ruches dans ma cour, ni croquets sur ma table;  
J'ai même le gousset très-flasque par instant;  
Eh bien, malgré cela, je m'estime pourtant,

Plus riche qu'à la fois toute votre paroisse...  
 Ne m'en veuillez pas trop, si cet aveu vous froisse ;  
 Mais pour l'être, il suffit de bien croire qu'on l'est ;  
 Et dans cette foi-là mon âme se complait.

Dès qu'un arbre fleurît, dès qu'un beau champ se pare  
 D'épis, mentalement vite je m'en empare ;  
 Cette méthode-là me réussit toujours.

Mais c'est à la Saint-Jean surtout, dans les grands  
 jours,

Que je vois, à plaisir, mes domaines s'étendre,  
 Tellement, que je sais à peine, auquel entendre...

Combien de fleurs alors qu'il faut bien admirer,

Et de vagues parfums qu'il faut bien aspirer,

Avant de pouvoir dire à la faux qu'on aiguise :

— J'ai ma part, prends le reste, et l'arrange à ta  
 guise ! —

Puis viennent les moissons et leurs soucis nouveaux.

Combien de pas je fais, tant par mouts que par vaux,

Jusqu'à ce que le blé soit bien tout dans la grange ;

Sauf à recommencer quand viendra la vendange.

Vous ne comprenez pas cela, mon cher ami,

Aussi me semblez-vous n'y mordre qu'à demi,

Et prétendez-vous même, en secouant la tête,

Que cela ne peut guère amuser qu'un poète.

Je sais parfaitement que de toutes ces fleurs,

Dont je vais, moi, flairant l'arôme et les couleurs,

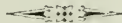
Vos abeilles vous font un miel que rien n'égale ;

Ce kirsch excellent dont ici je me régale,



Et dont je ne saurais trop vous remercier :  
 Je sais qu'il vous provient de *rotre* cerisier...  
 Mais je sens aussi, certe, et, tout haut je proclame,  
 Que ce rayon du ciel, que cette fleur de l'âme,  
 La poésie enfin est souvent pour le cœur  
 Plus douce que tout miel et que toute liqueur.

Et là-dessus, que Dieu bénisse vos abeilles,  
 Et que vos cerisiers, par immenses corbeilles,  
 Vous rapportent de quoi remplir un grand buffet,  
 De ce kirsch, dont vraiment je suis très-satisfait.



## XXXVI

### LES FRAISES.

Un enfant seul au bois trouve un coin qui foisonne  
De fraises; supposant n'être vu de personne,  
Il en mange, il en mange, au risque de taper,  
En disant : — Ceci va me servir de souper.

Tout-à-coup du buisson sort, en robe argentée,  
Un garçon dont la canne est d'or toute incrustée;  
Beau comme à son coucher l'est souvent le soleil;  
Jamais on n'avait vu sur terre son pareil.

— Que manges-tu donc là? dit-il d'une voix tendre.

— Rien! lui répond l'enfant, qui semble à peine entendre,

Et n'ôte pas du tout son bonnet. — Rien; vraiment?  
Alors, je t'en préviens, tu manges vainement. —

Et sur ce, le garçon disparaît. Chose étrange!  
Du buisson tout-à-coup l'on voit sortir un ange.  
L'enfant surpris regagne aussitôt le chemin,  
Et se gratte, inquiet, la tête à pleine main.

Et c'est pourtant depuis cette triste aventure,  
 Que les fraises ne sont plus une nourriture,  
 Et qu'on peut en manger sans limite et sans fin,  
 Sans jamais apaiser, même un instant, sa faim.

De ceci la morale est facile à déduire :  
 Un enfant doit toujours poliment se conduire ;  
 Et ne pas lambiner à lever son bonnet,  
 Même devant les gens que pas il ne connaît.



## XXXVII

### L'ARAIGNÉE.

Une araignée... oh! vois quel grand fil elle traîne...  
En filas-tu jamais un pareil dis, marraine...  
Cela doit être bien fragile à dévider;  
Que c'est lisse et menu!.. mais viens donc regarder!..

Où prend-elle son œuvre, enfin, cette araignée,  
Et cette œuvre qui peut l'avoir ainsi peignée?  
Bon!.. voilà qu'elle étend les bras, en retroussant  
Ses manches pour que rien ne la gêne en tissant.

Puis voilà qu'elle jette un fil et l'enracine  
Comme un pont, pour aller à la maison voisine,  
Et demain l'on verra, le long de ce cordeau,  
S'étendre la rosée, en belles gouttes d'eau.

A présent elle monte et descend et galoppe,  
Puis voilà que d'un cercle immense elle enveloppe  
Tous ces fils rayonnés sur l'axe transparent,  
Aussi bien que pourrait le faire un tisserand.

Maintenant la voilà qui rumine et calcule,  
Puis, après un moment de trêve elle recule...  
D'un air qui semble dire : — A quoi bon s'épuiser? —  
C'est vrai, n'a-t-elle pas droit de se reposer?

La voilà qui revient pourtant à son étoffe,  
 Pour ne la plus quitter... et dire que Christophe  
 Le marguillier prétend que ce brin si subtil,  
 Est fait de brins encor plus petits... qu'en sait-il?

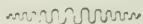
Tiens, la voici qui lave enfin ses doigts et gagne,  
 D'un seul bond vigoureux, sa maison de campagne  
 Qui donne sur la route, et de là s'aperçoit  
 Du bonheur qu'on éprouve à se sentir chez soi...

Puis bientôt sur ces fils où la lumière flambe ;  
 Comme dans un hamac, notre tisseuse ingambe  
 Se berce en épiant les mouches d'alentour,  
 A qui tous ces apprêts joueront bien mauvais tour.

Quoi qu'il en soit, tu peux te vanter, chasseresse,  
 De m'avoir joliment tenu l'âme en détresse...  
 Aussi bien, comment donc mets-tu tant de savoir  
 Dans un corps si petit qu'on a peine à le voir?

Bon!.. voilà qu'au milieu de ton grand filet saute  
 Une mouche... faut-il, vraiment, qu'elle soit sotté!  
 Pauvre bête, bientôt ton compte sera clair,  
 Voilà ce que l'on gagne à regarder en l'air...

Sur elle au même instant s'élançe l'araignée,  
 Qui la prend à la gorge et l'a bientôt saignée,  
 En disant : — Ce travail m'a mise en appétit,  
 Et voilà de quoi faire un excellent rôti.



## XXXVIII

### LES GARDES-CHAMPÊTRES.

Derrière les grands bois, là-bas, sont des prairies,  
Pleines de trèfles et de navettes fleuries;  
Une hutte, au milieu, surgit modestement,  
Et pourtant, excepté l'étoile au firmament,  
Excepté le hibou qui dans la forêt pleure,  
La Wiese qui bondit sans s'informer de l'heure,  
Et le chevreuil qui brame au seuil de son réduit;  
Tout est paisible au loin, tout dort, il est minuit...

Deux gardes cependant veillent dans cette hutte;  
Mais contre le sommeil en vain chacun d'eux lutte;  
— Tiens, pour nous réveiller, si nous allions à l'air,  
Chanter quelques chansons?... dit Nicolas Muller;  
Lève-toi, Fritz, et viens voir comme se balance  
Ce grand saule, là-bas, au milieu du silence,  
Et comme, cette nuit, de cent drôles façons,  
Pirouettent au vent ces naissantes moissons... —

Maître Fritz en faisant une grimace énorme,  
S'assied donc, comme il peut, à deux pas, sous un orme;  
Nicolas s'établit, lui, sous un cerisier,  
Et les voilà bientôt chantant à plein gosier :

Le matin, quand je vais pour boire à la fontaine,  
 Marianne vient vite, elle, y remplir son seau ;  
 Le soir, quand elle y lave, en robe de futaine,  
 Sa salade ; j'y cours, pris d'une soif soudaine,  
 Que n'étancherait pas, ma parole, un ruisseau.

A l'église, j'ai l'œil moi, sur ma Véronique,  
 Si tôt que le curé commence ses sermons ;  
 Elle aussi, tout le temps, me surveille ironique,  
 Et le curé pour lui, garde ce qu'il explique,  
 Tant, à nous en passer, nous nous accoutumons.

La cloche de Schopfheim a la voix claire et tendre,  
 Les orgues de Schopfheim l'ont ravissante aussi ;  
 A trouver la pareille, il ne faut pas s'attendre,  
 Pourtant, rien ne m'émeut encor comme d'entendre  
 Marianne me dire : — Ha ! tiens, mais... vous voici ?

Si tôt que le printemps renaît dans la vallée,  
 L'oiseau vole à son nid, et l'abeille à son miel ;  
 Comme eux alors aussi je prendrais ma volée,  
 Si Véronique, ouvrant sa chambrette isolée,  
 N'y résumait pour moi tous les bonheurs du ciel.

Tout le monde, au palet, me tient pour passé maître ;  
 Le fait est qu'à ce jeu j'ai bien quelque talent :  
 Eh bien, vienne pourtant Marianne à paraître,

A l'instant où j'allais me surpasser peut-être ;  
Et, comme'un écolier, me voilà tout tremblant.

---

Quand nous jouons parfois aux quilles sur la place,  
Si Véronique est là, j'en abats sept par coup ;  
Mais dès qu'elle s'en va, mon feu tourne à la glace,  
Ma boule à mi-chemin du quillier s'embarrasse,  
Et semble devenir aveugle tout-à-coup.

---

Doux écho de nos chants, va-t-en, par sa fenêtre,  
Éveiller Marianne, et dis-lui tendrement,  
De manière à me faire à demi reconnaître,  
Qu'ils sont en son honneur, tous ces chants, et peut-  
être  
En aurai-je demain quelque remerciement.

---

Véronique, dors bien, dans ta chambre boisée ;  
En songe, seulement si tu me vois jamais,  
Trouve un baiser pour moi, sur ta bouche rosée,  
Et quand à le ravoir tu seras disposée,  
Je t'en rendrai dix gros, oui, je te le promets...

---

O vous qui scintillez là-haut d'un air si tendre,  
Étoiles du bon Dieu, quand, dites-le moi donc,  
A force de l'aimer sans le dire et d'attendre,  
Verrai-je celle à qui mon cœur ose prétendre,  
Me regarder avec un pareil abandon ?

---



O vous que l'on prendrait pour des flocons de laine,  
Nuages du bon Dieu, venez donc barbouiller  
Cette lune, là-haut, si brillante et si pleine;  
De peur qu'elle n'éveille en sa couche sereine,  
Ma Véronique, avant l'heure de s'éveiller.

—  
On dirait que le jour bruit dans la ramée...  
L'instant va donc venir où chaque revenant  
Regagne, au grand galop, sa fosse accoutumée...  
Ce pauvre Stéphane mort avec sa bien-aimée  
Revient sans doute aussi chaque nuit maintenant...

—  
Les feux-follets pourtant tiennent toujours campagne,  
Là-bas, sur ces marais à nos pieds interdits...  
„Oui, valsez bien, de peur que la crampe vous gagne;  
On sait quel violon d'enfer vous accompagne:  
Mais restez à distance... arrière!... je vous dis.“

— Mon brave Fritz, tu sais que j'aime à la folie,  
L'omelette; pourtant, ta voix est si jolie,  
Que pour t'entendre encor j'oublerais tout vraiment...  
Si quelque chose à moi, te plaisait seulement,  
Cela t'appartiendrait bientôt, tu peux le croire...  
J'ai trouvé l'autre jour à Kaudern, à la foire,  
Quatre belles chansons, auprès d'un charlatan;  
Ce sont : *le docteur Faust, les filles du Sultan,*  
*L'Ecrivain dans le sac, et l'Agneau dans les herbes;*  
Apprends-m'en donc les airs, on dit qu'ils sont superbes.  
— Mon cher, je veux aussi, moi, te faire présent  
D'une image où l'on voit, en costume luisant,

La Vierge qui regarde au ciel d'un air mystique,  
 Si doux, qu'on a regret vraiment d'être hérétique;  
 Et qui semble dire : „Ah! comme il fait clair là-haut...“  
 Voilà précisément, dis-je, ce qu'il te faut,  
 Pour attendrir le cœur de cette Marianne...  
 Sais-tu quelle est fort bien, pour une paysanne.  
 Si tu l'aimes, va donc (crois-m'en, l'on s'y connaît);  
 Va chez elle, et dis-lui vite ce qu'il en est.



## XXXIX

### LE NOUVEL-AN.

Le matin ne vient pas... jusqu'à ce qu'il s'éveille,  
Je pourrai donc un peu flâner... c'est à merveille;  
Pas de farce là-haut, nuage mon ami,  
Car la lune déjà n'est claire qu'à demi...

Point de fleurs... mais partout du givre à larges  
franges,  
Avec du foin au seuil des caves et des granges...  
Mon cousin seul a pu se moquer d'eux ainsi,  
Puis il se sera mis à courir, tout transi...

Il faudra pourtant bien que ça change de mine;  
Je mettrai, moi, des fleurs à superbe étamine  
Dans ces jardins... et puis, sur ces arbres jumeaux,  
Des fleurs encor... des fleurs jusqu'au bout des ra-  
meaux.

Rien ne bouge... tout dort. Tiens voilà, bon augure,  
Un moineau... le pauvret fait bien triste figure;  
Je gage qu'il avait une tendre moitié,  
Dont ces grands froids l'auront séparé sans pitié.

Et le voilà tout morne, à présent; plus de femme,  
Plus de pain, plus de gîte, et, quand le froid l'affame,  
Personne pour lui faire un peu de soupe enfin...  
Pauvre petit, c'est moi qui calmerai ta faim.

Rien ne bouge... tout dort. Quelle superbe église!...  
Leur clocher avec ceux des villes rivalise...  
Six heures au cadran... le matin va venir;  
Ah! tant mieux, car je gèle et n'y puis plus tenir...

Les morts n'y sentent rien, eux; quelle vie étrange  
Ils ont; toujours dormir sans que rien les dérange...  
La mort guérit de tout; mais comptons avec soin  
Ces places vides, car nous en aurons besoin.

Un orphelin pourrait trouver là son affaire...  
Là, deux vieillards, avec un peu de savoir-faire,  
S'étendront aisément... Oh! quelle bonne nuit  
Passeront là tous ceux que ronge quelque ennui...

Une lumière... et deux... et trois... l'on se réveille;  
Toutes ces portes vont s'ouvrir comme la veille;  
- Bon jour, mes braves gens; me voici, pas d'effroi...  
C'est moi; depuis minuit je suis là... qu'il fait froid!

Mon cousin est parti sans vous faire de signe;  
Si j'avais cependant oublié ma consigne,  
Quels dangers vous couriez! voyons, foin du railleur;  
Suis-je beau? tout cela sort de chez le tailleur...

Veste de lin velours, beau gilet écarlate;  
Pantalons à grand poil... (on dit que cela flatte...)

Montre à cordon traînant, chapeau tout neuf, cheveux  
Crêpés... vraiment je suis au comble de mes vœux...

Tiens, dans mon havresac, j'en sens un qui regarde ;  
Tu voudrais bien savoir quels beaux secrets j'y garde..  
Ils seront assez tôt devant vous étalés..  
Les roses n'y sont pas sans épines, allez.

Vous verrez que ma balte est pas mal variée :  
Maillots d'enfants, anneau pour une mariée,  
Rubans, couronnes, clefs de cimetière... Eh! oui,  
Peut-être pour plus d'un qui s'en moque aujourd'hui.

Que Dieu nous donne à tous une âme sans reproche,  
Et calme, quand la joie ou la douleur approche...  
Pour les fripons, je n'ai point de mot consolant,  
Et n'en trouverais point, même en le bien voulant.

Maintenant, habillez les enfants pour la messe,  
En vous rappelant bien tout. menace et promesse...  
Allons, voici le jour, et le soleil riant  
Semble nous saluer du fond de l'Orient.



## ENTREVUE.

Braves gens de Todtnau, venez, qu'on vous raconte  
Des choses tout-à-fait nouvelles sur le compte  
De cet esprit faucheur que vous croyiez méchant.  
Moi qui suis de la ville et cousin d'un marchand,  
Moi qui vois comme un chat, par la nuit la plus noire,  
J'en parle savamment et vous pouvez m'en croire...

Mon oncle égare tout, quand il va quelque part :  
Un jour, nous revenions de Todtnau, sur le tard,  
Tout-à-coup il s'arrête et dit : — Ma tabatière  
A dû rester, je crois, chez la cabaretière...—  
Je me retourne donc, pour lui courir après,  
Jusqu'à l'*Aigle*, à Todtnau, qui me semblait tout près.  
Ayant de cette route une longue habitude,  
La nuit ne m'inspirait pas brin d'inquiétude,  
Et devers le Feldberg déjà je me trouvais,  
Sans m'en être aperçu ; tant de plaisir j'avais,

A voir se balancer au vent chaque fleurette...  
 (Car, j'ai ce défaut là, pour un rien je m'arrête...)  
 Enfin tout devenait, dis-je, silencieux  
 Sur la terre, tandis qu'on voyait par les cieux,  
 Mainte étoile hasarder son nez à la fenêtre,  
 En tremblant que le jour s'avisât de renaître :  
 Pour bien voir si, les mouts commençant à bruir,  
 On pouvait faire signe aux autres de venir...  
 Quand soudain, mon sentier dont je n'avais eu cure,  
 Disparaît sous mes pieds dans la campagne obs-  
 cure...

Que faire ? Une mesure était là... noir séjour,  
 Où j'allai me tapir pour attendre le jour...  
 J'aurais, certes, été beaucoup mieux en famille ;  
 Pourtant j'ouvris ma montre et tâtai chaque aiguille,  
 Car, avec l'œil alors, impossible d'y voir...  
 — Onze heures... seulement... bien, c'est bon à  
 savoir,

Et déjà je bourrais tranquillement ma pipe,  
 Devant qui tout besoin de sommeil se dissipe,  
 Quand tout-à-coup j'entends ces mots à basse voix :  
 — Frère, j'arrive tard, ce soir, comme tu vois ;  
 Mais il vient de mourir à Mambach une fille,  
 Qui faisait le bonheur de toute sa famille,  
 Et j'ai dû lui fermer les paupières tout seul ;  
 En lui disant : „Dors bien, dans ton chaste linceul,  
 Je t'éveillerai quand l'heure en sera venue !“  
 Maintenant, va chercher au bout de l'avenue,  
 Dans cette tasse, un peu d'eau, car il est urgent  
 Que je batte ce soir ma belle faux d'argent. —

Battre sa faux! pensai-je.. un esprit? c'est étrange..  
 Je m'approche et je vois, avec deux ailes d'ange,  
 Avec tunique blanche et rouge ceinturon,  
 Un beau jeune homme âgé de vingt ans environ,  
 Qui siégeait au milieu des herbes parfumées;  
 Deux chandelles flambant à ses pieds allumées.  
 — Mon bel ange, bonsoir. — Bonsoir, mon cher.

— Pardon

Si je suis brusque, mais enfin dites-moi donc,  
 Ce que de cette faux vous prétendez là faire?.  
 — Faucher de l'herbe, et vous quelle importante  
 affaire

Vous fait courir ainsi la nuit, bel étourneau?  
 — Je devrais maintenant être à l'*Aigle*, à Todtnau,  
 Je me suis égaré, voilà... mais je ne sache  
 Vraiment pas que jamais vous ayez eu de vache...  
 — Des vaches, non, mais l'âne et le bœuf qui jadis,  
 Sur les pieds de Jésus par le froid engourdis,  
 Posèrent à Noël leurs naseaux charitables...  
 Depuis, on leur a fait dans le ciel des étables,  
 Et vous les y verriez, en y bien regardant,  
 Qui respirent le frais du soir, en m'attendant;  
 C'est moi qui suis chargé d'emplir leur vaste crèche,  
 Et c'est pourquoi je viens faucher de l'herbe fraîche..  
 Pour peu que cela puisse enfin vous convenir,  
 Libre à vous de m'aider... — Je le voyais venir,  
 Aussi lui répondis-je : — A ce métier servile,  
 Hélas! je n'entends rien, car je suis de la ville;  
 Là, chacun sait auner, charger et décharger,  
 Empiler de l'argent, vendre, boire et manger,



Rien de plus : d'autant mieux que par grandes hottées,  
 Là, les provisions sont toutes apportées :  
 Du beurre, du persil, des raves, des oignons,  
 Des cerises, des choux, des œufs, des champignons,  
 Pour de l'argent, l'on trouve enfin tout sur la place :  
 Le cumin, le café, le sucre et la mélasse...  
 L'aimez-vous, le café? — Vous vous moquez, vraiment,  
 Là-haut, nous n'avalons que l'air du firmament,  
 Avec des raisins secs, d'une saveur parfaite ;  
 Quatre pour les jours d'œuvre, et cinq pour ceux  
 de fête.

Or ça, je vais faucher; prenons par ces sentiers,  
 Si vous voulez venir à Todtnau... — Volontiers,  
 Car il ne fait pas chaud derrière cette porte...  
 Fumez-vous? Donnez donc la faux, que je la porte.. —  
 Et l'ange, dans la nuit, par trois fois appelait,  
 Et je vis tout-à-coup surgir un feu-follet,  
 Auquel il dit, d'un ton de maître à subalterne :  
 — Tu vas, jusqu'à Todtnau, lui servir de lanterne. —  
 Que vous semble, mon cher, d'un pareil éclaireur?  
 N'ayez crainte, il ne peut vous induire en erreur ;  
 Seulement, ayez soin, là-bas, avant d'atteindre  
 Les premières maisons, de très-vite l'éteindre ;  
 Car il pourrait fort bien y mettre, l'innocent !  
 Le feu dans quelque tas de vieux chaume, en passant.

— Mon bel ange, comptez sur ma reconnaissance...  
 J'espère bien mieux faire avec vous connaissance,  
 Un de ces jours en ville... — Et là, je le quittai,  
 Et m'en allai vers Bâle en toute sûreté.

Quand je fus à Mambach, je vis un blanc cortége,  
 Avec cercueil et croix, aussi plus ne doutai-je  
 Qu'elle ne fût bien morte, hélas ! dans sa fraîcheur,  
 Celle dont, à minuit, parlait notre faucheur.  
 — Ne pleurez donc pas tant, vous qui l'avez perdue,  
 Puisqu'elle vous sera finalement rendue,  
 Et que l'ange a promis, à ses derniers instants,  
 De vous la réveiller quand il en serait temps. —  
 Enfin, je retrouvai ladite tabatière,  
 Oubliée, en effet, chez la cabaretière.



## XLII

### L'ÉTOILE DU SOIR.

— Aux trousses du soleil, pauvre étoile chérie,  
Te voilà donc toujours... tu voudrais, je parie,  
Un baiser... — C'est en vain qu'elle allonge le pas,  
Pour l'avoir: vous verrez qu'elle ne l'aura pas.

Des mille étoiles dont se jaspe l'hémisphère,  
C'est pourtant celle-ci que le soleil préfère...  
Il la mène partout, comme un petit lutin,  
Et la préfère même à celle du matin.

Avant qu'on ne l'ait vu devers la Forêt-Noire,  
Il lui montre de loin notre grand territoire,  
Et lui dit : — Ne va pas si vite, mon amour,  
Rien ne presse... et d'ailleurs nous avons tout le  
jour... —

Elle, sans l'écouter, babille à l'avant-garde,  
Et le soleil répond, quand elle dit : ..Regarde  
Là-bas!... tout brille comme au ciel où nous allons.“  
— Parbleu, je crois bien, c'est la Wiese et ses vallons!

As-tu bientôt tout vu? Je ne puis plus attendre...—  
 Et l'étoile poursuit, toujours sans rien entendre,  
 Les beaux nuages blancs, et sitôt qu'elle a cru  
 Mettre la main sur un... pst!... il a disparu.

Quand se montre le Rhin, le père effrayé crie :  
 — Prends garde de tomber dans cette eau, ma chérie,  
 Tu t'y noyerais.. — et vite, il lui reprend la main,  
 Et continue ainsi, plus calme, son chemin.

Quand l'Alsace apparaît, la petite épuisée  
 Trouve enfin que la route est longue et malaisée;  
 Elle hésite, en sentant défaillir ses genoux,  
 Et demande au soleil: — Quand donc y serons-nous?—

Les voilà sur les monts... Au couchant qui s'enflamme,  
 L'étoile reconnaît l'enclos qu'elle réclame;  
 Prend par l'habit son père, aux pas fermes et longs,  
 Et lui trotte ainsi derrière les talons.

Le pâtre et les troupeaux retournent à la ferme;  
 L'oiseau va se percher; chaque fleur se referme;  
 La prière du soir tinte dans le clocher;  
 L'étoile alors se dit: — Nous devons approcher...—

Plus elle avance et plus s'éclaire son visage...  
 Le père est sur la porte à guetter son passage;  
 —Viens, petite souris... — dit-il, en l'embrassant...  
 Qu'on est bien dans les bras d'un père caressant!

—Belle étoile du soir, bonne nuit!..—Chacun l'aime..  
 Son regard est si doux!... quand la tristesse blême

Jette sur notre front quelque nuage épais.  
 Il suffit de la voir, pour retrouver la paix.

Sous leur beau voile blanc, les étoiles unies  
 Par le lien secret des grandes harmonies,  
 Ne se donnent jamais entr'elles de souci:  
 Sur notre terre, hélas! que n'en est-il ainsi?

Voilà qu'au vent du soir ce champ de blé s'agite...  
 M'est avis qu'il faudrait regagner notre gîte.  
 Va-t-en, Lise, remplir la lampe jusqu'au bord,  
 Puis tu l'allumeras : mais mouche-la d'abord.



## XLII

### PRÉFÉRENCE.

A Mulheim, à l'hôtel de la Poste, corbleu !  
Quels fameux vins l'on boit dans des pots d'étain bleu ;  
Ca coule comme l'huile et l'hôte vous riposte...  
Qu'il fait bon à Mulheim, à l'hôtel de la Poste !

A Burglen, du sommet des collines, surtout ;  
L'on ne voit que vallons et montagnes partout,  
Puis des prés tout remplis de sources cristallines ;  
A Burglen, que c'est beau, du sommet des collines.

A Stauffen, sur la place, on a tout à plaisir,  
Des bals, du vin, des jeux, chacun peut y choisir ;  
Tout ce qui réjouit le cœur et le délasse,  
S'est donné rendez-vous à Stauffen, sur la place.

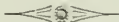
A Fribourg, dans la ville, on ne voit rien de laid ;  
Des filles dont le teint est de sang et de lait,  
De l'argent, des messieurs, puis la garde civile,  
Tout cela se rencontre à Fribourg, dans la ville.

Dans cette contrée, oui, le ciel a prodigué  
 Mille tableaux charmants où tout est riche et gai;  
 Pourtant, sous quelque aspect qu'elle me soit montrée,  
 Elle ne me plaît point à moi, cette contrée.

Mais Hérishrid au fond du bois morne, voilà  
 Le séjour que partout mon cœur se rappela;  
 Et pas un lieu pour moi d'autant d'attraits ne s'orne,  
 Qu'Hérishrid solitaire au fond du grand bois morne.

Là, dans une chaumière, entre, puis sort quelqu'un,  
 — Qui donc? — Oh! ne crois pas qu'on le dise à  
 chacun;

C'est une *elle*, et non pas un *lui*, qui, la première,  
 M'intéresse, là-bas, dans cette humble chaumière.



## XLIII

### LA FILLE DE RIEDLIGER.

Filez, enfants; tends-moi le dévidoir, Marie;  
Nous n'aurons pas fini pour Pâques, je parie;  
Et pourtant, au jardin, il va falloir bientôt,  
Faire solidement manœuvrer le râteau.

De Riedliger, enfants, imitez bien la fille!  
Là-bas, au fond du bois, ils vivaient en famille,  
Eve et son Simmen-Fritz, si beaux et si contents;  
Cela, bien entendu, c'était dans l'ancien temps.  
La maison depuis lors n'est plus qu'une mesure;  
Pourtant sur la charpente, à ce que l'on assure,  
On voit encore leurs noms gravés, quand on y va.  
De plus heureux époux, jamais on n'en trouva.

Filez, enfants: souvent avant son mariage,  
Pendant que Fritz était encore au gros ménage,  
Sa mère le prenait à part et s'efforçait  
De le détourner d'Eve, et même lui faisait  
Sur la fille à Meyer mille cajoleries,  
En vantant sa richesse et ses belles prairies;  
Mais Fritz disait toujours: — Non, ma mère, vois-tu,  
J'aime encor mieux mon Eve et sa douce vertu!



— Je te trouve à présent des manières étranges :  
 La vertu ! la vertu ! ça c'est bon pour les anges !  
 — Et les prés de Meyer, c'est bon pour les chevaux...  
 — Mais (ce ne sont pas là d'ailleurs des bruits nouveaux !)  
 On dit que la mère est sorcière et que son Eve  
 Commence à l'être aussi... — Mère, le monde rêve...  
 D'ailleurs avec des yeux si doux que ceux qu'Eve a,  
 Sorcière ou non, vois-tu, mère, cela me va.  
 — Je sais que tu ne veux rien croire sur son compte ;  
 Voici pourtant, mon cher, ce que l'on en raconte.

A douze ans, dans le bois, un jour elle aperçut  
 Une petite vieille à l'air assez cossu,  
 Mais grande tout au plus comme une demi-aune ;  
 Une petite vieille en jupe noire et jaune,  
 Qui lui dit : — Eh ! bonjour, mon enfant : viens ici  
 Sans frayeur. — Oui, je vais, et sans frayeur aussi,  
 Quand même d'un kobold gris vous seriez la femme !...  
 — Tu devines tout juste, enfant : dis-moi, chère âme,  
 Es-tu bien travaillense et bien sage ? — Oui vraiment !  
 Ma mère au moins le dit, parlez-lui seulement.  
 — Je la connais, ta mère, elle est bonne et gentille ;  
 Mais dis, de Riedliger tu dois être la fille,  
 Et je suis ta marraine alors ; oh ! n'est-ce pas,  
 Tu vas venir me voir chez moi, c'est à deux pas. —

Derrière des mûriers qui poussent en broussaille,  
 Et dont à leur abord chaque branche tressaille,  
 La vieille avance alors, sa lanterne à la main,  
 En montrant à l'enfant les détours du chemin.  
 Une porte d'argents'ouvre : .. — Ah ! mon Dieu, marraine,

Je vous trouve logée aussi bien qu'une reine ;  
 Quoi ! partout des rubis et du marbre luisant,  
 Et des plats d'or massif ; mais c'est éblouissant !  
 — Assieds-toi, mon enfant, et mange quelque chose !  
 Veux-tu du lait, ou bien de cette liqueur rose ...  
 Avec des craquelins ? choisis ce qui te plaît.  
 — Si vous le permettez, je préfère le lait ...  
 — Eh bien, sers-toi ! voyons, je veux, selon l'usage,  
 Te faire mon cadeau, pour que tu sois bien sage !  
 Que désirerais-tu, dis ? tu n'as qu'à parler !  
 Est-ce une robe, ou bien un rouet pour filer ?  
 Veux-tu de beaux mouchoirs aux franges bigarrées,  
 Ou des bonnets de soie, ou des tresses moirées  
 Larges comme la main, pour mettre à tes cheveux ? ...  
 — Un rouet pour filer, voilà ce que je veux ;  
 L'étolfe la plus belle est bien vite en guenille ;  
 Tandis qu'en bien filant, pas une jeune fille,  
 Pour son accoutrement, ne se trouve en défaut.  
 Un rouet pour filer, c'est tout ce qu'il me faut ...  
 — Tu parles comme un ange, enfant ; viens que je pose  
 A ton corsage noir, cette petite rose.  
 Conserve-la toujours avec fidélité,  
 Elle te garantit joie et bonne santé.  
 Tu veux partir ; attends qu'on prenne la lumière ;  
 Donne bien de ma part le bonjour à ta mère ... —

Voilà pourquoi sans doute on prétend par ici  
 Que la mère est sorcière et sa fille Eve aussi ...  
 Tu souris ; quant à moi, j'en crois la renommée ;  
 Sans cause pas d'effet, sans feu pas de fumée.

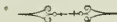
Puis à Pâque, au sortir de l'office, on prétend  
 Qu'une quenouille avec un rouet éclatant  
 L'attendaient dans sa chambre, et qu'une main divine  
 Semblait avoir déjà mis en train la bobine.  
 Eve ne se sent plus et ne peut se lasser  
 D'admirer son rouet neuf et de l'embrasser.  
 — Oh! mille fois merci, chère et bonne marraine! —  
 Elle ne peut dompter le charme qui l'entraîne,  
 Et si l'on n'était là pour l'y faire songer,  
 La pauvre Eve oublierait de boire et de manger.  
 Aussi le lendemain se met-elle à l'ouvrage.  
 Plus elle avance et plus augmente son courage,  
 Si bien qu'en son honneur, durant des mois entiers,  
 Bientôt les tisserands furent à leurs métiers.  
 Quand Eve n'est pas là, le beau fil se façonne,  
 A ce que l'on prétend, sans l'aide de personne;  
 Et même, à sa quenouille, oui, bien du monde croit  
 Que plus elle ôte d'œuvre et moins elle décroît.  
 Dans le village aussi, qui donc est la mieux mise;  
 Qui sait le mieux gonfler ses manches de chemise;  
 Et qui semble la plus prête à vous obliger;  
 N'est-ce pas constamment la fille à Riedliger?

Elle avait dix-huit ans quand Fritz dit à sa mère,  
 Qui fit à ce propos une grimace amère :  
 — Oui, j'aime mieux mon Eve et sa douce vertu!  
 — Mais enfin, mon garçon, dis-moi, supposes-tu  
 Que c'est pour te donner à cette ignoble engeance,  
 Que j'ai pris tant de soin de toi depuis l'enfance?  
 Non, certe, et s'il le faut, on te le fera voir.

Les père et mère sont maîtres de leur avoir ;  
 Nous te déshéritons, et même plus n'espère  
 D'être jamais béni, par moi ni par ton père...  
 — Si c'est ton dernier mot, mère, tout est fini ;  
 Les Turcs ne sont pas loin ; puisque l'on me bannit,  
 Je vais chercher la mort là-bas, et la coupable  
 Ce sera toi!..—Mais, monstre! en es-tu bien capable?  
 Répond la mère; eh bien! fais ce que tu voudras;  
 Prends ton Eve; mais quand tu t'en repentiras,  
 Entends-tu, ne viens pas auprès de moi te plaindre!...

Sur un pareil chapitre, il n'avait rien à craindre.  
 Leur bonheur fut celui des anges dans le ciel.  
 A tout ce qui pouvait leur être essentiel,  
 La marraine pourvut et sans lésineries;  
 Si bien que de Meyer à la fin les prairies  
 Se trouvant à l'enchère, Eve et Fritz, à l'instant,  
 En achetèrent donc la plupart... et comptant.

Tiens, prends le dévidoir, Marie, et le dépose  
 Sur le coffre; il fait nuit, commençons autre chose.—  
 Marie, en secouant des mains son tablier,  
 Dit à sa mère alors d'un ton particulier :  
 —Je voudrais bien avoir, comme Eve, une marraine!—  
 A quoi la mère, dont la voix jamais ne traîne,  
 Répond : — Ma chère enfant, travaille; et tu verras  
 Qu'en travaillant, jamais l'on est dans l'embarras.  
 Non, l'on n'a pas besoin de rose à son corsage,  
 Pour plaire, quand on est laborieuse et sage.  
 Maintenant vas à l'eau; mais prend garde, en passant,  
 De faire un mauvais pas sur le pavé glissant.



## XLIV

### L'HEUREUSE FEMME.

Dieu garde mon Friedel! Quelle femme en ce monde  
Eut un homme jamais de bonté si profonde;  
C'est toujours près de moi qu'il est le plus content,  
Et tout ce que je veux lui sourit à l'instant.

Sur ce qu'il dit et fait ne mord jamais le blâme:  
Il est si doux et tendre, oui, jusqu'au fond de l'âme;  
Il fait si bon le voir, avec ses blonds cheveux,  
Avec son teint si rose et ses bras si nerveux!

Quand je sens à part moi quelque bien lourde peine,  
A mon homme je n'ai qu'à rélléchir à peine,  
Pour que vite à mes yeux s'éclaircisse le ciel...  
Que toujours le bon Dieu me garde mon Friedel!

Dieu garde mon domaine aussi! Là, par derrière,  
J'ai mon petit jardin bien clos d'une barrière;  
Et je trouve dedans tout ce dont j'ai besoin:  
Et notre champ là-bas, dont nous avons tant soin,

Il y pousse du blé que cela nous étonne !  
 Puis aux côteaux voisins, nous vendangeons l'automne..  
 Si ma cour est petite, au moins y trouve-t-on  
 Tout ce qu'on veut, en fait de poule et de mouton.

Que puis-je désirer de plus, je vous demande ;  
 Puisque dans sa bonté si propice et si grande,  
 Le bon Dieu se complait d'avance à me pourvoir  
 Même contre des maux que je ne puis prévoir.

Et lorsque mon Friedel rentre de sa culture,  
 Bien fatigué, pour prendre un peu de nourriture,  
 Je pose devant lui quelque bon plat de lait,  
 Avec un broc de vin qu'il avale au complet.

Je le sers de mon mieux et sans le faire attendre,  
 Tout en le regardant d'un air joyeux et tendre ;  
 Et ça lui rend bientôt ses forces, Dieu merci !  
 Que Dieu me garde donc notre domaine aussi !

Que Dieu me garde aussi ma petite chambrette !  
 Je la trouve si douce au cœur et si proprette ;  
 C'est comme une chapelle, en fait de propreté,  
 Tant il y règne d'ordre et de sérénité.

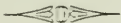
Quand la pluie au dehors dégringole à la scille,  
 En noyant au jardin tous mes replants d'oseille ;  
 Quand la fenêtre craque et que tout luit dans l'air,  
 Des éclats de la foudre et des feux de l'éclair ;

Quand après la Noël, du sommet des montagnes,  
 Janvier répand sa neige, au loin, dans les campagnes,

Couvre de givre blanc les petits arbrisseaux,  
Et tend ses ponts de glace en travers des ruisseaux;

Près de ton poêle alors, chambrette bien aimée,  
En me sentant au chaud et si bien enfermée,  
De l'orage et du froid je n'ai plus de souci...  
Dieu veuille me garder donc ma chambrette aussi!

Et pourtant, mon Friedel, si la mort me l'emmène,  
J'aurai le cimetière alors pour tout domaine,  
Pour chambrette j'aurai six planches sans valeur...  
Dieu garde mon Friedel, hélas! de tout malheur!



## XLV

### SURPRISE.

Par qui donc cette fleur peut-elle être arrosée ;  
Ce n'est pas là, bien sûr, l'effet de la rosée,  
Rien n'est humide autour de la même façon,  
Et cela ne vient pas non plus de la maison.

Tant matin qu'on se lève, on trouve ainsi la terre ;  
Pénètre qui pourra cet étrange mystère,  
En attendant voilà des pois qu'il faut râmer.  
Quand ils seront fleuris, ils vont tout embaumer.

Si l'on croyait encore aux toutes vieilles fables,  
Je dirais qu'une fée aux manières affables  
S'intéresse à mes fleurs et vient les raffermir  
La nuit, quand tout le monde est sensé bien dormir !

Car il s'en est trouvé, du moins on le raconte,  
Qui travaillaient ainsi chaque nuit, pour le compte  
De quelque paysan qui restait stupéfait,  
En voyant au matin tout son ouvrage fait.

— Ah ! vilain, c'était toi, je m'en suis bien doutée ;  
Ne te cache plus, va, ta ruse est éventée,



Je te vois à travers ces branchages tremblants...  
Malheureux!... ne vas pas écraser mes replants.

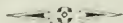
— Catherine, pourquoi m'apercevoir si vite?  
Et me poursuivre quand tu vois que je t'évite.  
Eh bien, oui, là... c'est moi qu'il faut remercier  
Et qui me jetterais pour toi dans un brasier!

Ainsi Fritz exhalait devant sa Catherine  
L'amour impétueux qui gonflait sa poitrine,  
Sans gêne et sans détours, pendant que celle-ci  
Sentait, de son côté, le cœur lui battre aussi!

— Vois donc comme ces fleurs entre elles se sourient,  
Et comme d'ici là leurs nuances varient,  
Et comme, en bourdonnant, cet innombrable essaim  
D'abeilles va puiser ses vivres dans leur sein.

— Des abeilles! des fleurs! que m'importe, ma belle,  
À l'amour dont je meurs que ta bouche rebelle  
Sourie, et crois-le bien, comme je te le dis,  
Tous les lieux deviendront pour moi des paradis!

Et là-dessus, voilà mon gaillard qui l'embrasse!  
Pendant qu'à l'horizon, que le vent débarrasse,  
Le soleil, tout charmé de pareils entretiens,  
Montre sa grande face, en disant : — Tiens! tiens!  
tiens!



## XLVI

### L'ORAGE.

Ne sachant plus où fuir, l'oiseau tout tremblant rase  
Le sol, tandis qu'au front d'un ciel qui vous écrase,  
Reste, comme une mer, l'orage suspendu...  
Quels bruits par la montagne! avez-vous entendu?

La paille et les copeaux pris d'égales démeuces,  
S'envolent par les airs, en tourbillons immenses;  
Vois ce nuage qui se déchire en grondant...  
Ainsi ma laine fait quand je la vais cardant.

Que Dieu veille sur nous.. Comme tout devient rouge..  
Comme tout crie et craque aussitôt que l'on bouge;  
La fenêtre frémit au fond du corridor;  
Tiens, vois donc le petit, dans sa couchette, il dort!

Mais on sonne à Schlingen.. Ah! mon Dieu quel vacarme!  
En haut la foudre.. en bas cette cloche d'alarme..  
Qu'en adviendra-t-il? Oh!.. quel coup rude et soudain!..  
Le tonnerre est tombé sur l'arbre du jardin.

Le petit dort toujours. — Quel bruit que puisse faire  
La foudre, se dit-il, ce n'est pas mon affaire;  
Car Dieu veille là-haut. — Il souffle et se blottit  
Sur l'autre oreille. Ah oui! dors, mon pauvre petit.

Vois-tu ce feu là-bas ; quelle effroyable crise !...  
 Va donc vite accrocher ce volet qui se brise..  
 Tout comme l'an dernier !... en tombe-t-il, bon Dieu !  
 Tes blés.. oh ! pour le coup, tu peux leur dire adieu.

La pluie à grand fracas sur l'église ruisselle ;  
 Dans la rue, on irait, ma parole, en nacelle...  
 Pauvre gens !... ruinés !... On en disait autant  
 L'autre fois et le mal se répara pourtant.

Le petit dort toujours, lui, comme tout-à-l'heure...  
 Il pense :—On pleure au ciel ; eh bien, pardieu, je pleure  
 Bien aussi quelquefois.. — C'est pourtant vrai, cela :  
 Il a déjà ses maux, lui, tel que le voilà.

Que Dieu nous donne un cœur d'enfant, où ne pénètre  
 Jamais l'effroi, plutôt des clous sous la fenêtre...  
 Oui, cela prouve bien qu'il n'est pas mensonger  
 Le proverbe qui mêle un ange à tout danger.

Tiens ; l'orage a passé.. Vois donc, comme c'est drôle !..  
 Le soleil rit aux cieux. — Ah ! tu reprends ton rôle  
 Trop tard, mon cher soleil.—Que non ! dit-il, vos blés  
 Et vos fruits ne sont pas complètement criblés...—

Bon, voilà le petit qui s'éveille... regarde,  
 Quelle moue !... il sourit de façon goguenarde...  
 —Tiens Fritz, veux-tu dehors voir comment il y fait ?—  
 Il en rit, le vilain ; donne-lui son brouet.



## XLVII

### AGATHE

AU CERCUEIL DE SON PARRAIN.

Agathe, viens, ma fille, et sois sans nulle crainte;  
Regarde ton parrain, sans te mettre en émoi.  
Vois, la vie en lui s'est si doucement éteinte!  
Il est si bien là; va, ne pleure pas, crois-moi.

Il est là si tranquille et calme dans sa bière!  
On dirait qu'il entend tout ce que nous disons;  
On dirait qu'il sourit, et qu'il va, pauvre chère,  
Nous adresser encor quelques douces leçons.

Il a beaucoup souffert, durant sa maladie:  
— Maintenant, nous dit-il, c'est fini, c'est passé;  
La mort, à tous les maux, lestement remédie,  
Et de ma fièvre aussi je suis débarrassé.

Bien des soucis amers ont tourmenté sa vie;  
Il dit : — Tout maintenant va comme je le veux;  
Rien ne m'inspire plus de crainte ni d'envie,  
Le cimetière va couronner tous mes vœux.

Son voisin fut toujours un assez mauvais drôle.  
 Maintenant le parrain se dit tout simplement :  
 — Que Dieu lui soit en aide, et daigne, ma parole,  
 Être pour lui propice à son dernier moment.

Ton parrain avait bien aussi ses torts lui-même ;  
 Qu'importe ! sur cela pèse l'oubli vainqueur.  
 — Vous ne m'en voudrez pas, se dit-il, vous que j'aime,  
 Car, vous le savez bien, j'avais pourtant bon cœur.

Il dort et ne peut plus te voir, pauvre petite,  
 Car il te sourirait à ce moment d'adieu.  
 Comme il te souriait en disant : — Je vous quitte,  
 Mais nous nous reverrons bientôt près du bon Dieu !

Agathe, allons-nous-en, va, sur ce doux présage.  
 Ton parrain était digne, oui, de tout notre amour :  
 Allons-nous-en, ma chère enfant, et sois bien sage,  
 Jusqu'à ce que la mort nous prenne à notre tour.



## XLVIII

### MADemoiselle HAFNET.

Cousin, où sommes-nous? égarés, je présume...  
On n'entend pas un coq, et pas un toit ne fume;  
On n'entend pas non plus le moindre pas humain,  
Nous avons bien mal fait de quitter le chemin.

Le château d'Hafnet doit être sur cette roche.  
Au soleil on dirait que le midi s'approche.  
Mais, après tout, qu'importe! A force de tourner,  
Nous atteindrons Steinen à temps pour le dîner.  
Ah! le voilà, tenez, Hafnet; je ne redoute  
Plus rien; car à partir d'ici, je sais la route.  
Cousin, vous êtes-vous bien lavé ce matin?  
A vous voir, on n'en est pas tout-à-fait certain.  
Gare à vous, mon cousin, là-bas vers la fontaine,  
On pourra vous laver de façon plus certaine!

Sur les bords de la Wiese, il est un vieux château,  
Superbement assis au penchant d'un côté;  
On l'appelle château de Steinen; sous la terre,  
Couché depuis longtemps, le peuple tributaire  
Qui bâtit ces murs, n'a plus du tout mal aux dents...  
Il n'en est pas ainsi, depuis bon nombre d'ans,

Pour Demoiselle Hafnet, la dédaigneuse fille,  
 Qui vivait là jadis, ainsi que sa famille.  
 Son père, affreux tyran, sans pitié tourmentait  
 Son monde, et quand à bout d'exigence il était,  
 Sa fille survenait, petite mijaurée,  
 Au cou blanc comme crème, à la mine sucrée,  
 Et pour Bâle, il fallait que de suite on partit,  
 Lui chercher des souliers pour son pied si petit,  
 Ou bien de la pommade, ou bien de la dentelle;  
 Le dimanche, il fallait étendre devant elle,  
 Jusqu'en bas, les tapis de laine les plus beaux;  
 Oui, jusqu'au cimetière à travers les tombeaux,  
 Quand elle s'avisait de descendre à l'église.  
 Le lundi, ces tapis se lavaient sans remise,  
 Afin d'être tout prêts dès le samedi soir.

Un dimanche, un vieux homme était venu s'asseoir,  
 Au cimetière, au bord de ces tapis de laine:  
 En voyant arriver l'altière châtelaine,  
 Il se lève et lui dit : — N'as-tu pas de remords,  
 De cheminer ainsi sur la tombe des morts?  
 Jeune fille, crois-moi, ceci n'est pas risible:  
 As-tu donc oublié ce qu'on lit dans la Bible :  
 „Homme, tu n'es que terre, et chacun sans retour,  
 Dans cette terre doit revenir à son tour.“  
 Prends garde, jeune fille! —

Elle, par moquerie,  
 Fait ajouter de suite à sa tapisserie  
 Les plus jolis rubans qu'on puisse imaginer.  
 Les gens, en la voyant ainsi se promener,

Se disaient : — Ah! mon Dieu! n'est-il donc, en  
Alsace,

Pas le moindre épouseur qui nous en débarrasse! —  
Mais personne n'était bien pressé d'accourir.

Cependant ses parents finissent par mourir:  
Puis, elle-même un jour, l'orgueilleuse héritière,  
Sans plus brin de tapis, s'en vient au cimetière;  
Sans tapis, et pourtant, dis-je, sans se crotter;  
Il est vrai qu'en cercueil elle se fait porter.

D'ordinaire, il n'est rien que la tombe n'efface;  
Voilà pourtant qu'alors subitement la face  
Du vieux homme apparaît, et dit d'un ton moqueur:  
— Point de place pour toi, jeune fille sans cœur:  
Point de place pour toi dans tout ce cimetière,  
Que ton pied méprisa durant ta vie entière...  
L'endroit où tu pourras quelque repos avoir,  
Les bœufs de Geitliger sont seuls à le savoir. —

En effet, le matin, les gens de la commune,  
Avec une frayeur subite et peu commune,  
Virent le blanc cercueil de la terre sortir,  
Et de grands corbeaux noirs sur lui se divertir.  
On creuse une autre fosse ailleurs, et plus profonde;  
Mais rien n'y fait. La peur enfin prend tout le monde,  
Et l'on s'informe alors, sans plus rien différer,  
Aux bœufs de Geitliger, où l'on peut l'enterrer.  
On monte le cercueil maudit sur la voiture,  
Puis on laisse partir les bœufs à l'aventure:  
Et les bœufs aussitôt courent, tout empressés,  
Vers la même fontaine où nous sommes passés,



Près du château d'Hafnet, et sans reprendre haleine  
 Ils font sauter dans l'eau la belle châtelaine...  
 Par les jours de soleil, on dit qu'on peut la voir  
 Qui peigne ses cheveux au bord du grand lavoir,  
 Et que du fond de l'eau, de suite elle s'élançe,  
 Pour saisir dans ses bras les passants en silence,  
 Quand ils ne se sont pas bien lavés le matin...  
 Je ne vous dirai pas si le fait est certain;  
 Mais enfin, c'est toujours un agrément notoire  
 Que de charmer ainsi son temps par une histoire...  
 Ah!! voilà Steinen! c'est comme je vous l'ai dit,  
 Nous allons arriver là-bas pour le midi.



## XLIX

### SUR LA MORT D'UN IVROGNE.

Ils viennent d'enterrer un homme : c'est dommage !  
Car à ses beaux talents, il faut bien rendre hommage.  
A chercher, vous feriez des efforts superflus.  
Des hommes comme lui ; l'on n'en retrouve plus.

C'était un astronome étrange. En ses voyages,  
Il s'en allait toujours à travers les villages,  
Regardant les maisons, pour voir, le nez au vent,  
S'il n'apercevait pas d'*Etoile* (1) par devant.

C'était un chevalier plein de fongues sauvages ;  
Il s'en allait toujours à travers les villages,  
En demandant aux gens qui restaient ébahis,  
Où trouver le *Lion* (1) et l'*Ours* (1) dans le pays.

C'était un bon chrétien de même, et des plus sages ;  
Il s'en allait toujours à travers les villages,  
Faisant ses stations, par les jours les plus froids,  
Si tôt que, quelque part, il voyait une *Croix* (1).

A travers tant de saints et longs pèlerinages,  
 Il fréquentait toujours les plus grands personnages.  
 Et vécut toujours, grâce à sa célébrité,  
 Même avec les *Trois Rois* (1) en grande intimité.

Et maintenant qu'il dort dans sa fosse profonde,  
 Il ne s'informe plus des choses de ce monde;  
 Quand viendra notre tour, je crois que, Dieu merci!  
 De même il en sera pour nous autres aussi.

(1) Enseignes d'auberges très-fréquentes en Allemagne.



## L

### DERNIER AVIS.

Sais-tu comme on arrive au sac plein de farine ?  
Si tôt qu'à l'horizon point l'aube purpurine,  
Il faut, charrue en main, ne pas quitter son champ,  
Tant que n'a disparu le grand soleil couchant.

Sais-tu comme on arrive à la blanche piécette ?  
Il faut de tout kreutzer estimer la recette :  
Car, au kreutzer celui qui ne sait pas tenir,  
Au thaler aura bien des maux de parvenir.

Sais-tu comme on arrive au plaisir du dimanche ?  
En faisant bon emploi de sa semaine franche ;  
Quand on s'est escrimé pendant six jours entiers,  
On sourit au dimanche alors bien volontiers.

Dès le samedi soir, le dimanche, il prépare  
Son panier bien fermé qu'une serviette pare ;  
Qu'y cache-t-il ? des choux, je crois, et du jambon,  
Et quelque choppe aussi de vin, parfois très-bon...

Sais-tu par quel chemin l'on court à la misère?  
 Des cabarets deviens le pilier nécessaire;  
 On y trouve du vin, des cartes, des plaisirs,  
 Enfin tout ce qu'il faut pour charmer ses loisirs.

Seulement au dernier t'attend une besace;  
 Voyons, permets un peu qu'au cou je te la passe.  
 Eh! comment trouves-tu, dis-moi, sot animal,  
 Que ça te va? Pas mal, n'est-il pas vrai, pas mal!

Désormais, s'il te prend quelque soif dévorante,  
 Quand tu passes auprès d'une belle eau courante,  
 Cherche, dans ta besace, une écuelle de bois  
 Qui s'y trouve, emplis-la de bonne eau fraîche...  
 et bois!

Sais-tu comme on arrive à la vieillesse heureuse,  
 Que de respects entoure une suite nombreuse?...  
 Mon Dieu! tout le secret se résume à savoir  
 Ne jamais oublier son droit ni son devoir.

Et quand devant tes pas le chemin se partage,  
 Pour savoir quel côté te convient davantage,  
 Parle à ta conscience; indubitablement  
 Elle te répondra, sachant bien l'allemand.

Connais-tu le chemin qui mène au cimetière?  
 Pour cela, tous sont bons, oui, dans la terre en-  
 tière;  
 Va d'arrière ou d'avant, pas moyen d'échapper.  
 Tout chemin y conduit; on ne peut se tromper!

Dans la crainte de Dieu, jusqu'à la fin persiste,  
 C'est le dernier conseil dont ici je t'assiste;  
 La porte de la tombe et de l'éternité  
 Est bien secrète, oui; mais gare à l'autre côté!

FIN DES POÉSIES DE HÉBEL.

# SCÈNES CHAMPÊTRES

PAR

**MAX. BUCHON.**





## LA LOUE (1).

L'entendez-vous hurler dans sa tanière immense,  
Et bondir sur le seuil, comme un tigre en démente...  
Hérissée, et faisant bien voir toutes ses dents,  
Aux flancurs qui voudraient s'aventurer dedans?

Mesurez du regard cette coupole étrange,  
Dont chaque entablement symétrique se frange  
D'herbages malheureux, d'arbustes rabougris,  
Tout surpris d'avoir cru contre ce rocher gris.

Et dites-moi, d'après ce que votre âme éprouve,  
Si ce n'est pas bien là le palais d'une louve...  
Farouche majesté qu'un meunier va pourtant  
Brider, comme un baudet, d'un licol insultant...

(1) Rivière de Franche-Comté qui prend sa source près de Pontarlier.  
Etymol. *Lupa*, la Louve. Voir la Wiese de Hébel.

Ces meuniers ont vraiment d'incroyables idées !  
 Comme s'il lui fallait plus de quelques ondées,  
 A cette masse d'eau, pour adoucir le ton  
 Qu'affecte ce cher homme au bonnet de coton.

Va, bondis, ô ma Loue ! à travers leurs entraves,  
 Et n'imites jamais ces rivières esclaves  
 Que les hommes, flairant partout un lucre vil,  
 Alignent au cordeau de leur code civil.

De tes faveurs, crois-moi, ne sois pas trop prodigue,  
 Et ne souffre surtout jamais que l'on t'endigue,  
 Car, Dieu te créa libre et, sans la liberté,  
 Que deviendrait ta pure et sauvage beauté?...

Tiens à ce qu'on redoute encor plus qu'on n'admire,  
 Ton onde transparente où le ciel bleu se mire,  
 Et puisse ne jamais te devenir fatal,  
 Ce fougueux abandon du grand rocher natal.

Tâche qu'à ta vertu le pied jamais ne glisse,  
 Et que ton cœur de louve en rien ne s'amollisse,  
 Quand tu verras là-bas dans ce joyeux bassin,  
 Où chaque arbre sourit d'amour à son voisin,

*Syratu* (1) mutilé par un goujat ignoble...  
 Puis Mouthiers déployant à droite son vignoble,  
 Tandis qu'en souriant il montre aux yeux ravis,  
 Ses cerisiers avec son *Moine* (2) vis-à-vis.

Ensuite viendra Lods, où plus d'un, sans vergogne,  
 Boit sa bouteille blanche à grand cou de cigogne,

(1) Cascade. (2) Grand rocher.

Malgré le bruit qu'en bas les gros cylindres font,  
Et, bien que Lods un jour doive couler à fond.

Prends *Grand-Biez* au passage et poursuis ta volée...  
Bientôt va s'élargir devant toi la vallée;  
Et dans son fourré vert de noyers triomphants,  
Surgira le clocher trapu de Vuillafans.

En amont du village et, près de l'eau qui l'use,  
Vois-tu, la maison blanche au bord de cette écluse,  
Où lave cette femme en cornette de lin,  
Au milieu des canards là-bas... c'est le moulin.

Plus tranquille, ô ma Loue! entre ces deux collines,  
Promène, si tu veux, tes ondes cristallines,  
Sous ces beaux cerisiers, d'où tombent par moments,  
Fleurs et parfums mêlés de sourds bourdonnements.

N'aimes-tu pas à voir ces viguobles étendre  
Jusqu'en haut, leur verdure harmonieuse et tendre  
Comme un tapis moelleux, d'où les blancs échalias  
Ressortent seuls, avec quelques pêcheurs lilas.

Trois ruisseaux pleins de mousse et bordés de vieux  
aulnes,

Où boivent, en été, les merles à bees jaunes,  
Versent encore ici, comme d'humbles vassaux,  
Dans ton lit suzerain, le tribut de leurs eaux.

Puis viennent et partout, grands de toute leur taille,  
Des peupliers touffus que jamais on ne taille,  
Et qu'on voit, par ces vents d'hiver si désastreux,  
Comme gens avinés se coudoier entr'eux.

Awise maintenant sur la colline, à gauche,  
 Cet enclos retiré que le marguillier fauche :  
 C'est là, c'est là que dort, pour n'en sortir jamais,  
 Ma pauvre mère, avec bien d'autres que j'aimais.

Là-bas c'est Montgesoie et sa splendide plaine,  
 Que tu ferais très-bien de franchir d'une haleine,  
 Afin de voir plus tôt, sous son château croülant,  
 Ornans, l'agreste ville au clocher de fer blanc.

Vraiment, de ce vallou tu dois être contente...  
 A ta place, ma foi! j'y planterais ma tente,  
 En laissant à leur gré, courir ces pieds-poudreux  
 Qui voudraient des chemins faits tout exprès pour eux.

Bah! j'ai beau t'avertir, tu ne m'entends pas même!  
 Tant pis pour toi! — Voici le ruisseau de *la Brême*,  
 Maizière, et Scey dessous son château Saint-Denis,  
 Ruine où les serpents font aujourd'hui leurs nids.

Scey, dont, à ce qu'on dit, le sommeil apathique,  
 Est troublé par le cor d'un chasseur fantastique,  
 Qui chaque nuit y met les biches aux abois,  
 En déchaînant sa meute à travers les grands bois.

Voici Cléron, bientôt Chatillon va donc poindre...  
 C'est là que *le Lison* doit venir te rejoindre,  
 Gageons que s'il n'est pas prêt à t'y recevoir,  
 Tu vas continuer ta route sans le voir.

Pourtant, sur plus d'un point le Lison te ressemble,  
 Et vous ferez, je crois, très-bon ménage ensemble;

Les gourmands prisent fort tes truites, Dieu merci!  
Mais les siennes ont bien leurs mérites aussi.

Vois comme ce château de Billon se rengorge ;  
Traverse lestement Chenecey, puis la forge,  
Tourne ce vieux donjon par le temps ravagé  
Et nous apercevrons la route de Quingey...

C'est là que va s'ouvrir la plaine monotone.  
Ma chère Loue, aussi permets que je m'étonne  
De ton acharnement invincible à quitter  
Ces lieux qu'il te faudra si vite regretter...

De Lombard à Mesmay, Dieu ! comme tu te traînes...  
Tu vas pourtant trouver *la Furieuse* (1) à Rennes,  
Rennes, seuil avancé de ce beau Val d'Amour,  
Où tu n'arriveras qu'après un grand détour.

Or, ce beau val, s'il faut croire à ce qu'on raconte,  
Était jadis un lac, au bord duquel un comte  
Habitait un manoir tout fièrement posé,  
Tandis que l'on voyait, sur le bord opposé,

S'élever aux confins de cette humide plaine,  
Celui d'une charmante et noble châtelaine.  
Vers laquelle venait le comte bien souvent,  
Faire acte de servage amoureux et fervent.

Tout allait à ravir... quand, par malheur, l'orage  
L'assailit un beau jour, et malgré son courage,  
Le comte et son bateau sombrèrent en chemin...  
Si bien que pour ravoir son corps le lendemain,

(1) Rivière de Salins.

La pauvrete fit faire une immense percée,  
 Et quand toute cette eau se trouva dispersée,  
 Un beau vallon resta... lequel, depuis ce jour,  
 Reçut en souvenir le nom de Val d'Amour...

Mais au lieu d'écouter ma légende amoureuse,  
 Voilà que tu reprends ta fougue aventureuse...  
 A ton gré! puisque rien ne peut te retenir,  
 Marche, marche, et voyons où tu veux en venir...

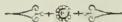
Voici le Port, Champagne et le château de Roche,  
 Puis la saline d'Arc, et Cramans, là, tout proche,  
 Puis Chamblay, pauvre Loue, où l'on va, sur le dos,  
 Te mettre nos sapins fagotés en radeaux...

Ah! quand tu rugissais de toutes tes entrailles,  
 Là-haut, dans ces rochers alpestres de Nouailles,  
 Nous ne voyions pourtant rien qui nous annonçât  
 Que jamais tu ferais ce métier de forçat.

Encore est-il heureux que sitôt *la Cuisance* (1),  
 A ton service mette ainsi sa complaisance,  
 Car sans elle jamais tu n'eusses renversé,  
 Si bien que tu l'as fait, le vieux pont de Parcey.

Mais voici *le Doubs*.. tâche au moins, pauvre étourdie!  
 De prendre, en l'abordant, quelque allure hardie;  
 Et chacun oubliera ce voyage imprudent,  
 En voyant à Parcey ton dernier coup de dent.

(1) Rivière d'Arbois.



## II

### MOIS DE MAI.

— Enfant, plus de chagrins, plus de souscis moroses.  
Voici venir le temps des feuilles et des roses :  
Le joli mois de Mai qui donne à tout buisson  
Sa verdure, son nid, sa fleur et sa chanson.

Mets ton chapeau de paille et viens, ô ma chérie !  
Ton âme de ses maux sera bientôt guérie  
A voir le ciel si pur et, le long des sentiers,  
Mille boutons pousser aux jeunes églantiers.

Viens. je sais des endroits tout pleins de marguerites  
Et d'esparcettes et de nos fleurs favorites,  
De bleus *plus-je-vous-vois*, que tes mains tresseront  
En couronne, et qu'après je mettrai sur ton front.

Et là, tout seuls devant la nature splendide,  
Je me pencherai, moi, sur ton âme candide.  
Comme on se penche au bord d'un puits clair et  
profond,  
Pour voir, en plein midi, les étoiles au fond...

Et tu me diras tout, tes rêves et tes leurres ;  
 Pourquoi tu ris, pourquoi, bien plus souvent, tu  
 pleures ;

Toi, l'ange de mes jours, toi, dont le regard bleu  
 N'a jamais reflété que la nature et Dieu !

Seize ans ! des cheveux bruns qui tombent sur ta  
 joue,

En grappe somptueuse, où la brise se jone ;  
 Et sous tes grands cils noirs, deux yeux tout en  
 émoi,

Qui ne se sont jamais reposés que sur moi...

Oui, sur moi, ton appui ; sur moi, ta sauve-garde,  
 Et si fier, en secret, lorsque l'on te regarde,  
 D'avoir à te donner ce nom plein de douceur  
 Où l'amour se transforme en amitié : — Ma sœur !

Ainsi jetais le frère à l'enfant sérieuse,  
 Sa parole toujours grave et mystérieuse.  
 Troublé de voir déjà pâlir ce front charmant  
 Sous ce long mal d'aimer qui va tout consumant.

Puis il rêvait tout bas, en s'asseyant près d'elle :  
 — A quoi bon ces parfums de rose et d'asphodèle  
 Qu'exhale autour de toi ta limpide beauté,  
 A quoi bon cette fleur de grâce et de santé...

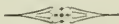
A quoi bon ce teint ferme et ce duvet de pêche,  
 A quoi bon ce front pur, si la misère empêche,  
 Empêche, ô mon enfant ! qu'un autre, quelque jour,  
 Contre tant de beauté t'apporte un peu d'amour ! —



Et ses yeux s'emplissaient d'inquiétude amère,  
 Car en voyant sa sœur, il pensait à sa mère,  
 Noble femme, depuis bien longtemps au tombeau...  
 Et l'enfant s'écriait par moments : — Que c'est beau!

Que c'est beau, le soleil couchant, mon Dieu! re-  
 garde. —

Et la brise du soir, agitant par mégarde  
 Le pommier sous lequel ils étaient là tous deux,  
 Il se mit à neiger mille fleurs autour d'eux.



### III

#### LE CHAUDRONNIER.

— Voici le chaudronnier, ma brave chère Dame,  
Donnez vite vos vieux meubles qu'on les étame,  
Cuillères à refondre ou pots à renfiler;  
Voici le chaudronnier, vous n'avez qu'à parler.

Comme du bel argent, tout mon fer blanc scintille;  
Je suis, près de l'église, établi sous la Tille,  
Vous savez, où, sitôt qu'au beau temps cela plaît,  
Je plante ma bicornie et braque mon soufflet.

Mon âne est aussi là, pauvre chétive bête,  
Dans un vieux sac à foin, cachant sa vieille tête,  
Sans y trouver toujours, tant le métier va mal,  
De quoi s'alimenter, l'innocent animal!

Pas d'argent! dites-vous. Je vous offre ma bourse!  
Anprès de moi l'on a toujours de la ressource.  
Seulement, pour ne pas que je vous quitte en vain,  
Donnez-moi, je vous prie, un petit coup de vin!

— Place! petits enfants, sotte marmaille, place!  
N'entendez-vous donc pas la cloche de la classe?  
Dans vos heures, allez lire votre latin,  
Je suis bien assez fort pour fondre mon étain.

Ces moutards ont vraiment des façons singulières!  
 Vont-ils donc m'empêcher de fondre mes cuillères,  
 Et faut-il leur flanquer mon pochon par le nez,  
 Pour leur apprendre à faire ainsi les étonnés?

Vingt ménages, pourvus de tous leurs accessoires,  
 Des soufflets, des tuyaux de poêle, des passoires,  
 De grands bassins de cuivre, au fond desquels, l'été,  
 L'eau se boit avec tant de sensualité.

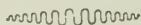
Des lampes, des couloirs à lait pour les laitières,  
 Des *flâsques* (1), des chaudrons rouges, des cafetières,  
 Dont les ventres au feu sont devenus tout noirs;  
 Des robinets de tout prix et des entonnôirs,

Au retour du printemps, tel est, vaille que vaille,  
 Le cadre dans lequel le chaudronnier travaille,  
 Et le tilleul fleuri saupoudre obligeamment  
 De ses fleurs, le rude homme et son encadrement.

Et tout sourit au loin dans l'immense nature...  
 Les filles vont à l'eau, les bœufs à la pâture,  
 Surviennent à grand bruit les chevaux d'un meunier,  
 Et chacun dit bonjour au malin chaudronnier.

Et lui, sur son coffret, campé comme un St-George,  
 Du printemps à l'automne, il souffle, taille et forge  
 Simplement pour avoir un boursicot plus lourd,  
 A reporter l'hiver au pays de St-Flour.

(1) Grands huiliers de fer blanc.



## IV

### LE COCHON.

Tiens, mange, gros goulu, tiens, mange, insatiable,  
Peut-être oublieras-tu de crier comme un diable,  
Quand ta gueule sera garnie, et Dieu merci!  
Dans un mois nous pourrons, nous, te manger aussi.

Car n' imagine point que ce soit pour ta laine  
Qu' ainsi, trois fois le jour, on te sert auge pleine,  
Et que longtemps gratis tu feras ce métier  
De fainéant, de coq en pâte, de rentier.

Tu ne sais pas, vraiment, quelle épargne première  
Il me fallut à moi, pauvre maigre fermière,  
Pour aller te payer en beaux écus glissants  
Tout petit, sur la foire aux maquignons bressans.

Vous étiez là des tas, parqués dans quelques planches ;  
Dès l'abord je pris goût pour tes épaules blanches  
Et pour ton ventre creux, par où, quoique petit,  
Je vis que tu serais d'assez bon appétit.

Sans faire attention à tes cris de détresse,  
Je te mis à la patte un fort lien de tresse  
Et marche... Te voilà des pieds et des genoux  
Comme un vrai chien d'aveugle, en route pour chez nous.

Ici, chacun pour toi d'éloges fut prodigue ;  
 Mes deux derniers marmots, en voyant ta fatigue,  
 S'émurent même, au point qu'ils voulaient bravement  
 Faire école commune avec toi constamment.

Le fait est qu'il n'est pas rare qu'on les surprenne  
 Les deux, sur ta pâtée, à lever leur étrenne ;  
 Ce qui, bien calculé, n'empêche pourtant point  
 Que vous n'ayiez tous trois bien assez d'emboupoint.

Après tout, plus d'un pauvre envierait ta pitance.  
 Ici, chacun te traite en oiseau d'importance ;  
 A midi, c'est toujours toi qu'on sert le premier ;  
 De la ferme on pourrait te croire le fermier.

Pour dormir, n'as-tu pas des flots de paille tendre  
 Où tu peux à plaisir béatement t'étendre,  
 Tandis qu'avec nos bœufs, nos gens et nos chevaux,  
 Nous suons tout l'été, nous, par monts et par vaux.

Et quand on rafraîchit tes draps de la huitaine,  
 Tous les samedis soir, Dieu sait, vers la fontaine,  
 Si j'use sur ton dos des torchons dans ma main,  
 Pour que tu sois aussi tout beau le lendemain.

Sur ton derrière alors, si peu que tu t'asseoies,  
 L'eau, d'une perle ornant chacune de tes soies,  
 Ne trônes-tu pas, dis, en de pareils moments,  
 Comme un roi tout couvert d'or et de diamants.

Mais, à force de glands, d'avoine et de laitage,  
 Te voilà gras à fendre à l'ongle ; un triple étage

De plis cercele déjà chacun de tes jambons,  
Et prouve qu'à saler, ils seraient déjà bons.

Vienne la Chandeleur, ou bien la mi-carême,  
Et pour notre boudin, j'apprêterai ma crème;  
Et nous te coucherons sur le fatal cuveau  
Où nos gens, par les pieds, te tiendront comme un veau.

C'est moi qui recevrai, dans une seille blanche,  
Ton sang, après avoir bien retroussé ma manche;  
Et plus sous le conteau ta gueule hurlera  
Et meilleur, c'est connu, notre boudin sera.

Le boudin! Ah! c'est là que mon adresse brille,  
Pour gonfler ce boyau qui fond quand on le grille,  
Et mettre juste à point dedans tout ce qu'il faut,  
Pour que les plus gourmands le trouvent sans défaut.

Sitôt qu'auront fini tes hurlements féroces,  
Afin d'avoir du poil pour en faire des brosses,  
Dans de l'eau bien bouillante on te mettra tout rond;  
Et, quand tu seras cuit, nos gens t'épileront.

Puis, pour mieux te prouver combien on t'apprécie,  
Nos enfants se battront pour avoir ta vessie;  
Sauf à la mériter, dès qu'on le leur dira,  
En t'embrassant, ma foi!... partout où l'on voudra!

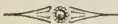
J'ai, depuis l'an dernier, un reste de potasse  
Et du fenouil aussi dans une vieille tasse,  
Du cumin, des hauts-goûts, tout ce qu'il faut enfin  
Pour obtenir un lard du fumet le plus fin.

Sans compter les fagots de genièvre sauvage  
 Dont nos gens auront fait depuis longtemps ravage,  
 De genièvre que rien ne peut équivaloir  
 Pour fumer la dépouille au sortir du saloir.

Un grand morceau de lard, bien ferme et bien rougeâtre,  
 D'andouilles encadré, comme un saint près de l'âtre,  
 Il n'est pas de tableaux, d'or fin tout reluisants  
 Qui nous allèchent plus, nous autres paysans.

Du lard avec des choux bien cuits à l'étouffée,  
 C'est le plat dont je suis, pour moi, le plus coiffée;  
 Sans compter les parents, les amis qui viendront  
 Au gala du boudin et qui nous le rendront.

Mais je dis là vraiment des choses, des folies!  
 Courons laver un peu mes mains toutes salies  
 Et mettre le couvert, car voici nos garçons  
 Qui de leur soupe ont plus besoin que de chansons.



## LES FOINS.

Doux poète, venez; venez, soigneuse abeille,  
 Venez tous deux remplir encor votre corbeille;  
 Venez tous deux jeter votre dernier coup d'œil  
 Sur ces prés qui, demain, seront peut-être en deuil.

Eh quoi!... déjà l'été? quoi, ces plaines couvertes  
 De papillons joyeux, de fleurs et d'herbes vertes,  
 Exhalant leurs parfums âcres autour de nous,  
 Et baignant, comme l'eau d'un fleuve, nos genoux...

Eh quoi!... toutes ces fleurs, si frêles, si charmantes!  
 Souriant au soleil d'un sourire d'amantes;  
 Tous ces sainfoins remplis d'ineffables senteurs,  
 De fourmis en querelle et de grillons chanteurs;

Luzerne, serpolet, scabiieuses, graminées.  
 Les trèfles, l'ancolie aux têtes inclinées,  
 Les narcisses avec leurs pétales d'argent...  
 Eh quoi! tout mourra donc, quand viendra la St-Jean!

Oui, vienne la St-Jean, vienne la faux jalouse,  
 Et nous n'aurons plus là qu'une triste pelouse,  
 Où s'éparpilleront mille insectes surpris  
 De ne plus retrouver leurs nocturnes abris.



Puis, derrière la faux, les andains uniformes  
 S'étendront côte à côte, à travers les grands ormes,  
 Comme ces régiments que la mitraille abat  
 D'un seul coup, sans clameurs, sans répit, sans combat.

Puis, après les faucheurs aux poitrines velues,  
 Des faneuses viendront, folâtres et joullues,  
 Un râteau sur l'épaule et cachant de leur peau  
 La robuste fraîcheur sous un vaste chapeau.

Et quand tout sera mort et tranché par la tige,  
 Quand il ne restera plus trace ni vestige  
 De sève dans ces fleurs si superbes à voir,  
 Quand la chaleur aura fait partout son devoir,

Les pesants chariots sortiront de la ferme,  
 Avec deux bœufs, au pas majestueux et ferme,  
 Qu'on sauve, en leur collant force joncs à l'entour,  
 Du taon, mouche infernale, aux instincts de vautour.

Doux poète, venez; venez, soigneuse abeille,  
 Venez tous deux remplir encor votre corbeille,  
 Venez tous deux jeter votre dernier coup d'œil  
 Sur ces prés qui, demain, seront peut-être en deuil.

Oh! comme la nature est riante et comme elle  
 Ferait couler à flot, de sa forte mamelle,  
 Si nous l'interrogeons moins grossiers ou moqueurs,  
 La santé dans nos corps et l'amour dans nos cœurs!...

Le matin, quand tout luit, quand tout chante et s'éveille,  
 Quand tout va retrouvant ses parfums de la veille,

Quand tout va revêtant ses plus vertes couleurs,  
Les tilleuls embaumés et les sureaux en fleurs,

Qui n'a senti parfois, en folles rêveries,  
Son âme s'envoler à travers les prairies,  
Avec un bruit confus de feuillages ou d'eaux,  
Les bras tous grands ouverts, et couché sur le dos?

D'abord, ce sont des cris et des voix sans pareille,  
Qui viennent doucement vous tinter à l'oreille,  
Pendant qu'on suit au ciel un nuage anguleux,  
Qui s'enfuit par-delà les grands horizons bleus.

Puis le long de vos bras grimpe à la dérobée,  
Quelque roux perce-oreille ou quelque scarabée;  
Ou, verte et repliée en forme d'oméga,  
La chenille, flairant quelque nouveau dégât.

Fermez alors les yeux; que tout vienne à se taire  
Pour vous à la surface, et regardez sous terre,  
Tout rempli de terreur et d'admiration,  
Le travail incessant de la création.

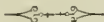
Voyez dans quel chaos se croisent ces racines  
Que chaque insecte mord de ses dents assassines;  
Voyez par quels chemins la sève lentement  
Monte et circule autour du moindre filament.

Et comprenez, à voir ainsi cet autre monde,  
Où tout est fange, nuit, suintement immonde,  
Ce qu'il faut par-dessous, d'efforts inaperçus  
Pour qu'une pauvre fleur éclore par-dessus.

Ainsi quand un hasard moins désolant ramène  
 Le sourire effacé sur une bouche humaine,  
 Ne l'enviez pas trop, avant d'avoir compté  
 A quel prix ce sourire, hélas! fut racheté.

Car tout bien a pour nous sa face expiatoire;  
 Comme pour ce voleur dont nous parle l'histoire,  
 Qui cachait sous sa robe, aux plis calmes et blancs,  
 Le renard affamé qui lui rongeaient les flancs.

Doux poète, venez; venez, soigneuse abeille,  
 Venez tous deux remplir encor votre corbeille;  
 Venez tous deux jeter votre dernier coup d'œil  
 Sur ces prés qui, demain, seront peut-être en deuil.



## VI

### LE FRUITIER.

Je suis vrai Fribourgeois du pays de Gruyères,  
Où les vaches, la nuit, dorment dans les bruyères.  
Les paysans d'ici m'ont voulu pour fruitier,  
Et je trouve, ma foi, que c'est un bon métier.

Tout bien considéré, j'ai dans cette commune  
Une position charmante et peu commune;  
D'autant qu'avec des bras dodus comme ceux-ci,  
L'ouvrage ne me met nullement en souci.

Autant de seaux de lait dans mon chandron je brasse,  
Autant de frais minois, tous les matins, j'embrasse;  
Quand les filles, jurant toujours ne pas vouloir,  
Viennent l'une après l'autre autour de mon couloir.

Chez nous, les filles font de bien autres femelles,  
Des femmes de six pieds, aux robustes mamelles,  
Et des mollets plus durs que jamais ne le fut  
Un canon de Fribourg couché sur son affût.

Cela, c'est assez vrai; mais bah! tout se compense:  
Chez nous, les fruitiers n'ont pour se garnir la panse

Que du lait fade et blanc au fond de leur chalet ;  
Le vin rouge d'ici davantage me plaît.

— Allons, la belle enfant, donnez donc votre *taille* (1),  
Que je marque dessus, par une croix de taille,  
Comme quoi vous aurez le fromage demain.  
Et les amours sont-ils toujours en bon chemin ?

A quand la noce ? A-t-on déjà fait les emplettes ?  
Vos douzaines de tout doivent être complètes,  
Car votre père dit souvent en souriant  
Que vous aurez de tout douze en vous mariant.

Après tout, il en a bien le droit, ma mignonne !  
— Et vous, vieille Gothon dont le museau trognonne,  
Ne pourra-t-on donc pas vous faire décroter  
Quelque peu votre seille avant de l'apporter ?

Quand votre crasse aura fait brêcher mon fromage,  
Sur qui retombera, s'il vous plaît, le dommage ?  
Sur le fruitier ?... La vieille, au large ! et dépêchons !  
Allez voir si chez vous il reste des torchons !

— Ah ! vous voici, Jean-Claude, heureux célibataire,  
Vos vaches ont un ventre à balayer la terre ;  
Nous marquons aujourd'hui trois pintes un chauveau,  
Mais dans peu vous aurez chaque semaine un veau.

— Dans trois jours, c'est pour vous qu'on travaille,  
Claudine ;  
N'oubliez pas qu'aussi c'est chez vous que l'on dine,

(1) Morceau de bois sur lequel on marque la quantité de lait à la craie rouge.

Et de votre salé mettez cuire un quartier.  
Que diable! on peut bien faire honneur à son fruitier.

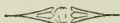
Puis viendra la St-Jean; pour ce jour-là, ma chère,  
Plus vestige de crème à mettre à la beurrière;  
Le fromage est alors gratis pour le curé,  
Chez qui le bon fromage est toujours adoré.

Voici mon bâton blanc, ma toile et ma présure;  
Tenez, vous allez voir si j'ai la coupe sûre,  
Et s'il me faut, à moi, bien des coups de filet  
Pour pêcher mon fromage au fond de votre lait.

Un! et deux!... Mais avant la fin de la journée,  
J'ai de ma chambre encore à faire la tournée  
Pour saler chaque pièce en me bien dépêchant,  
Et cela, jusqu'au jour où viendra le marchand.

Ce jour-là, les écus pleuvent sur la balance  
Que les intéressés regardent en silence;  
Le fromage en tonneaux se met à voyager,  
Après quoi chacun songe à me bien goberger.

Je suis vrai Fribourgeois du pays de Gruyères,  
Où les vaches, la nuit, dorment dans les bruyères.  
Les paysans d'ici m'ont voulu pour fruitier,  
Et je trouve, ma foi, que c'est un bon métier.



## VII

### LE MARCHAND DE PANIERS.

Les pieds nus, les cheveux au vent, la face blême,  
Le voici, le marchand de paniers de Bohême.  
Celle-ci, c'est ma femme, et je crois, Dieu merci,  
Que ces douze marmots sont bien les miens aussi.

C'est étonnant, sitôt qu'on n'a ni sou ni maille,  
Comme sur vous de suite il pleut de la marmaille;  
Tous les ans mon troupeau compte un nouveau venu,  
Mais aussi n'avons-nous pas d'autre revenu?

Dans les commencements, ma femme à la mamelle  
En avait toujours un; l'on en voit peu comme elle;  
Sans compter deux ou trois, emballés sur le dos,  
Pendant que je portais, moi, les autres fardeaux.

Mais enfin, quand je vis que plus rien ne l'arrête,  
Je fis, un beau matin, l'achat d'une charrette  
Avec un chien galeux par les chemins volé,  
Et notre train dès-lors est un peu mieux allé.

Cette charrette avec sa bâche hospitalière  
Devint donc le réduit de notre fourmilière,  
Et quand la bête allait défailir en chemin,  
A rechange, on l'aidait d'un petit coup de main.

Plus tard, le chien trop vieux, fit place à cette rosse,  
 A qui les coups de fouet servent de coups de brosse  
 Et qui, sans plus coûter, tirant un peu plus fort,  
 Traîne gens et paniers sans ombre de renfort.

Notre état est commode en fait de fourniture,  
 Car, pour m'en assortir, j'ai toute la nature,  
 Tous ces vieux saules creux, qui le long des ruisseaux  
 Croisent leur chevelure en si jolis herceaux.

Quand la provision d'osiers est terminée,  
 Il faut nous voir alors, par une matinée  
 De printemps, les râcler sur nos maigres genoux,  
 Pendant que les oiseaux chantent autour de nous.

Oui, des milliers d'oiseaux, folle et joyeuse engeance,  
 Qui semblent avec nous lutter de diligence  
 A tresser leurs doux nids d'amour dans les buissons,  
 En voyant les paniers si frais que nous tressons.

Ces paniers, dans lesquels les vigneronnes brunes  
 S'en vont vendre au marché leurs pêches et leurs prunes,  
 Et les filles de ferme, au temps de la moisson,  
 Porter au champ la soupe aux gens de la maison.

La nuit, pour lit commun nous avons notre paille  
 Sous la bâche ; et le jour, pour nous mettre en ripaille,  
 Quelques pommes de terre ou semblables morceaux,  
 Dont pour nous un brave homme a privé ses pourceaux.

Et tout ça n'est pas cher à cuire, ma parole ;  
 Au bout d'un échelas l'on pend la casserole,



Puis on laisse le feu flamber au gré du vent,  
 Au risque de tout voir dégringoler souvent.

Lorsque vient la saison des fruits et des vendanges,  
 C'est alors qu'on en fait des ripailles étranges,  
 En narguant toute loi contre les maraudeurs,  
 Au nez de la police et des gardes rôdeurs.

Quant à l'habillement, voici comme on procède :  
 Ma femme, à grands points, coud les drilles qu'on lui cède,  
 Et bâtit de la sorte un droguet d'arlequin  
 Qu'on rapièce toujours..., je ne suis pas faquin.

Avec cela, jamais vestige de chaussure :  
 Et pour n'en pas user, c'est bien, je vous assure,  
 Le bon moyen; d'ailleurs, à courir monts et vaux,  
 Les pieds deviennent durs comme ceux des chevaux.

Né dans quelque fossé de quelque grande route,  
 Y mourir n'est donc pas chose que je redoute;  
 L'on meurt comme l'on vit : moi, ma femme et les miens,  
 Nous mourrons, j'en suis sûr, en vrais Bohémiens.

Pourtant, quand je me dis en voyant une ferme :  
 — Quel paisible bonheur cette maison renferme,  
 Et ce bonheur, jamais tu ne peux l'espérer!...  
 De moi mille fureurs me semblent s'emparer.

Bah! fumons une pipe, et vogue la galère!  
 A quoi sert, après tout, de se mettre en colère?  
 Pour s'en tirer un jour, mes héritiers feront  
 Comme aura fait leur père, hélas! ce qu'ils pourront!



## VIII

### DANS LES BOIS.

Le garde sans respect pour ta morgue brutale,  
T'a frappé l'autre jour de sa marque fatale;  
Ma hache impatiente au soleil respandit,  
A nous deux, maintenant, sapin trois fois maudit.

Ne t'enorgueillis plus de ta superbe taille,  
Car je vais te prouver, par ma première entaille,  
Combien je te crains peu, moi, simple charbonnier;  
De nous deux, rira bien qui rira le dernier.

Ainsi tu supposais, dans ta barbe de mousse,  
Que la misère au fond de nos âmes émousse  
Toute vigueur, au point qu'on laisserait manger  
Ses enfants par les loups, sans oser les venger!

Eh bien, nous allons voir! — Pauvre petit! pauvre  
ange!

Plus j'y reviens, et plus cela me semble étrange;  
Lui nerveux et toujours dispos comme un chevreuil,  
Lui qu'on eût pris d'en-bas pour un gros écureuil.

Sur ce branchage épais qui nargue le tonnerre,  
 Un aigle étant venu là-haut poser son aire,  
 Au moment où le couple infernal en sortait,  
 Lui, voulut aller voir comment on s'y portait.

Pauvre enfant! vers le nid il venait de s'étendre,  
 Quand un cri déchirant soudain se fit entendre;  
 C'était lui qui tombait, son aigle à chaque main,  
 Mais un nœud lui fendit la poitrine en chemin...

Le garde sans respect pour ta morgue brutale,  
 T'a frappé l'autre jour de sa marque fatale;  
 Ma hache impatiente au soleil resplendit,  
 A nous deux, maintenant, sapin trois fois maudit.

Quoi! c'en est déjà fait de ta mine rieuse?  
 Tu finis par trouver ma haine sérieuse,  
 Et le frisson te prend même, à voir sur leurs troncs,  
 Tous tes voisins trembler comme de grands poltrons!

Voilà cent ans bientôt qu'en vain te font la guerre  
 Neige et tempête: aussi n'imaginai-je guère  
 Que pour l'abattre, une heure à moi me suffirait...  
 Tenez-vous-le pour dit, messieurs de la forêt!

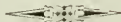
Gare là-bas!... voilà le géant qui chancelle...  
 La sueur, il est vrai, par les flancs me ruisselle;  
 Mais enfin, de nous deux, c'est moi qui suis debout,  
 Et ma gourde ne doit pas encore être à bout.

Ton front aérien, faveur inopinée!  
 Dormira cette nuit sur une taupinée,

Et le dernier brin d'herbe, avec un air frondeur,  
 Pourra t'y contempler du haut de sa grandeur.

Sur quel pied faudra-t-il désormais qu'on te mette?  
 Deviendras-tu grand-mât, ou phthisique allumette,  
 Table de cabaret, ou planche de cercueil?  
 Peu m'importe, je suis vengé; je m'en bats l'œil.

Le garde sans respect pour ta morgue brutale,  
 T'a frappé l'autre jour de sa marque fatale;  
 Ma hache impatiente au soleil resplendit,  
 A nous deux, maintenant, sapin trois fois maudit.



## IX

### SUR L'EAU.

Suivre, en se regardant, le fil d'une onde, où, certe,  
On doit pâlir avant de faire le plongeon ;  
Sur son front voir limpide et toute grande ouverte  
L'immensité du ciel, et quelque mouche verte  
Trembler en bourdonnant au bout de chaque jonc ;

Compter les gouttes d'eau qui de la rame oisive  
Tombent l'une après l'autre, et pousser de grands cris  
Aux moindres mouvements de la barque en dérive,  
Comme un chardonneret peureux qui, sur la rive,  
Bat de l'aile en lissant son beau plumage gris ;

Dans les herbes ou bien sur un vieux tronc de saule  
S'asseoir ensuite, et rire en voyant le galet  
Glisser sous les pieds nus d'une baigneuse folle  
Qui laisse en maugréant, quand sa jupe s'envole,  
Voir sa jambe sous l'eau, blanche comme du lait :

Avec un râteau blanc secouer les cerises  
Et les faire pleuvoir, rouges comme carmin,  
Sur ces foins frais-coupés qui parfument les brises ;  
Puis voir chaque faucheur rire de nos surprises  
Pour peu qu'il nous survienne une ampoule à la main ;

Sentir couler la vie au fond de chaque veine;  
 Trouver que l'on est bien et désirer qu'ainsi  
 La mort, au dernier jour, doucement nous surprenne;  
 Avoir peur cependant que trop tôt la nuit vienne,  
 Et voir autour de soi chacun le craindre aussi :

Tels furent, belle enfant, tout un grand jour de fête,  
 Les bonheurs que le ciel nous versa tour à tour;  
 Vous-même en paraissiez pleinement satisfaite.  
 Il ne manquait donc rien, pour qu'elle fût parfaite,  
 A notre ivresse; rien, dis-je, qu'un peu d'amour!



## X

### SOUVENIR.

Plus ne vous souvient-il, ô métayère brune,  
Des fraises qu'on allait cueillant l'une après l'une,  
En chantant... parfois juste et parfois de travers,  
Le long de vos grands bois aux grands ombrages verts.

Plus ne vous souvient-il, au chapeau des faneuses,  
Des rubans attachés par boucles floconneuses,  
Et du faucheur qui vient sur le palier s'asseoir,  
Pour battre à coups égaux sa faux blanche, le soir?

Plus ne vous souvient-il des rondes dans la grange,  
Où chacun posément sur deux lignes se range;  
Pendant que les grands bœufs, au poil luisant et roux,  
S'étonnent dans l'étable et guettent par les trous...?

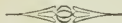
Plus ne vous souvient-il, dans les avoines mûres,  
Pleines de nids d'oiseaux et de vagues murmures,  
De ces bluets si frais en touffes rassemblés,  
Et des coquelicots tout rouges dans les blés?

Plus ne vous souvient-il, quand soudain midi sonne,  
De l'Angelus latin que ne comprend personne  
Et que plus d'un redit, quand même, en regardant  
Le morceau dans lequel il va mettre la dent...?

Plus ne vous souvient-il, quand tout est blanc de neige,  
 Du tapage que font les batteurs au manége;  
 Simples gens qu'un rien fait, tant ils sont curieux!  
 Accourir sur la porte en ouvrant de grands yeux?

Plus ne vous souvient-il de l'âtre, où, la nuit close,  
 On s'en vient deviser de guerre et d'autre chose,  
 Et d'où personne enfin se retirer ne doit  
 Sans s'être dix fois mis du chanvre plein le doigt?

Plus ne vous souvient-il, à l'horizon qui fume,  
 Du grand soleil là-bas se couchant dans la brume,  
 Et de ces belles nuits qui suivent les beaux jours...?  
 Pour moi, je vous le jure, il m'en souvient toujours!





## XI

### LE VIGNERON.

Holà hé! la voici, la joyeuse vendange!  
Chacun a radoubé ses tonneaux en vidange;  
Les pampes des côteaux commencent à jaunir;  
Dépêchons-nous, enfants, car le froid va venir.

Tirer la langue, hélas! tant que dure l'année,  
Du pauvre vigneron, voilà la destinée,  
Trop heureux quand encor les frimats assassins  
Lui laissent en repos vendanger ses raisins.

Oui, ces petits raisins, oui, cette chère graine,  
En l'honneur de laquelle il faut pourtant qu'il traîne  
Une si lourde vie et de si lourds fardeaux,  
La pioche à la main, la hotte sur le dos.

L'hiver, quand par les bois la neige s'amoncele,  
Malgré les forestiers dont redouble le zèle,  
Au risque de l'amende et des cachots, hélas!  
Il faut qu'il aille, lui, faire ses échelas...

Et quand il est rentré chez lui, tout hors d'haleine,  
N'ayant pour vêtement que son tricot de laine,  
Près du fourneau de fonte où flambe le sarment,  
Il faut qu'il les aiguise encore, et lestement.

Car même alors, il tremble encor qu'on ne suprenne  
 Parmi les coudriers quelques pousses de frêne;  
 Aussi n'a-t-il vraiment ni trêve ni repos,  
 Que sa serpe, à ses pieds, n'ait jonché de copeaux

Le vieux tronc d'aiguiseur qui devient son enclume;  
 Pendant que la marmite à côté de lui fume,  
 Et semble ainsi vouloir se mettre à l'unisson  
 Des coups de serpe, avaut d'entonner sa chanson.

Rude corvée, encor de bien d'autres suivie;  
 Il faut tirer les vins, puis faire l'eau-de-vie,  
 Et près de l'alambic ainsi passer en blanc,  
 Bien des nuits, l'œil toujours alerte et vigilant.

Qu'alors fonde la neige, ou viennent les gelées,  
 Et l'on remonte à dos les terres dévalées,  
 Puis on creuse, à grands coups de bêche et de fossoir,  
 Les trous où les replants viendront bientôt s'asseoir.

Pour la vigne alors, c'est la saison de la taille;  
 Le sol se jonche au loin, comme un champ de bataille,  
 De bourgeons superflus, de vieux troncs impotents,  
 Qu'on emballe en fagots, car ils ont fait leur temps.

Puis, les sarments de choix que la cisaille oublie,  
 Sur l'échalas tout neuf, en archets, on les plie,  
 Avec un nœud d'osier jaune, sans compliment,  
 En leur laissant pleurer leur sève librement.

Puis, avec le printemps, arrive la poussée;  
 C'est le temps des labours pour la terre froissée,

Et dès le point du jour, jusqu'au soleil couchant,  
Le vigneron tient coup, des deux mains piochant.

Les bras nus, le gosier sec et les reins en nage,  
Heureux quand, dans un coin, il pent à l'hivernage<sup>(1)</sup>  
Tortiller à midi la croûte qui l'attend,  
Et s'endormir après, sous sa veste, un instant.

Plus heureux quand alors, dans sa gourde coquette,  
A défaut de vin pur, il a de la piquette  
Pour ce pauvre gosier dont va se trémoussant  
La lnette, aux glous glous du meuble bienfaisant.

Mais bientôt la feuillée à tel point surahoude,  
Que le soleil dessous cette nappe profonde  
Ne peut plus retrouver, malgré tous ses efforts,  
Ces raisins si petits qu'il voudrait rendre forts!

Au profit de la chèvre alors on les élague,  
Ces rejets sous lesquels, sans vergogne, divague  
L'herbe que l'on rebine, et bientôt les chaleurs  
Font, de la vigne entière, un océan de fleurs.

Dès lors, par-ci par-là, qu'il fasse un peu de pluie,  
Pourvu qu'un beau soleil au même instant l'essuie;  
Pas de grêle en juillet, pas de glace en avril,  
Qui vienne brusquement tout remettre en péril.

Et le vigneron pent, quand arrive l'automne,  
Apprêter sa futaille et recercler sa tonne;  
Car si Dieu continue à le bien protéger,  
Peut-être qu'il aura peine à tout héberger.

(1) A l'abri du soleil.

Pour la récolte enfin viennent les *montagnones* (1),  
Des avale-tout-cru, qui des grappes mignones,  
Pour le maître, n'ont l'air d'un peu se souvenir,  
Que quand leur ventre, hélas! n'en peut plus contenir.

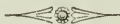
Le maître cependant resté au bas de la vigne,  
A battre ses raisins d'un air riant et digne;  
Tout fier quand aux doux fruits, de sucre saturés,  
Il voit les guêpes mordre ainsi que les curés.

Car, à sa fille alors, il pourra d'aventure  
Lâcher quelque bonnet à riche garniture,  
Payer le percepteur, et, pour la Saint-Vernier (2),  
Saigner un cochon moins maigre que l'an dernier.

Oh! vous ne savez pas, vous autres gens du monde,  
Quand le vin des bous crûs sur vos tables abonde,  
Que dans cette bouteille au ventre lisse et rond,  
Vous buvez les sueurs du pauvre vigneron.

Et que lui, bien souvent, soit dit sans vous déplaire,  
Quand vous buvez le vin, ne boit que de l'eau claire;  
Heureux si la régie encore, à ce propos,  
Ne trouve pas matière à deux ou trois impôts.

(1) Paysannes des Montagnes      (2) Patron des vigneron.



## XII

### LA POULE.

Pas bien loin d'Étretat, tout là-bas sur le bord  
De ces falaises dont le difficile abord

Éloigne tout profane,

Un beau matin du mois dernier, je cheminais  
Parmi ces grands ajoncs fleuris et ces genêts  
Qu'aucun souffle ne fane.

Et tout en m'enivrant de leur parfum amer,  
Je regardais venir à moi de pleine mer

La vague déjà haute ;

Quand sortit d'une échoppe aux terreuses parois,  
Une enfant de quinze ans à peine, et que je crois  
Fille d'un garde-côte.

C'était chose vraiment particulière à voir  
Que cette douce enfant, trop fraîche pour avoir  
Jamais quitté sa lande ;

Et folle, souriant d'un sourire moqueur  
 Aux vagues qui grondaient, avec sa bouche en cœur  
 Et ses yeux en amande.

Si souple était sa taille et son minois si frais,  
 Qu'elle eût déjà pu, certe, et sans le moindre frais,  
 Faire bien des jalouses;  
 Mais elle préférerait alors suivre à pas lents  
 Sa poule grise avec ses poussins turbulents  
 A travers les pelouses.

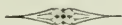
Bientôt elle s'assit au détour du chemin,  
 Sur un mur en ruine, et je vis de sa main  
 Dans l'herbe encor nouvelle  
 Tomber miette après miette un morceau de pain gris,  
 Tandis que les poussins et leur mère à grands cris  
 S'agitaient autour d'elle.

Et pour la moindre miette on redoublait d'effort;  
 Et puis s'égosillaient de plus fort en plus fort  
 Ceux qui l'avaient manquée;  
 Et la mère, oublieuse un instant de ses droits,  
 Gloussait en réservant pour les plus maladroits  
 Toujours une becquée.

Pour tout le monde ainsi, pensai-je stupéfait,  
 De sa prodigue main la Providence fait  
 Tomber les biens en foule;  
 A l'entour de tous ceux qui vont mourant de faim,  
 O société, quand feras-tu donc enfin  
 Ce que fait cette poule?

Soufflent les vents du nord sans trêve ni merci;  
 Devienne avec l'hiver l'air plus acerbe ici,  
 Et le soleil plus terne...

Je n'en ai pas moins vu là-bas, sur son séant,  
 La douce enfant sourire au bruit de l'Océan,  
 Les pieds dans la luzerne.



### XIII

#### LE CHANVRE.

Tourne, tourne au galop, ribe retentissante ;  
De ce chanvre gris fais de l'œuvre éblouissante ;  
Il me semble vraiment, à chacun de tes sauts,  
Que mon trousseau sera la perle des trousseaux.

Oui, ma mère m'a dit : — Soigne la chenevière,  
Mets-y bien de l'engrais : fume à pleine civière ;  
Choisis chez les marchands le plus beau chenevis,  
Sans, aux moineaux goulus, trop en donner avis...

Soigne ensuite le chanvre, et mets-toi vite à l'œuvre  
Pour filer de ton mieux ce qu'on en aura d'œuvre,  
Et tout le linge blanc que ce fil aura fait,  
Je t'en ferai cadeau pour garnir ton buffet.

Et moi, voici déjà deux ans que je travaille ;  
Pour les moineaux j'ai fait un mannequin de paille,  
Aux bras duquel j'ai mis des moulinets à vent,  
Qui font un tintamare affreux le plus souvent.

Puis, des Rogations, je vins un beau dimanche,  
Dans mon chanvre planter la petite croix blanche,  
Ce qui, comme on le sait, est très-essentiel  
Pour attirer dessus l'attention du ciel.



Et le chanvre grandit; et sur ses belles tiges  
 Vinrent alors s'ébattre, en bruyantes voltiges,  
 Mille chardonnerets d'écarlate coiffés,  
 En picotant les grains sous la feuille étouffés.

Enfin, quand il fut mûr, ce chanvre, c'est moi-même  
 Qui l'arrachai du sol avec un soin extrême,  
 Et qui sur la pelouse en pente, le portai.  
 Pour l'y laisser *naisir* (1) en toute liberté.

C'est encor par mes soins que la troupe folâtre,  
 De nos voisines vint le soir autour de l'âtre  
 Tiller pour moi ce chanvre, au bruit si répété  
 Des chenevottes qui volaient de tout côté.

C'est moi pareillement qui m'en viens toute heureuse  
 Brasser mon chanvre à point sous cette ribe affreuse,  
 Ne pouvant lambiner comme ces gens traînants,  
 Qui ne sont jamais prêts quand viennent les *pignards* (2).

C'est drôle, ces pignards, comme ils nous sont fidèles,  
 De l'hiver on prétend qu'ils sont les hirondelles.  
 Avec leurs grands bonnets et leurs grands pas lourdaux,  
 Les voici donc venir, la boîte sur le dos.

Du moindre emplacement leur commerce s'arrange;  
 Ils s'installent parfois aux portes de la grange,  
 Et tapent sur le peigne à coup sec et nerveux,  
 Comme des femmes qui se tiennent aux cheveux.

Quand l'œuvre est convertie en superbes poupées,  
 Quand les étoupes sont aussi bien attroupées,

(1) Rouir. (2) Peigneurs.

Le *petit mari* (1) vient les rapporter d'un ton  
Qui chaque fois lui vaut son retour de bâton.

En avant la filette alors et la quenouille ;  
Graissons le marche-pied, de peur qu'il ne s'embrouille,  
Et remplissons le pot d'eau, si mieux nous n'aimons,  
En lèchant notre fil épuiser nos poumons.

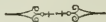
Sitôt que la bobine est remplie, on la vide :  
Sur notre dévidoir, sans compter, l'on dévide,  
Car il sonne, aussitôt qu'on a cent fois tourné,  
Et l'on pend au plafond l'écheveau terminé.

Maintenant, c'est le tour du tisserand ; qu'on pense  
Ce qu'il faut à la fois de peine et de dépense  
Pour bâtir un rouleau de toile, sans compter  
Ce que pour le blanchir, il doit encor coûter.

Et pourtant, je les veux, moi, ces draps, ces chemises,  
Ces nappes à damier que je me suis promises ;  
Car une fois cela dans mon buffet joyeux,  
Tous les galants viendront me faire les doux yeux.

Tourne, tourne au galop, ribe retentissante,  
De ce chanvre gris fais de l'œuvre éblouissante ;  
Il me semble vraiment, à chacun de tes sauts,  
Que mon trousseau sera la perle des trousseaux.

(1) Apprenti-peigneur de chanvre.



## XIV

### LA PATE AU FOUR.

Par la gueule du four, la flamme courroucée  
Sort, comme sortirait la langue retroussée  
D'un léopard léchant, après quelque festin,  
Le saug noirâtre dont son nez est encor teint.

Au crochet enfumé pend, pleine d'eau bouillante,  
La marmite qu'entoure une flamme brillante;  
Pince, pelle, pochon, écumoire et soufflet.  
Sur leur tringle de fer sont là bien au complet.

Le dressoir dont souvent on lave chaque planche,  
Se redresse tout fier de sa vaisselle blanche,  
Alignant sur trois raugs, aux voyantes couleurs,  
Ses assiettes à coq et ses grands plats à fleurs.

Un peu plus bas, ce sont les soupières ventruës,  
Puis les deux seilles d'eau reluisantes et drues,  
D'où s'échappe la queue ardente du bassin,  
Qui semble dire aux gens : — Buvez donc, c'est  
très-sain !

Tout en bas, aussi noire et morne qu'un ermite,  
 Sur ses trois pieds trapus, c'est la grosse marmite  
 Qui de son flegme affreux n'aime à se relâcher  
 Que quand la grosse cloche est en danse au clocher.

Plus loin, un plat à barbe et deux chapeaux de paille  
 Avec un arrosoir pendent à la muraille ;  
 La salière en bois dur est de l'autre côté,  
 Ainsi qu'un vieux balai dans un angle resté.

L'horloge, dans sa caisse, au balancier fidèle,  
 Semble suivre des yeux ce qu'on fait autour d'elle,  
 Sans toutefois mot dire, à moins qu'à sa façon,  
 Elle ne chante l'heure aux gens de la maison.

Le *turquie* (1) au plafond range ses grappes jaunes,  
 Sur de grands échelas longs de deux ou trois aunes,  
 Où l'on voit pendre aussi, rouges et rondelets,  
 Des oignons reluisants tressés en chapelets.

Le chat, de son côté, blotti sur la fenêtre,  
 Suit d'un œil en-dessous, qui semble s'y connaître,  
 Ces braves moucherons ériards, tout étonnés  
 De sentir aux carreaux s'endommager leur nez.

Cependant, au milieu de tout cela, Brigitte,  
 Les bras bien retroussés, dans le pétrin s'agite,  
 Tantôt coupant des mains la pâte avec effort,  
 Et tantôt la cognant de plus fort en plus fort.

(1) Mais.

Or, malgré la sueur dont sa face est baignée,  
 Brigitte augure bien, je crois, de sa fournée :  
 Car la pâte a très-soif, comme cela se doit,  
 Et se gonfle en ballons qu'elle crève du doigt.

Tout-à-coup les enfants reviennent de l'école  
 Avec des cris de joie étourdissante et folle ;  
 Car, déjà dans l'écuelle, on voit sur les plateaux  
 Le beurre et les œufs frais destinés aux gâteaux.

En vain la mère prend sa grosse voix chagrine ;  
 Ils sont bientôt couverts de pâte et de farine...  
 Heureux si même, hélas ! ils ne sont pas en train  
 De sauter, pour mieux voir, les trois dans le pétrin.

Le four est chaud ; il faut en retirer la braise,  
 Et l'écouillonner, pour qu'en cette fournaise  
 Les pains et les gâteaux, si mous en s'installant,  
 Ne s'assimilent pas quelque charbon brûlant.

Sur la pelle d'abord les bons gâteaux s'étendent,  
 Aux applaudissements de ceux qui les attendent :  
 Puis c'est le tour des pains qu'on a soin de rouler  
 Dans les *gaudes* (1), afin qu'ils n'aillent pas coller.

Ces pains ont d'abord l'air d'autant de têtes chauves,  
 Mais bientôt la chaleur les fait devenir fauves,  
 Et parfois on dirait, de leurs flancs échauffés,  
 Qu'il s'échappe, en cuisant, des soupirs étouffés.

(1) Farine de maïs.

Mais les gâteaux sont cuits ; vite, qu'on les retire !  
 Les enfants tout joyeux, que leur fumet attire,  
 Sont là, battant des mains, et du doigt choisissant  
 Le coin qui leur paraît le plus appétissant.

Et le soir, aussitôt qu'elle entre à la cuisine,  
 En entendant craquer le pain chaud, la voisine  
 En ébrèche une croûte, et vous dit d'un air fin :  
 — Vous avez là de quoi ne pas mourir de faim !



## XV

### LE SERMON DE SAINT ANTOINE.

(Traduit d'ABRAHAM A SANTA CLARA.)

Saint Antoine trouvant un jour l'église vide,  
S'en va vers la rivière et prêche les poissons;  
Et ceux-ci de dresser tous une oreille avide,  
En s'agitant sur l'eau de toutes les façons.

Les carpes pleines d'œufs arrivent à la hâte;  
Elles ouvrent la bouche et tâchent d'écouter...  
En frisson de plaisir bientôt leur joie éclate.  
Jamais prédicateur ne se fit mieux goûter.

Avec leur nez pointu, les brochets, gent vorace,  
Pour entendre le saint viennent également;  
Dès l'exorde, sur eux semble mordre la grâce.  
Jamais sermon ne plut si généralement.

La bande fantastique et blême, les morues,  
Saint gibier tout exprès pour le carême fait,  
Des premières étaient au signal accourues.  
Jamais sermon n'obtint un si magique effet!

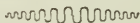
Les anguilles, qu'on voit sur les plus nobles tables,  
 Daignèrent y paraître, ainsi que les saumons;  
 L'on trouva tous les mots du saint irréfutables,  
 Et son sermon, ma foi! le plus beau des sermons.

Les écrevisses même, ainsi que les tortues  
 Si trainardes parfois, accoururent pourtant  
 Aux graves questions par le saint débattues,  
 Et jamais sermon n'eut succès plus éclatant.

Les poissons de tout rang, soit noblesse ou roture,  
 Les gros et les petits, chacun vint en dréssant  
 La tête avec un air de docte créature :  
 Ainsi l'avait réglé l'ordre du Tout-Puissant.

Mais le sermon finit. Chacun retourne au gîte :  
 Le brochet à gruger se remet bravement ;  
 L'anguille tout aussi lubriquement s'agite ;  
 La morue à maigrir ne songe nullement :

A reculons toujours marchent les écrevisses ;  
 La carpe en appétit n'est qu'un peu plus souvent.  
 Le sermon a fini: chacun garde ses vices,  
 Et se retrouve après ce qu'il était avant.





## XVI

### LE GILET BLANC.

A CUENOT ET CHAMPFLEURY.

— Babet, il faut venir chez nous dans la huitaine ;  
Notre garçon, la chose est à présent certaine,  
Pour la première fois communiera bientôt ;  
Vous comprenez qu'il faut l'habiller au plus tôt.

J'ai décousu l'habit de noce du grand-père,  
Un drap bien conservé ; c'est pour l'habit ; j'espère,  
Dans un de mes jupons qui n'est pas du tout laid,  
Trouver aussi de quoi lui faire son gilet...

La couturière vint et prenait la mesure  
Du garçon. La grand'mère, afin d'être plus sûre  
Que tout se faisait bien comme elle l'entendait,  
Les lunettes au nez, des deux yeux regardait.

— Mais dites-donc, Babet, ayez la complaisance  
De penser que ce drôle est en pleine croissance ;  
De peur que ce gilet ne soit trop court demain,  
Si l'on coupait plus bas, là d'une demi-main ?

Qu'en dites-vous? — Mais oui, je trouve votre idée  
Très-bien... — Vraiment!... alors m'y voilà décidée,  
Puisque la demi-main si fortement vous plaît;  
Je crois qu'on ferait bien de la mettre au complet.

Voyons, resteras-tu tranquille, vilain drôle!  
Voyez comme il est fait! on dirait, ma parole,  
Qu'il est en guerre avec tous les chats de l'endroit,  
A voir ces coups de griffe... Allons, tiens-toi donc  
droit! —

Connaissant sa grand'mère, à pareille semonce,  
L'enfant sautait d'un pied pour unique réponse,  
Sachant bien que malgré ces grands airs irrités,  
On n'en faisait pas moins ses quatre volontés.

La Babet, se sentant de si près surveillée,  
Cirait au mieux son gros fil à chaque aiguillée,  
Puis, sur chaque couture, on passait le fer chaud,  
Qu'ensuite on remettait toujours sur le réchaud.

Le soir, quand de Babet la tâche fut complète,  
Il fallut essayer au garçon sa toilette;  
Le gilet se trouva pour lui si long, si long,  
Qu'il eût vraiment semblé marcher dans un ballon.

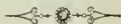
Un rempli copieux tira chacun de peine...  
De tout cela, depuis, on se souvient à peine;  
Depuis, il a perdu, ce garçon turbulent,  
Sa grand'mère, hélas! oui, mais pas son gilet blanc.

Dans ce gilet, voilà vingt ans qu'il coupe et taille,  
Et pourtant, chaque fois il va mieux à sa taille;

Si jamais il prend femme, on peut être assuré  
Qu'il en réglera le maire et le curé.

Et chaque fois aussi qu'il se met à l'ouvrage,  
En évoquant ce doux et bienfaisant mirage,  
Un grand tableau de plus en sort ébouriffant;  
Ainsi l'homme ne fait que traduire l'enfant.

Et si vous ne saviez déjà, d'après nature,  
A qui ce gilet blanc, chef-d'œuvre de couture,  
Voilà vingt ans passés, jusqu'aux genoux tombait,  
Je vous dirais que c'est à notre ami Courbet.



## XVII

### L'ÉTABLE.

C'est dimanche demain, il faut aller à l'herbe ;  
Le temps pourrait changer, quoiqu'il semble superbe.  
Chaque fois que la lune arrive à ses quartiers,  
Comme aujourd'hui, le temps change assez volontiers.

Riez tout votre soul, vaniteuses bravaches,  
Que m'importe ! Eh bien oui, je suis la tante aux vaches,  
Je ne mets pas ma gloire à de jolis bonnets,  
Moi, comme tant de gens bavards que je connais.

Ma gloire, je la mets à tenir mon étable  
Toujours aussi coquette et propre qu'une table,  
Avec litière fraîche, afin que le bétail  
N'en sorte pas hideux comme un épouvantail.

Ma gloire, je la mets à n'être pas trop gauche,  
Quand il faut qu'au verger pour mes bêtes je fauche  
Un paquet de bon trèfle, et, sans trop me flatter,  
D'un coup de faux je crois assez bien m'acquitter.

Ma gloire, je la mets à me sentir certaine,  
Qu'en rentrant du travail, ou bien de la fontaine,  
Mes bêtes, dans la crèche, ont toujours bien à point  
Leur *lècher* où le sel surtout ne manque point.

Ma gloire, je la mets à rester la maîtresse  
 Du village, pour tordre en belle et forte tresse  
 Notre fumier là-bas, auquel, à tout moment,  
 J'entends les étrangers faire leur compliment.

Par le monde, voici déjà longtemps que j'erre ;  
 Tout enfant, l'on me mit au loin comme bergère,  
 Gagnant ainsi par an, à courir les halliers,  
 Dix écus, sans compter deux paires de souliers.

Avec mes bêtes donc, j'étais là confinée,  
 Par les champs, tout le long de la sainte journée,  
 Et près d'elles, la nuit, dans l'alcove en sapin,  
 Je dormais en rongant mon morceau de vieux pain.

Comment ne pas aimer, à la longue, des bêtes,  
 Près desquelles ainsi sans relâche vous êtes,  
 Et que les gens pour vous, si pauvre, n'ont d'ailleurs  
 Que des regards toujours menaçants et railleurs.

Aujourd'hui, bien qu'étant d'un âge assez notable,  
 Je n'en couche pas moins, comme alors, dans l'étable,  
 Au bruit que fait souvent, en tirant son licou,  
 Une vache qui rêve ou se gratte le cou.

L'hiver, pas n'est besoin non plus qu'on s'ingénie,  
 Pour avoir chaud, avec pareille compagnie ;  
 Car comment ressentir le froid, quand dix museaux  
 Sont là, soufflant le feu par leurs larges naseaux.

Que l'une soit malade, ou bien qu'une autre vèle,  
 Ce qui très-rarement, c'est vrai, se renouvelle,

C'est moi qui veille au grain ; je suis faite au métier,  
Et l'on recourt à moi dans le village entier.

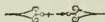
J'aime bien les grands bœufs aux cornes retroussées,  
Quand ces bêtes, le soir, s'en viennent harassées,  
Oui, j'éprouve un plaisir extrême à soulager  
Leur front du joug, afin qu'elles puissent manger.

Mais quand je tiens le pis d'une bonne laitière,  
Et que je pense ensuite à l'écurie entière,  
Je ne puis m'empêcher de calculer aussi  
Quel profit net et clair cela rapporte ici.

Ce sont d'abord les veaux, qu'au bout d'une semaine,  
Le boucher sur son char, les pieds liés, emmène ;  
Puis le lait, le fromage et le beau beurre frais,  
Qui, du ménage, couvre à peu près tous les frais.

Aux herbes du printemps, aux herbes de l'automne,  
Comme c'est beau du beurre en livres qu'on festonne  
Et qu'on porte au marché dans un beau linge blanc...  
Quais ! tenez, l'eau m'en vient à la bouche en parlant !

On a beau dire, allez ; lorsque son écurie  
Lui manque, un paysan est bien en pénurie ;  
A travailler ses champs, il a beau s'escrimer :  
On ne récolte rien quand on ne peut fumer.



## XVIII

### LE DIMANCHE MATIN.

Le samedi, j'ai beau me faire la promesse,  
D'être, le lendemain, prête à temps pour la messe ;  
Je me dépêche, hélas ! tant que je le puis ; mais  
Pas moyen, je le vois, d'y parvenir jamais.

Les vaches, les enfants, la soupe et la fruitière  
Ont bien vite rassé la matinée entière ;  
Je ne comprends, ma foi, pas bien à quel propos  
On dit que le dimanche est un jour de repos.

Les vaches, oui, d'abord ; croit-on que le dimanche,  
Il ne faut pas aussi se retrousser la manche  
Pour les traire, et porter le laitage au fruitier,  
Qui n'a pas de répit non plus dans son métier.

Les enfants, ne faut-il pas aussi qu'on les peigne,  
Et que de leurs souliers l'on graisse au moins l'em-  
peigne,

Puis, qu'on leur mette au dos leur veste et leur gilet,  
Sur quoi de leur chemise on rabat le collet.

Et la soupe ; comment pourrait-on, sur la table,  
La trouver à midi fumante et délectable,

Si l'on n'y met à temps les choux de la saison,  
Avec un bon morceau de bonne salaison ?

Et puis, quand c'est fini ; quand enfin je m'apprête  
A faire aussi moi-même un semblant de toilette,  
Crac ! voilà mon mari qui m'appelle d'un ton  
Furieux... et me fait lui recoudre un bouton.

Ensuite, pour sa barbe, il veut de l'eau bouillante ;  
Il y va d'une main si lourde et violente  
Qu'il se coupe, et qu'il jure, et me refuse net  
Le miroir que j'attends pour mettre mon bonnet.

A l'église, j'arrive enfin bien essoufflée ;  
Je longe à pas de loup toute la grande allée,  
Pour atteindre ma place auprès du confalon,  
Et dis un chapelet alors tout de son long,

Les yeux sur le curé qui récite l'épître...  
Mais bientôt le plain-chant des hommes au pupitre,  
Et les parfums si doux qu'exhale l'encensoir,  
Font qu'à la fin je clos la paupière... et bonsoir !

Cependant, quand chacun se lève à l'évangile,  
Je me redresse aussi d'un mouvement agile,  
En me promettant bien cette fois d'écouter  
Ce que le curé va bientôt nous débiter.

Il s'emporte aujourd'hui contre l'ivrognerie ;  
Là-dessus le curé n'entend pas raillerie ;  
Le fait est que plus d'un moins endetté serait,  
S'il n'allait pas aussi souvent au cabaret.

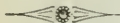


Mais à cela, plus d'un répond : — Qu'on me procure  
 Une cave pareille à celle de la cure,  
 Et jamais je ne rentre à l'auberge!... raison  
 Comme un ivrogne en a constamment à foison.

Ensuite, il fait la guerre aux femmes intraitables,  
 Qui, devant leurs maris si bons, si respectables,  
 Ne se soumettent pas, comme c'est leur devoir,  
 Sitôt qu'ils ont parlé... Je voudrais bien l'y voir!

Puis enfin, il s'en prend à ces évaporées,  
 Qui jamais, par le haut, ne sont assez parées,  
 Tandis qu'à leurs talons de bas, on voit des trous...  
 Oh! pour cela, bravo! j'approuve son courroux.

Voilà la messe dite. Aux portes de l'église,  
 Pendant que la moitié du village devise  
 Devant un bout d'affiche en papier jaune ou vert,  
 Moi, je rentre au galop pour mettre le couvert.



## XIX

### LA FOIRE.

La foire ! c'est le jour des cris et des vacarmes,  
Le jour des charlatans, des bœufs et des gendarmes,  
Le jour des pains d'épice et des petits couteaux.  
Le jour des grands chapeaux de paille et des râteaux.

Dès le matin, les bœufs, les chevaux et les vaches  
Arrivent à grands coups de fouets ou de cravaches,  
Puis les cochons replets à pas lents et lourdauds,  
Puis les moutons marqués d'une croix sur le dos.

Tous les marchands forains sont là depuis l'aurore,  
Hurlant tous d'un gosier sec, vibrant et sonore,  
L'énumération des merveilles sans fin,  
Qu'ils étalent d'un air majestueux et fin.

— Au bazar de Paris, venez, mesdemoiselles !  
Regardez ces tricots, ces bas, ces filosselles,  
Ces foulards à dix sous, tout cela n'est pas cher ;  
Approchez, donnez-vous la peine d'approcher !

— Le voirne coûte rien ! Venez donc, l'homme en blouse !  
Voici les draps d'Elbeuf, les toiles de Mulhouse ;  
Pour vos filles, voici des schales fins et longs,  
Et pour vous, regardez, quels jolis pantalons !

— Que vous faut-il, à vous, pour vous rincer la gorge ?  
Est-ce du pain d'épice, est-ce du sucre d'orge,  
Des anis, des pruneaux, ou bien du chocolat?...  
Approchez, choisissez à votre aise, en voilà !

— Voici les bons ciseaux, les rasoirs, les lunettes,  
Les bretelles, les gants de peau, les savonnettes,  
Les bagues d'or massif, pas du tout frelaté,  
Les plumes, les crayons, première qualité.

Ici sont les sabots, là-bas la porcelaine,  
Les cuveaux et les vans ; plus loin, la rue est pleine  
D'oignons, de choux, de fruits, d'herbages, de poulets,  
De fourches, de râteaux, de faux et de balais.

Un aveugle plus loin, dans sa blouse embourbée,  
Chante le *Juif errant* ou *Pyrame et Thisbée*,  
Ou quelque assassinat, rimé, Dieu sait comment,  
Et dont pourtant chacun se munit lestement.

Plus loin, un arracheur de dents qui se charmarre  
Comme un prince, au milieu d'un allreux tintamarre,  
Emporte la mâchoire à tous les braves gens  
Qui viennent se risquer à ses soins obligeants.

Un peu plus loin encor, c'est un marchand d'images,  
Qui pend à de vieux clous la Vierge et les Rois-mages,  
Pauvres rois du vieux temps, tout fiers de parader  
Aujourd'hui sur la foire auprès d'Abd-el-Kader.

Là, si calme, au milieu de la foule en détresse,  
Sa longue perche en main, c'est le marchand de tresse,

Qui laisse aller au vent ses rubans à deux sous,  
 Sans s'émouvoir du bruit que l'on fait par-dessous.

Tout-à-coup une vache aux naseaux frénétiques  
 S'élançe furieuse à travers les boutiques,  
 Renverse un étalage, et laisse sans souci  
 Son maître et le marchand s'étrangler à merci.

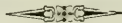
Une autre, sur la place immense et si remplie,  
 Contre le pan d'habit d'un beau monsieur s'oublie,  
 Sauf à subir pour prix de ses jolis cadeaux,  
 Une grêle de coups de bâtons sur le dos.

Plus loin, c'est un cheval, un ruban sur la queue,  
 Qu'on fait trotter devant des gens en blouse bleue,  
 Et qui ne comprend pas qu'on lui serve à la fois  
 Tant d'éloges d'un jour et tant de coups de fouets.

Pour dîner cependant, il faut que l'on s'héberge;  
 L'hôtel qui n'en peut plus regorge sur l'auberge,  
 Puis viennent à grands bruits, dans les cafés-billards,  
 Trôner les maquignons avinés et braillards.

Ainsi tout cela hurle, ainsi tout cela bèle.  
 Gens, bêtes, acheteurs et marchands pêle-mêle,  
 Tant qu'enfin, vers le soir, d'un pas plus ou moins droit,  
 Les jeunes et les vieux regagnent leur endroit:

Ceux-ci dans les vallons, et ceux-là dans les plaines,  
 Le parapluie au dos et les deux poches pleines,  
 En chassant devant eux leur pouliche ou leur veau,  
 Ou bien en feuilletant quelque almanach nouveau.



## XX

### POUPET.

Qu'ils seraient beaux à voir groupés à l'aventure,  
Ces effets contrastés de splendide nature  
Que déronle partout, au regard enchanté,  
Comme un royal éerin notre Franche-Comté,

Pays des grands rochers, pays des grandes plaines,  
Où voyage, la nuit, l'ombre des châtelaines;  
Pays des vrais savants, des nobles songe-creux,  
Des robustes soldats, et des vins généreux...

A moi tous ces vallons, brillants palais de fées,  
Où le vent libre et frais souffle à grandes bouffées;  
A moi tous ces côteaux, tendus de verts tapis,  
Moelleux velours formé de pampres accroupis...

A moi tous ces torrents, dont d'abord on s'effraie,  
Puis qui vont s'endormir derrière une oseraie;  
A moi ces noirs sapins, famille de géants,  
Pleins d'herbes, de murmure et d'oiseaux fainéants.

Et les Alpes toujours, comme des nonnes blanches,  
Drapant au loin là-bas leur manteau d'avalanches,

Et les châlets au bord des glaciers suspendus,  
Et les sentiers étroits, dans les neiges perdus.

Et le pâtre qui vient, sans qu'on la lui demande,  
Égrainer à vos pieds sa roulade allemande...  
Oui, les Alpes! ou bien encor, si vous voulez,  
Le Jura tout rempli de brins d'herbe perlés.

Et notre vieux Poupet, tel qu'un pâtre de Brie,  
Sur son coude appuyé près de sa bergerie,  
Recomptant, aussitôt qu'un peu de jour a lui,  
Son Salins qui, là-bas, s'allonge devant lui.

Poupet qui, par un soir de juillet, quand la cloche  
D'alarme et les tambours pleuraient de roche en roche,  
Quand tout disparaissait sous l'ouragan de feu,  
Redressa tout-à-coup, dans le ciel calme et bleu,

Ses quatre pics brûlés d'un reflet d'incendie,  
Et hurla d'une voix si haute et si hardie,  
Qu'à ses rauques clameurs le monde épouvanté  
Eut, pendant quatre jours, sur lui l'œil arrêté...

Poupet qui, par-dessus les collines, regarde  
Au loin la Forêt-Noire et la frontière sarde,  
Sans trop s'inquiéter de monticules nains,  
Car il est aussi, lui, frère des Apennins...

Poupet, oui, c'est à lui qu'au loin tout se rallie;  
Tenez, voilà Cicon, Haute-Pierre et la Flie,  
Puis Mont-Mahoux couvant du regard Fons-Lison;  
Les Vosges sont là-bas derrière l'horizon;

Là-bas c'est la Bourgogne et le clocher de Dôle ;  
 Là-bas c'est Nozeroy, le Mont-d'Or et la Dôle ;  
 Là-bas le Larmont, puis le Suchet ; tous grands monts,  
 Qui se passent entre eux, pendant que nous dormons,

Leur *qui-vive* sacré, comme des sentinelles,  
 Et dressent, au matin, leurs cimes éternelles,  
 En échangeant sous cape un clin d'œil souriant,  
 Sitôt qu'une lueur pointille à l'Orient.

FIN DES SCÈNES CHAMPÊTRES.

# TABLE.

---

	Page
Préface . . . . .	I

## POÉSIES DE HÉBEL.

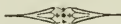
Notice biographique sur J.-P. Hébel . . . . .	1
I. La Wiese . . . . .	23
II. La joie . . . . .	34
III. Les feux-follets . . . . .	35
IV. Le cerisier . . . . .	38
V. La forge . . . . .	40
VI. L'étoile du matin . . . . .	45
VII. Le moineau . . . . .	48
VIII. L'escarboucle . . . . .	49
IX. La fée . . . . .	59
X. L'homme dans la lune . . . . .	61
XI. La femme du marché . . . . .	63
XII. La pipe . . . . .	66
XIII. Soir d'été . . . . .	67
XIV. L'arbre de Noël . . . . .	70
XV. Question . . . . .	73
XVI. Autre question . . . . .	76
XVII. Le revenant . . . . .	77
XVIII. Le scarabée . . . . .	79
XIX. Le Statthalter de Schopfheim . . . . .	81
XX. Le compagnon-menuisier . . . . .	91



	Page
XXI. Jean et Véronique . . . . .	92
XXII. L'hiver . . . . .	95
XXIII. La nuit du nouvel-an . . . . .	97
XXIV. La bouillie . . . . .	100
XXV. Cri du guet . . . . .	105
XXVI. Le mendiant . . . . .	107
XXVII. La noce . . . . .	110
XXVIII. La cigogne . . . . .	112
XXIX. Le dimanche matin . . . . .	115
XXX. Sur un tombeau . . . . .	117
XXXI. Le crieur à minuit . . . . .	120
XXXII. Contentement . . . . .	125
XXXIII. Fragilité . . . . .	127
XXXIV. Janvier . . . . .	132
XXXV. Le kirsch . . . . .	135
XXXVI. Les fraises . . . . .	138
XXXVII. L'araignée . . . . .	140
XXXVIII. Les gardes-champêtres . . . . .	143
XXXIX. Le nouvel-an . . . . .	147
XL. Entrevue . . . . .	150
XLI. L'étoile du soir . . . . .	155
XLII. Préférence . . . . .	158
XLIII. La fille de Riedliger . . . . .	160
XLIV. L'heureuse femme . . . . .	165
XLV. Surprise . . . . .	168
XLVI. L'orage . . . . .	170
XLVII. Agathe . . . . .	172
XLVIII. Mademoiselle Hafnet . . . . .	174
XLIX. Sur la mort d'un ivrogne . . . . .	178
L. Dernier avis . . . . .	180

## SCÈNES CHAMPÊTRES.

	Page
I. La Loue . . . . .	185
II. Mois de Mai . . . . .	191
III. Le chaudronnier . . . . .	194
IV. Le cochon . . . . .	196
V. Les foins . . . . .	200
VI. Le fruitier . . . . .	204
VII. Le marchand de paniers . . . . .	207
VIII. Dans les bois . . . . .	210
IX. Sur l'eau . . . . .	213
X. Souvenir . . . . .	215
XI. Le vigneron . . . . .	217
XII. La poule . . . . .	221
XIII. Le chanvre . . . . .	224
XIV. La pâte au four . . . . .	227
XV. Le sermon de Saint-Antoine . . . . .	231
XVI. Le gilet blanc . . . . .	233
XVII. L'étable . . . . .	236
XVIII. Le dimanche matin . . . . .	239
XIX. La foire . . . . .	242
XX. Poupet . . . . .	245



Librairie J. Dalp, à Berne :

NOUVELLE

**BIBLIOTHÈQUE**

LITTÉRAIRE

paraissant chaque mois, par cahiers de 64 à 80  
pages in-8.<sup>o</sup>

Deux beaux volumes par an.

Nouvelles. — Anecdotes. — Episodes. — Légendes. —  
Histoires. — Voyages. — Traductions et articles origi-  
naux. — Choix fait dans les meilleures publications de  
la presse contemporaine.

---

#### PROSPECTUS DE LA SECONDE ANNÉE.

Les principaux recueils et revues littéraires de Paris, de l'Angleterre et de l'Allemagne sont mis à contribution pour la *Nouvelle bibliothèque littéraire*, qui renferme un choix bien fait des meilleures productions de nos auteurs modernes.

Outre les articles provenant d'auteurs étrangers, et qui, tout en intéressant et instruisant les lecteurs, leur donnent quelque idée des littératures française, anglaise et allemande, l'éditeur de la *Nouvelle bibliothèque littéraire* s'est assuré le concours des principaux écrivains de la Suisse française. Notre petit pays peut se prévaloir d'un mouvement littéraire très-remarquable, et c'est à ceux qui le personnifient le plus, que nous avons demandé le concours de leur plume et de leur talent.

Une sévère circonspection guide toujours l'éditeur dans son choix, car il trouve qu'en littérature comme en morale, rien n'est beau que le vrai, rien n'est vrai que le beau. On peut appliquer à cette publication ces beaux vers de M. de Lamartine :

La main du jeune enfant peut l'ouvrir au hasard,  
Sans qu'un mot corrompteur étonne son regard.

La *Nouvelle bibliothèque littéraire* s'adresse à chacun : au riche comme au pauvre, à l'artisan, au commerçant aussi bien qu'aux personnes du sexe. Un petit bulletin de quelques pages, placé à la fin de chacune des livraisons, tient les lecteurs au courant des principaux ouvrages qui paraissent.

L'abonnement est de 8 fr. par an, franco pour toute la Suisse.

Comme la *Nouvelle bibliothèque littéraire* renferme des reproductions, et que par cela même elle ne pourrait entrer en France qu'avec difficulté, les articles *originaux* qu'elle publie sont réunis ensemble, pour ce pays, sous le titre de : *Journal littéraire de la Suisse française*. On s'abonne à Paris, chez MM. Borroni et Droz, libraires, rue des St-Pères, n<sup>o</sup> 9.

On souscrit à la *Nouvelle bibliothèque littéraire* chez tous les libraires allemands ayant des relations avec Leipzig, auprès des bureaux de poste de la Suisse, et aux adresses suivantes :

Berne, Librairie J. Dalp.

Genève, MM. Jullien frères.

Lausanne, MM. Delafontaine et Comp.

Neuchâtel, M. Kissling.

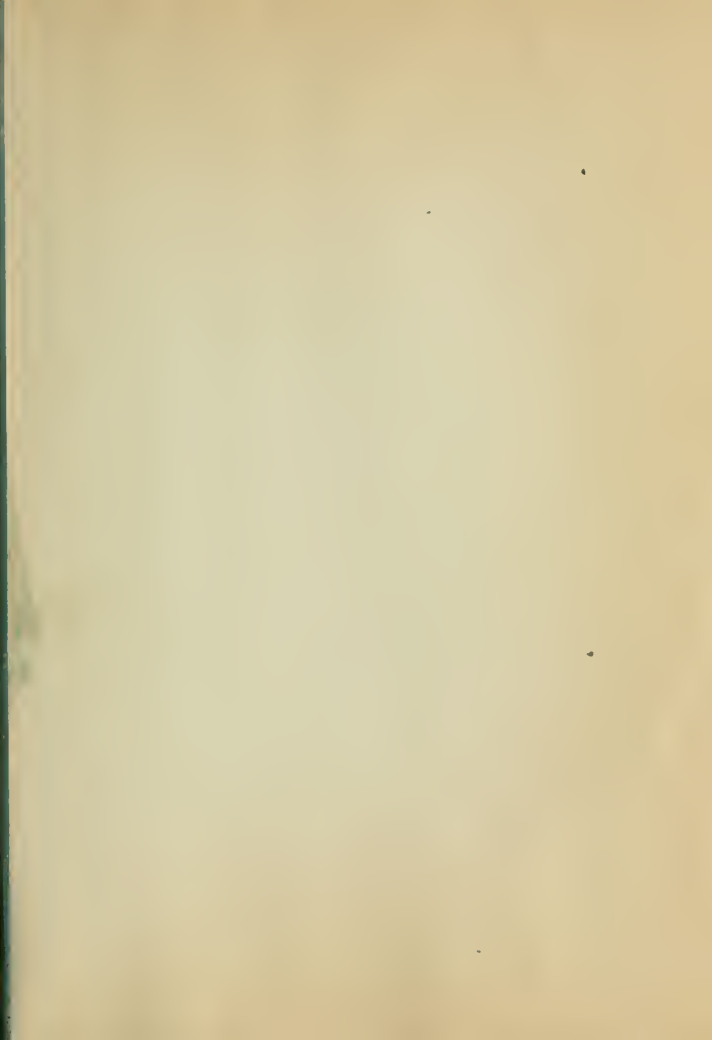
Locle, M. Ed. Grâa.

Chaux-de-Fonds, M. Lesquereux.



















la Bibliothèque  
université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

P.E.B.

07 SEP. 1990

MORISSET

10 SEP. 1990

CE PT 2298

.H3A53 1853

COO HEBEL, JOHAN POESIES CO

ACC# 1342503



a39003



003090122b

